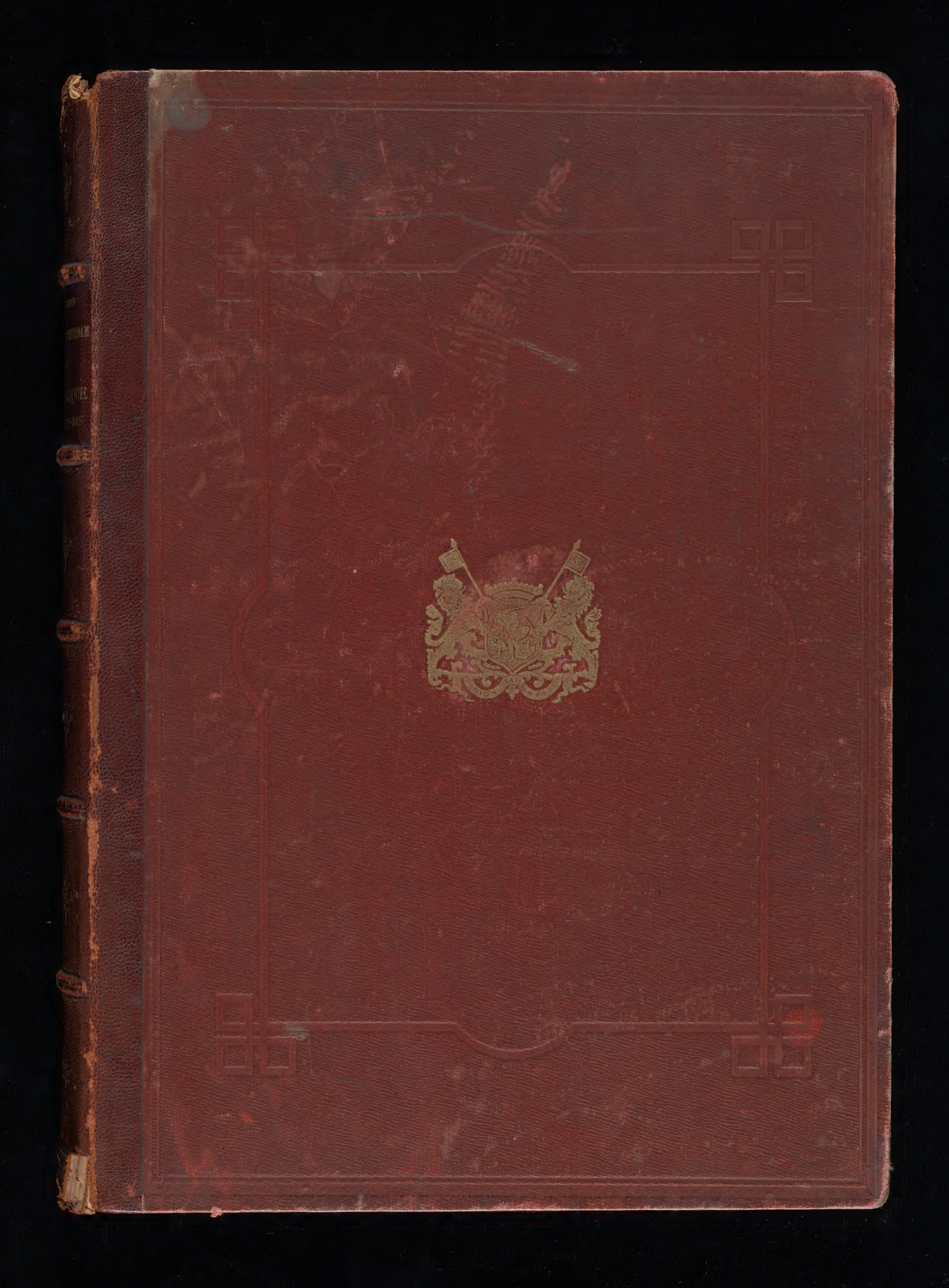
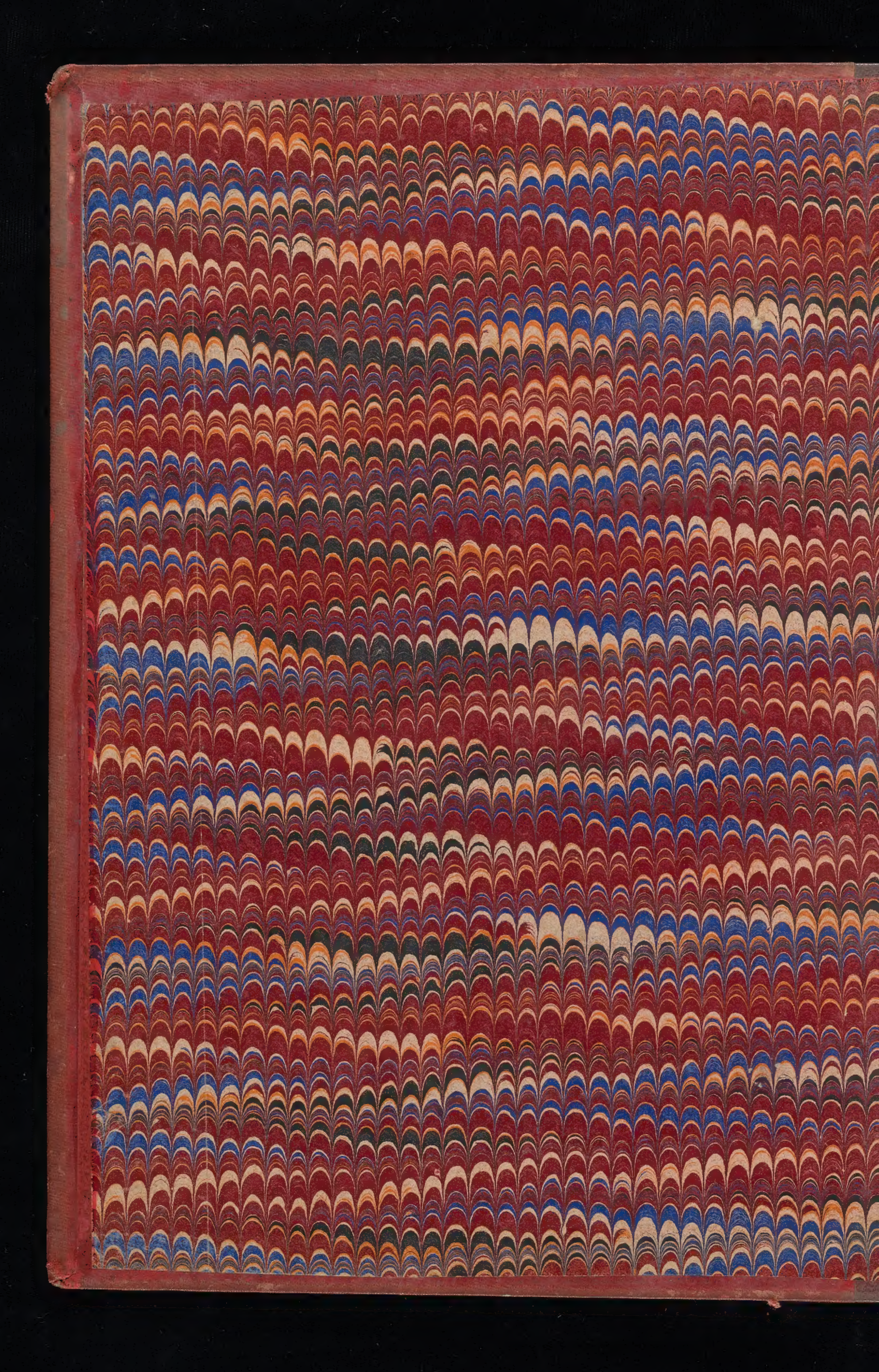
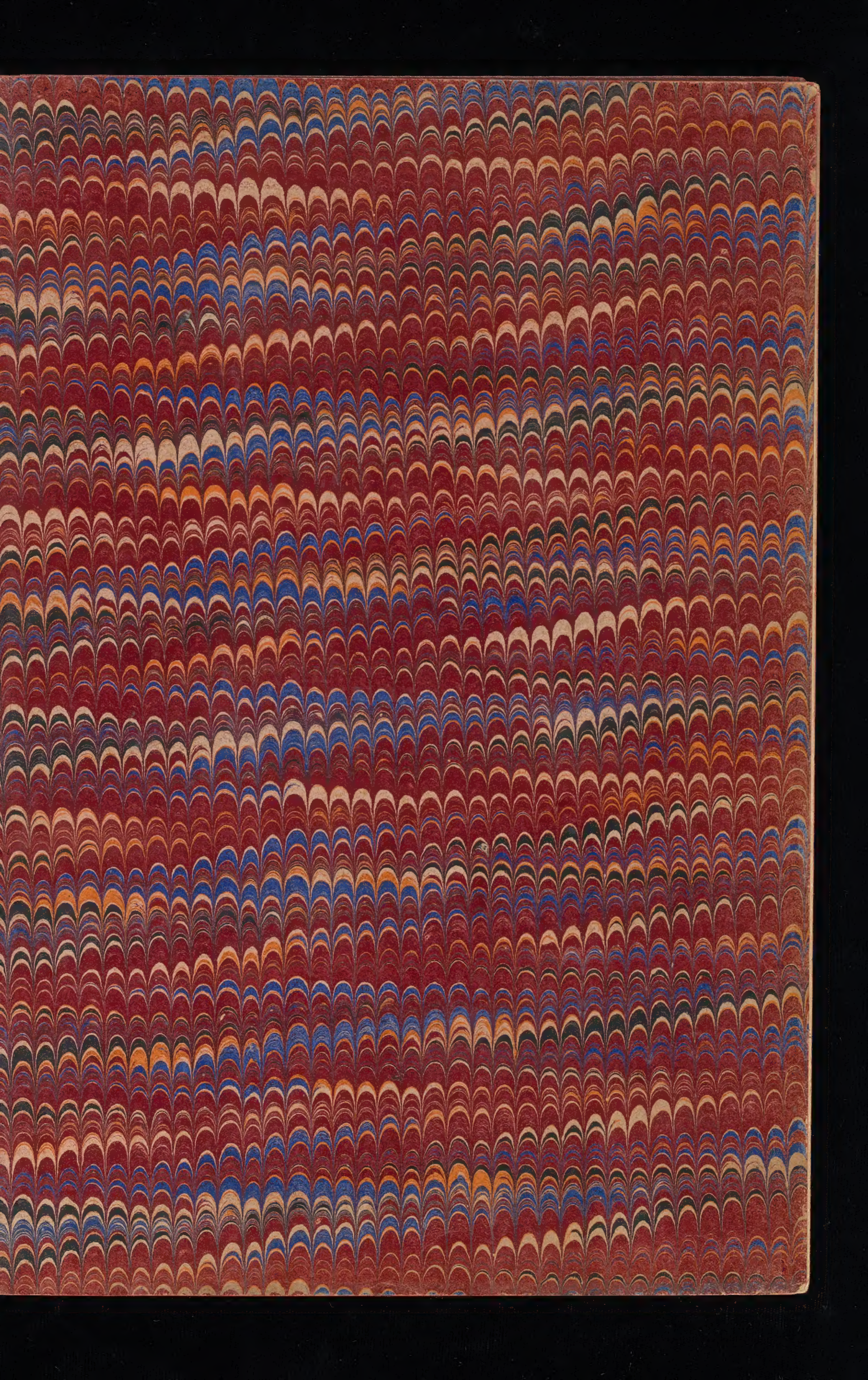


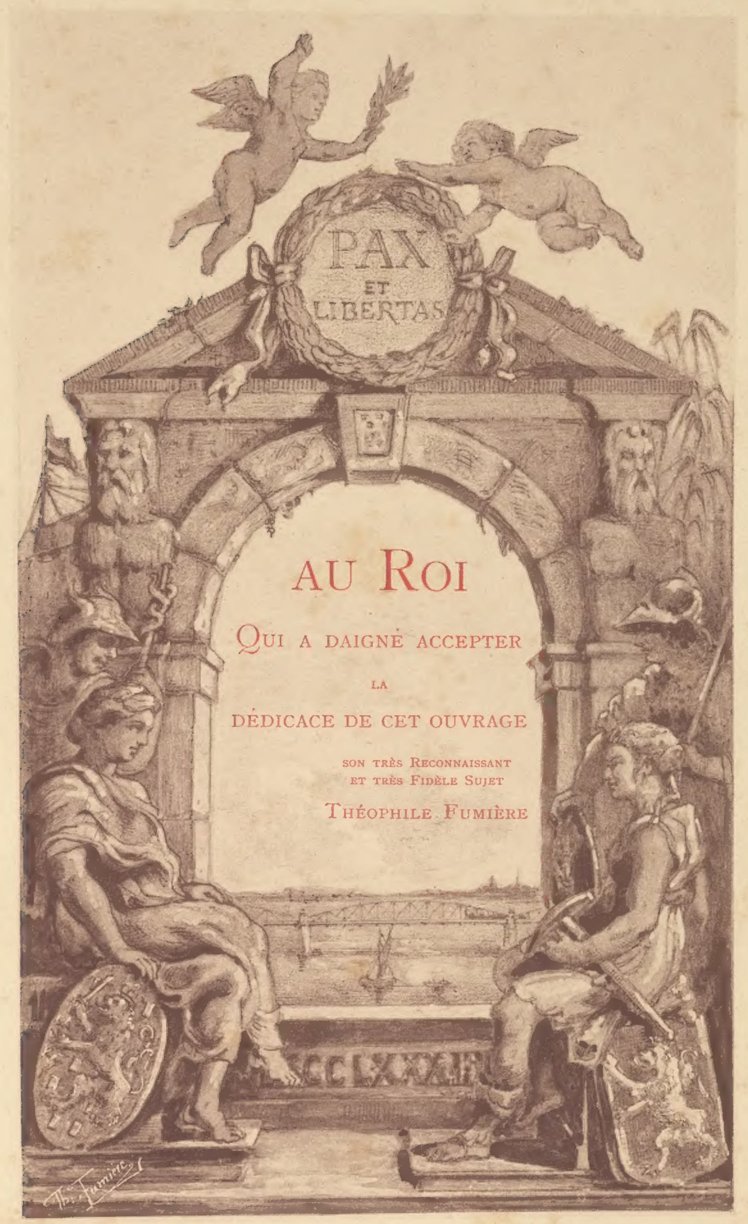




L'EXPOSITION INTERNATIONALE D'AMSTERDAM

ET

LA BELGIQUE AUX PAYS-BAS



Composition et Dessin de TH. FUMIERE. Phototypie E. AUBRY, Bruxelles

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

ET

LA BELGIQUE

AUX

PAYS-BAS

OUVRAGE DÉDIÉ

A S. M. LE ROI LÉOPOLD II

AVEC SON AUTORISATION

PAR

THÉOPHILE FUMIÈRE, ARCHITECTE

MEMBRE ET SECRÉTAIRE DU JURY DE L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

MEMBRE HONORAIRE ET CORRESPONDANT

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AMSTERDAM POUR LA PROPAGATION DE L'ARCHITECTURE DANS LES PAYS-BAS, ETC., ETC.

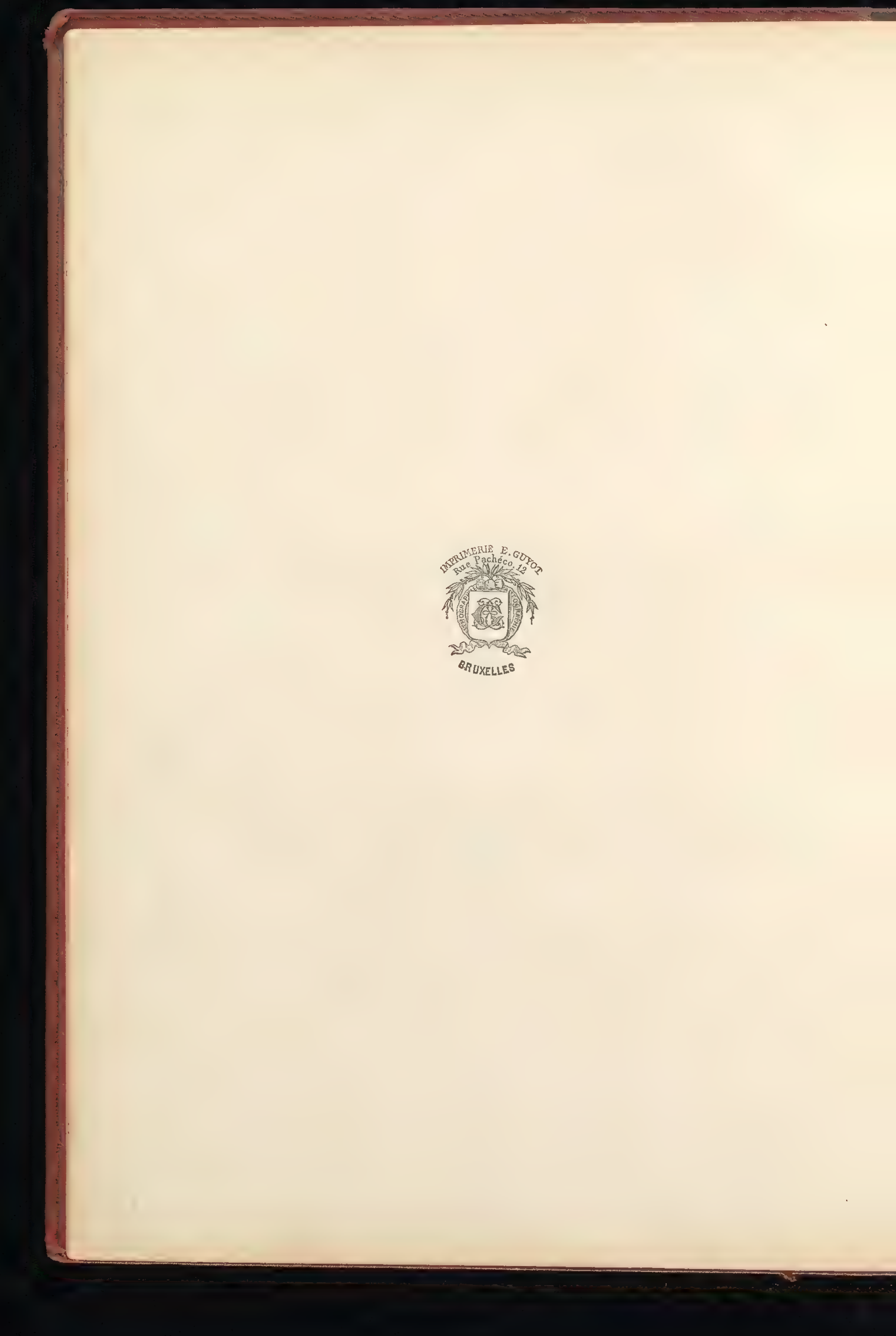


BRUXELLES

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE E. GUYOT, RUE PACHÉCO, 12

—

M. DCCC. LXXXIII


IMPRIMERIE E. GUYOT
Rue Pachéco, 12
BRUXELLES

AVANT-PROPOS



Toute publication, c'est l'usage, doit être précédée d'une entrée en matière qui prépare l'esprit du lecteur au sujet qu'il va lire; avant d'aborder le compte rendu des faits qui se rattachent à l'Exposition d'Amsterdam, il sera utile, sans doute, de donner l'aperçu d'un pays voisin que nous, Belges, ne connaissons guère : notre publication, qui embrasse la description de l'Exposition d'Amsterdam, présentera également la chronique des multiples incidents qui se sont produits pendant la durée de cette Exposition. Le lecteur aura dès lors une idée assez complète d'une contrée qu'il faut habiter quelque temps pour en apprécier le charme et le côté pittoresque.

Bien des gens qui croyaient, en arrivant à Amsterdam, trouver une ville à l'instar de Paris et de Bruxelles, avec des rues bien larges et bien alignées, avec des trottoirs faciles et commodes, ont éprouvé un vif désappointement en voyant une cité dont le règlement communal sur les bâtisses semble en

retard de plus d'un siècle; or c'est là précisément que nous trouvons, pour notre part, le vrai charme d'Amsterdam.

Un de nos amis, grand amateur de bibelots, nous disait, en revenant de l'Exposition de Paris en 1878, qu'il n'y avait réellement admiré qu'une chose, le Musée de Cluny; les touristes qui ont déjà vu des expositions et qui viendront voir celle d'Amsterdam, diront que ce qui les y a le plus intéressés, c'est Amsterdam; cette ville, dans la plupart de ses quartiers, a conservé son cachet de vieille cité; elle n'a eu garde de se plier aux exigences du cordeau, qui aligne nos rues comme un bataillon d'infanterie; elle n'a pas réglementé les saillies de ses façades, qui les rendraient toutes semblables ou à peu près; l'artiste et l'amateur qui la visitent y trouvent des perspectives et des coins d'un pittoresque achevé; il est impossible d'habiter Amsterdam sans devenir coloriste, et ceux qui ont comparé la Venise de l'Adriatique à cette bonne et vieille ville hollandaise, sillonnée en tous sens de canaux bordés de promenades charmantes, étaient bien dans le vrai; avec cette différence, toutefois, que Venise, sous son beau ciel et avec ses palais de marbre, est une ville morte, tandis qu'Amsterdam, avec toutes ses petites maisons en briques à pignons découpés, est une ville pleine de vitalité et peuplée de la cave au grenier. Là-bas, c'est l'aristocratie pauvre et déchue qui meurt de faim au milieu de ses lambris dorés; ici, c'est la bourgeoisie qui travaille, qui prospère et qui économise.

A Venise, la mandoline et la gondole sont toujours en honneur; à Amsterdam, on ne connaît que les mots achat et vente; c'est une application, entre bien d'autres, de la fable *la Cigale et la Fourmi.*

L'idée d'une Exposition internationale à Amsterdam, c'est-à-dire au cœur même d'un pays qui a conservé avec respect ses anciens usages et ses vieilles traditions, a donc été une idée heureuse, car elle offrait une double attraction, et nous avons la conviction que plus d'un écrivain et plus

d'un artiste rapporteront de leur excursion à Amsterdam des notes et des croquis pris sur le vif et des plus intéressants.

On a déjà beaucoup écrit sur la Hollande, mais les appréciations des écrivains sont tellement différentes que l'on se demande, à bon droit, si plusieurs d'entre eux y sont vraiment allés ! De tous les voyageurs qui ont parcouru les Pays-Bas, il n'en est presque pas qui ne s'y soient rendus avec l'idée bien arrêtée d'y voir une contrée marécageuse et humide. Écoutez leurs récits, et ils vous diront que le pays est triste et monotone, que le ciel en est sombre et brumeux, que le soleil ne s'y montre que noyé dans un brouillard intense, etc., etc.

Les centaines de touristes qui, à l'occasion de l'Exposition d'Amsterdam, ont visité cette année les Pays-Bas, ont fait bonne justice de ces étranges préjugés; ils ont vu une contrée pleine de lumière, où la nature semble s'être complue à réunir ses trésors les plus riches et les plus variés, pour produire ces sites qui ont inspiré Van Goyen, Van Ruysdael, Meindert Hobbema, Paul Potter, Adrien Van de Velde, Albert Cuyp, Nicolas Berghem, Karel Du Jardin, phalange de peintres sublimes, restés sans rivaux, et qui sont en quelque sorte les créateurs de la *peinture du paysage*.

Un publiciste aussi sympathique que distingué, et qui a habité la Hollande pendant sept ou huit années, M. Henry Havard, a écrit sur les Pays-Bas des études intéressantes, dont la publication, sous le titre de la *Hollande pittoresque*, donne une appréciation très exacte de cette contrée si injustement calomniée; M. Havard est un des rares touristes qui ont bien vu et bien compris la Néerlande; sa *Hollande à vol d'oiseau* est maintenant dans toutes les bibliothèques.

Ce n'est pas adieu, mais au revoir que dit à ce beau pays le voyageur qui l'a parcouru pendant ces belles et poétiques journées de septembre; il en aura emporté une impression saine et honnête, bien supérieure à ces jouis-

sances factices et creuses qu'on est convenu d'appeler les plaisirs des grandes villes.

A l'Exposition d'Amsterdam, à ces importantes assises artistiques et industrielles auxquelles la Belgique a tenu à prendre une part si large, est venu s'ajouter un évènement considérable pour l'avenir et la prospérité de deux nations bien faites pour s'entendre.

LL. MM. le Roi et la Reine des Belges se sont officiellement rendus, le 17 octobre dernier, à l'invitation qui leur avait été faite par LL. MM. le Roi et la Reine des Pays-Bas, d'une visite au château du Loo.

Ce rapprochement des deux Rois, qui avait été préparé par une première rencontre tout intime à Spa, constitue un grand acte politique auquel tout le monde a applaudi; car quel est le diplomate qui blâmerait ce rapprochement? quel est le patriote le plus entêté, le plus fier, qui ne l'enregistrerait comme une conquête? conquête pacifique, s'il en fût, n'ayant fait que des heureux et n'ayant fait verser que des larmes de joie!

Les victoires remportées par les armées au prix du sang et de la ruine des nations ont toujours trouvé des poètes et des écrivains pour les célébrer avec fracas; on a écrit des volumes entiers pour rendre compte de telle ou telle campagne, en enregistrant chaque jour le nombre des soldats tués, blessés ou perdus; nous opposons à ces conquêtes, souvent stériles, les luttes pacifiques où l'art et l'intelligence, armés de toutes pièces, combattent seuls pour les merveilles de l'humanité; chaque soldat, comme dans les anciennes escortes d'élite, s'équipe à ses frais, et pendant la campagne, qui dure six mois, il étale des créations qui représentent souvent la fortune et l'avenir de toute une contrée; les productions sont comparées avec soin, critiquées ou louangées, et les seules victimes sont les découragés du moment, auxquels une parole auguste sait rendre l'énergie et la force nécessaire pour entreprendre de nouvelles luttes.

N'y a-t-il pas là un sujet bien autrement intéressant à traiter que les récits de ces tueries sauvages qui ne laissent après elles que deuil et désolation? Peut-il y avoir quelque chose de plus spirituel que la paix, quelque chose de plus spiritualiste que l'épanouissement du génie de chaque nation, pour agrandir le domaine de l'activité humaine et, par conséquent, de la philosophie humaine?

Les princes qui comprennent que c'est à la tête d'une pareille armée qu'ils doivent avoir leur place marquée, ont droit à l'amour et à la vénération de leur peuple; c'est pourquoi nous disons encore que le rapprochement des deux souverains de la Belgique et des Pays-Bas, à l'occasion de l'Exposition d'Amsterdam, est un grand évènement politique dont les deux peuples apprécieront certainement un jour toute la portée.

Th. FUMIÈRE.





Phototypie E. Aubry Bruxelles

AMSTERDAM

VUE DU PORT, BASSIN DE L'EST



Le Moerdijk

L'HISTOIRE DE L'EXPOSITION

Comme il convient de remonter à l'origine des choses, disons tout d'abord que l'initiative de l'Exposition d'Amsterdam est due à un jeune Français, M. Agostini. Arrivé en Hollande au mois d'août 1880, il sut gagner, dans l'exposé de ses projets, les autorités d'Amsterdam et s'assurer les capitaux nécessaires (1). L'initiative privée à laquelle la Belgique a largement contribué, a suffi aux dépenses de cette entreprise colossale : l'idée première était d'organiser simplement une Exposition internationale de produits coloniaux, mais peu à peu le cadre s'est élargi ; on a d'abord ajouté la rubrique « Commerce d'exportation », puis une section des beaux-arts, puis enfin des congrès scientifiques et littéraires. On en est arrivé insensiblement à une œuvre complète, dont plusieurs éléments se distinguaient par un caractère neuf et essentiellement original; citons parmi ceux-ci le Pavillon des colonies néerlandaises, les spécimens vivants des différentes races de ces colonies, et un village malais entier, avec ses

---

(1) Le capital de garantie de la Société anonyme instituée sous la firme de *Société d'Exploitation*, a été de 12 millions. Le subside accordé par les Pays-Bas fut de 300,000 florins, dont moitié pour l'Exposition coloniale néerlandaise et l'autre moitié pour la décoration et une part contributive des frais à charge des exposants de la section d'exportation générale.

Le gouvernement belge est intervenu pour la somme de 500,000 francs.

maisonnettes, ses ponts, ses pirogues, ses habitants et ses bestiaux.

Sans lutter pour la *somptuosité* de ses constructions avec les précédentes Expositions de Londres, de Vienne et de Paris, l'Exposition d'Amsterdam n'en a pas moins eu sa physionomie à elle, physionomie grandement coloniale, qui a étalé devant les yeux éblouis des Européens les richesses immenses de l'Inde, ce berceau mystérieux du monde, vers lequel nous nous sentons, malgré nous, attirés.

La Société anonyme *la Construction industrielle*, de Bruxelles, a pris la direction des travaux de cette vaste entreprise. Pendant que les bâtiments s'élevaient avec rapidité, la Belgique se préparait à entrer en lice avec les autres nations qui avaient unanimement répondu à l'appel que leur avait adressé le comité d'exécution suivant, institué sous le haut patronage de S. M. Guillaume III.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

S. Exc. le Ministre des Colonies ;
S. Exc. le Gouverneur général des Indes néerlandaises ;
S. Exc. le Commissaire du Roi dans la province de la Hollande septentrionale ;
M. le Bourgmestre d'Amsterdam.

COMITÉ D'EXÉCUTION :

D. Cordes, *Président ;*
A. C. Wertheim, *Vice-Président ;*
S. De Clercq-Wyn, *Membre délégué ;*
E. Agostini, *Commissaire général ;*
C. Bosschen ;
A. Mesritz ;
M. P. Pels ;
F. I. W. H. Schmitz ;
F. Tasson ;
Mr J. Kappeyne-Van de Coppello, 1er *Secrétaire ;*
Mr D. Josephus Jitta, 2e *id.*

Un arrêté royal du 30 mai 1882 nommait les membres de la Commission belge chargée d'organiser et de diriger la participation des producteurs à l'Exposition.

Sur la proposition du Ministre de l'Intérieur, furent nommés membres de cette Commission :

MM. d'Andrimont, J., sénateur, à Liège ;
Biart, sénateur, à Anvers ;
de Haussy, sénateur, à Bruxelles ;
Gillieaux, membre de la Chambre des représentants, à Charleroi ;
Peltzer, membre de la Chambre des représentants, à Verviers ;
Verhaeghe de Naeyer, sénateur, à Gand ;
Carels, Gustave, constructeur, à Gand ;
Closset (V.), ingénieur, à Bruxelles ;
Deprez, directeur général de la Société anonyme des Cristalleries du Val-Saint-Lambert ;
Everts, consul des Pays-Bas, à Bruxelles ;
Habets, professeur à l'Ecole des mines de Liège ;
Henroz, Camille, industriel, à Floreffe ;
Lintelo (A.), ancien industriel, à Bruxelles ;
Montefiore Levi, ingénieur, industriel, à Bruxelles ;
Tasson (J.), industriel, à Bruxelles ;
Venet, industriel, à Iseghem ;
d'Andrimont (J.) et Verhaeghe de Naeyer sont nommés respectivement président et vice-président de la commission ;
Rombaut (E.), ingénieur, inspecteur au Ministère de l'Intérieur, est nommé commissaire général ;
Bernard (C.), chef de division de l'industrie au Ministère de l'Intérieur, et Hiel (E.), homme de lettres, à Bruxelles, sont nommés secrétaires de la Commission.

Dans sa séance du 8 juillet 1882, la Commission belge a, conformément à son règlement d'ordre intérieur, désigné en qualité de membres du comité exécutif :

MM. d'Andrimont (J.), *Président ;*
Verhaeghe de Naeyer, *Vice-Président ;*
Rombaut, Eugène, *Commissaire général ;*
Bernard (C.), *Secrétaire ;*
Everts, Habets, Lintelo (A.), Tasson (J.), *Membres.*

Dans la même séance, la Commission belge a désigné M. Bordiau en qualité d'architecte pour les installations et la décoration.

Par une décision ministérielle du 2 mars 1883, M. Leclercq, Émile, inspecteur des Beaux-Arts, a été désigné pour représenter dans le Comité exécutif la Section des Beaux-Arts.

Par une décision de M. le Ministre des Travaux publics, M. le contrôleur Amelin, de l'administration des chemins de fer de l'État, a été mis à la disposition de la Commission belge. Il a été chargé de l'organisation des services généraux des transports et de la manutention.

Sur les propositions de la Commission belge, un arrêté ministériel du 29 juillet nommait les membres des Comités de groupe, représentant les intérêts des principales industries, et le 30 août, une circulaire était adressée aux artistes et aux industriels belges; en voici le résumé:

« Monsieur,

» La Belgique a été invitée officiellement à prendre part à l'Exposition internationale, coloniale et d'exportation générale qui s'ouvrira le 1er maï prochain à Amsterdam. Cette entreprise, due à l'initiative privée, est placée sous le haut patronage de S. M. le Roi des Pays-Bas et du Gouvernement néerlandais.

» La première section de l'Exposition fournira de précieuses données sur les ressources et les besoins des marchés lointains; elle a pour but de faire connaître la situation actuelle des colonies, leurs richesses naturelles, leurs produits agricoles et industriels.

» Le programme de la deuxième section est très vaste; il comprend toutes les matières premières, tous les produits fabriqués dont s'alimente le commerce général d'exportation. Ce programme a été élaboré non seulement en vue des besoins du marché si important de la Hollande et de ses riches colonies, mais encore de ceux des établissements coloniaux des diverses puissances.

» L'Exposition d'Amsterdam offre donc, sous le rapport des échanges internationaux, un vaste champ d'études; il est certain qu'elle contribuera à affermir et à étendre les relations commerciales entre l'Europe et les pays d'outre-Mer.

» D'après nos renseignements, l'industrie étrangère prendra une part très importante à l'Exposition d'Amsterdam. Il faut que, par le nombre et le mérite de ses envois, la Belgique affirme, avec éclat, ses forces productives et ses progrès industriels; il faut qu'elle démontre, par le bon marché et la bonne qualité de ses fabricats, qu'elle est à

même de satisfaire, dans une large mesure, aux besoins du commerce d'exportation.

» La troisième section de l'Exposition réunira les œuvres d'art des divers pays. Nous sommes certains qu'ici encore nos peintres et nos sculpteurs s'efforceront de maintenir la légitime notoriété de l'école belge.

» Les artistes ont été exemptés par le Comité néerlandais des taxes d'emplacement. En conséquence, ils n'auront à acquitter que les menus frais de camionnage et les taxes éventuelles d'assurance. Ils devront aussi fournir les caisses d'emballage.

» Le Gouvernement a l'intention de solliciter de la Législature un crédit destiné aux dépenses afférentes à l'organisation du compartiment national. Nous ne doutons pas de l'accueil bienveillant que les Chambres réserveront aux propositions qui leur seront soumises à cet effet.

» Si un crédit spécial est ouvert au Département de l'Intérieur, celui-ci se propose de pourvoir, par l'intermédiaire de la Commission belge, aux dépenses résultant des services ci-après :

» Sous la réserve de l'approbation du Gouvernement, nous avons traité provisoirement avec le Comité néerlandais, pour le choix de l'emplacement destiné aux produits belges. Il est parfaitement situé et aboutit, des deux côtés, à la galerie principale de l'Exposition.

» Les constructions sont solidement établies : une toiture en matériaux durs garantit les objets contre les intempéries.

» Le compartiment belge comprend 9000 mètres carrés dans les galeries principales, et 2000 mètres carrés dans la halle aux machines. — Des salles spéciales, parfaitement éclairées, sont, en outre, affectées aux œuvres d'art.

» Les articles de luxe : meubles, tapisseries, bronzes, cristaux, porcelaines, etc., seront placés dans de petits salons de $4^m \times 5^m$. Vous voudrez bien indiquer, Monsieur, si vous désirez faire votre installation dans un de ces salons.

» En répondant nombreux à notre appel, les artistes et les industriels belges aimeront à témoigner de leurs sympathies pour une nation amie. Nous nous appliquerons, de notre côté, à justifier, par notre dévouement, la confiance que le Gouvernement nous a témoignée, et par nos efforts communs, nous ferons servir une solennité importante au renom artistique et industriel du pays.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération très distinguée.

» *Le Président*,
» J. d'Andrimont.

» *Les Secrétaires*,
» C. Bernard.
» E. Hiel. »

Le Commissaire général,
E. Rombaut.

Un règlement général de la Section belge accompagnait cette circulaire ; semblable où à peu près à tous les règlements arrêtés en pareille occurrence, nous ne mentionnerons que l'article 12, dont la teneur est la suivante :

Art. 12. — Conformément à une combinaison arrêtée entre le Comité néerlandais et la Commission belge, le montant des taxes d'emplacement pourra être réduit, au profit des exposants, de 20 p. c. du taux primitivement fixé. En conséquence, les industriels belges auront à payer, par mètre superficiel :

Galeries du bâtiment principal	fr.	42	»
Id. id. pour emplacements isolés	»	84	»
Id. annexes couvertes	»	21	»
Emplacements à l'air libre, dans les jardins . . .	»	12	60

Près de douze cents industriels et cent quatre-vingt-cinq artistes belges ont répondu à l'appel chaleureux de la Commission, et l'on peut dire que, dans toutes les branches de l'art et de l'industrie, la Belgique a tenu à l'Exposition d'Amsterdam un rang glorieux et digne en tout point de la réputation que notre pays s'est acquise déjà dans ces grands tournois internationaux, où le génie et l'intelligence entrent seuls en lutte.

Toutefois, on était arrivé à la veille de l'ouverture, et nos exposants ne se pressaient guère d'arriver pour étaler leurs produits. Voici à ce sujet ce que nous écrivions le 13 avril :

« Décidément, les exposants belges se laissent damer le pion par les Hollandais pour l'installation des produits au palais de l'Exposition ; tandis que ceux-ci donnent le dernier coup de pinceau et placent déjà leurs objets dans les salons, les Belges ont à peine envoyé une centaine de colis ; et cependant leur compartiment est prêt ; les entreprises officielles se terminent dans les délais prescrits et les membres de la Commission sont à leur poste.

» Après la section hollandaise, qui ouvre la série des nations, vient immédiatement la Belgique, qui occupe le plus vaste emplacement ; il serait donc on ne peut plus

déplorable de ne pas être complètement installé pour le 1er mai.

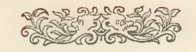
» On travaille en ce moment avec une activité prodigieuse dans toutes les parties de l'édifice. De nouvelles brigades de charpentiers, de menuisiers, de serruriers, de zingueurs, envoyées par la *Construction industrielle*, arrivent chaque jour de Bruxelles pour renforcer le personnel énorme qui travaille sous les ordres de notre compatriote M. Félix Tasson, l'un des chefs de l'ancienne maison Tasson et Washer, qui, après avoir conçu les moyens d'une exposition internationale à Amsterdam, a pris la direction générale de cette colossale entreprise.

» Le personnel qui travaille à la décoration de la façade du palais a été doublé; la tribune royale et l'estrade destinée aux treize cents musiciens et chanteurs pour la fête d'inauguration s'élèvent comme par enchantement; les Chinois et les Japonais font merveille; les Javanais mettent la dernière main à l'installation d'un village tout entier; les Français et les Anglais commencent à déballer; la ville de Paris monte, au milieu de la grande nef, son élégant pavillon des arts décoratifs, qui contiendra les splendides créations de l'art et de l'industrie sorties des maisons bien connues : H. Fourdinois, Beurdeley, Dasson, etc. A droite et à gauche du pavillon, seront luxueusement disposés les produits d'art des maisons Barbedienne et Christofle et Cie.

» Le détachement des différents corps de l'armée belge, arrivé depuis quelques jours, obtient un réel succès; nous avons rencontré, dimanche dernier, plusieurs de ces braves en grande tenue, précédés et suivis d'une cinquantaine de gamins qui n'avaient pas assez de leurs yeux pour admirer les guides, les lanciers et les chasseurs belges; cette scène nous rappelait celle de la garde montante du premier acte de *Carmen*, qui sera toujours vraie partout, tant et aussi longtemps qu'il y aura des uniformes et des gamins au monde.

» Après avoir accepté avec une certaine indifférence le projet d'une exposition à Amsterdam, les Hollandais sont, à l'heure présente, parfaitement emballés; des comités pour l'organisation des différentes parties du programme de l'Expo-

sition siègent en permanence; les réunions succèdent aux réunions. Dans les habitations particulières, on tapisse, on peint et l'on nettoie *encore davantage si possible,* tout cela en vue de l'ouverture de l'Exposition et pour fêter tout spécialement les Belges, les voisins. »





Dessin de Th. Fumière

TRÔNE

DE LA CÉRÉMONIE D'INAU

M. Th. Fum

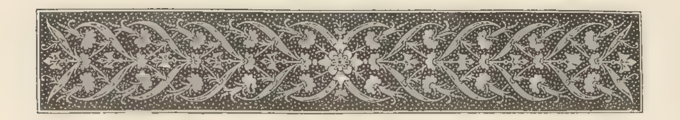


Phototypie L. Aubry, Bruxelles

ROYAL

GURATION DE L'EXPOSITION

ère, architecte



L'INAUGURATION

'est par une belle et première journée de mai qu'eut lieu la fête d'inauguration de l'Exposition. La bonne ville d'Amsterdam, toute en émoi depuis l'arrivée de LL. MM. le Roi et la Reine, descendus la veille au Palais du Dam, avait revêtu ses plus beaux atours; elle avait arboré au sommet de tous ses monuments et aux fenêtres des habitations bourgeoises le drapeau aux trois couleurs rayées horizontalement rouge, blanc et bleu.

Une animation extraordinaire régnait dans toutes les rues; — l'évènement qui se préparait était nouveau pour les habitants paisibles de la vieille cité, et chacun, à l'heure indiquée, se porta aux abords du Palais de l'Exposition; l'emplacement qui sépare l'entrée du Palais, du Muséum de la ville avait été choisi pour la cérémonie d'inauguration; ce vaste espace, limité, d'une part, par les importantes constructions du Musée et, d'autre part, par la gigantesque façade babylonienne de l'Exposition, se prêtait admirablement à la circonstance.

A droite avaient été élevés le trône royal et les estrades réservées au corps diplomatique et aux membres des États généraux. Le trône, abrité par un velum de soie frangé d'or, était surmonté d'un baldaquin de velours avec broderies et crépines d'or.

A gauche était l'estrade réservée aux treize cents chanteurs, chanteuses et instrumentistes; quoique dans des données plus simples, elle rappelait par sa forme la tribune

royale à laquelle elle faisait pendant. Cette importante installation, charpentée et décorée en quelques jours, avait été exécutée par la maison Demeuter, de Bruxelles, d'après les dessins et sous la direction de M. Th. Fumière, architecte à Bruxelles.

Rien n'est plus vrai et plus brutal qu'un télégramme; c'est pourquoi nous croyons utile, dans l'intérêt de la vérité historique, de transcrire littéralement celui que nous avons transmis à Bruxelles pendant la fête d'inauguration :

« Amsterdam, 1er mai.

» Le temps est splendide; toute la ville d'Amsterdam est sur pied.

» La Belgique est brillamment représentée à l'Exposition; la toilette du compartiment s'est activée, grâce aux efforts des derniers jours et sous l'impulsion énergique du commissaire général, M. Rombaut; les commissaires, les architectes et les ouvriers ont fait des miracles en vingt-quatre heures.

» Les troupes chargées du service d'honneur et précédées de leurs musiques avec fifres et tambours, prennent leurs positions.

» La Commission belge au complet arrive, escortée par nos soldats des différentes armes, préposés à la surveillance de la section belge; nous citons MM. d'Andrimont, sénateur, président; Verhaeghe de Naeyer, sénateur, vice-président; Rombaut, commissaire général; De Haussy, sénateur; Gillieaux, représentant; Hiel, secrétaire; Everts, Joseph Tasson, Lintelo, membres du Comité exécutif; Bordiau, architecte de la section belge; Amelin, directeur de la manutention, etc.

» Le corps diplomatique prend place sur l'estrade royale; on y remarque le Ministre de Belgique, M. le baron d'Anethan.

» Parmi les officiers belges présents en tenue, figurent le commandant Leurs, de l'artillerie (exposant), le lieutenant Van Rode, des grenadiers, et le lieutenant Lantenois,

des grenadiers, commandant du détachement belge à l'Exposition.

» Les officiers de la « schutterij » font le service de commissaires.

» Les membres des États généraux prennent place à leur tour sur l'estrade royale; mais voici que les tambours battent au champ, les musiques jouent l'hymne hollandais et l'air de Nassau, le Roi arrive, accompagné de la Reine. Celle-ci porte fort gracieusement une charmante toilette velours olive; Guillaume III est revêtu de l'uniforme d'amiral; le cortège royal est très nombreux et très brillant. Leurs Majestés sont reçues par M. Van Tienhoven, bourgmestre d'Amsterdam, et par le Comité exécutif de l'Exposition: MM. Cordes, président; Wertheim, vice-président; De Clercq, membre délégué; M. Agostini, commissaire général; Bosscher, Mesritz, Pels, Schmitz, Félix Tasson; Kappeyne et Jitta, secrétaires.

» Quand Leurs Majestés eurent pris place sur le trône, une phalange de treize cents chanteurs et de dames appartenant à la bourgeoisie d'Amsterdam exécute une cantate de circonstance, dont les paroles sont du poète Ten Kate et la musique de M. Verhulst.

» L'interprétation de cette œuvre musicale, qui a produit un grand effet, a été parfaite.

» M. le président Cordes, après avoir remercié Leurs Majestés pour le haut intérêt qu'elles portent au commerce et à l'industrie, remercie aussi les grands dignitaires et fonctionnaires de l'État, les artistes et les industriels néerlandais et étrangers de leur brillante coopération. Le peuple néerlandais, ajoute M. Cordes, quoique petit par le nombre, est grand par l'amour de la liberté et heureux sous le gouvernement de la maison d'Orange.

» Le Comité exécutif se fait un honneur de pouvoir offrir l'hospitalité aux étrangers, dont la présence est la meilleure preuve de sympathie pour la Néerlande. M. le Président rappelle que l'Exposition doit son existence à l'initiative particulière, secondée par le Roi, le gouvernement hollandais et plusieurs puissances étrangères; il mentionne quel-

ques envois importants faits à l'Exposition, notamment ceux du Prince de Galles et du Musée de South Kensington. Il espère que l'Exposition resserrera les liens d'amitié et développera les relations commerciales entre la Hollande et les pays étrangers.

» Des récompenses seront accordées aux nombreux participants, et il espère que l'Exposition internationale d'Amsterdam aura de bons résultats pour le commerce, l'industrie, les sciences et les arts. Il termine son discours en priant le Roi de déclarer l'Exposition ouverte.

» Leurs Majestés ont visité ensuite le Palais de l'Exposition; arrivées au compartiment belge, elles ont été reçues par la Commission; M. Rombaut, commissaire général, a offert à la Reine un superbe bouquet d'orchidées, venues le matin même de Gand. »

Le Roi et la Reine ont été chaleureusement acclamés par la foule et par les exposants de toutes nationalités; le soir, Leurs Majestés ont assisté à un splendide concert-gala offert par la ville d'Amsterdam au corps diplomatique, aux comités des exposants, aux autorités civiles et militaires, dans le nouveau Théâtre du Parc, qui est l'œuvre de deux artistes belges, MM. Chambon et Dumont, de Bruxelles.

Le lendemain avait lieu, dans les salons du Panopticum, admirablement approprié pour la circonstance, un bal offert par le commissaire général de l'Exposition, M. Agostini, et Mme Agostini, à l'élite de la société d'Amsterdam, aux commissaires et aux divers coopérateurs de l'Exposition internationale, aux artistes et aux membres de la presse.

Ainsi se sont terminées les fêtes inaugurales d'une Exposition qui, il faut bien l'avouer, était loin d'être, à son début, sérieusement aménagée, et ce n'est guère que le 15 juin suivant qu'on a pu déclarer l'Exposition d'Amsterdam complètement achevée.

Aucune commission étrangère, sauf la commission belge, ne s'est occupée de la surveillance et du transport des colis, et encore moins de leur réception; c'était l'affaire des exposants eux-mêmes; aussi voyait-on bien des âmes en peine, cherchant leurs objets dans les gares et les entrepôts d'Amster-

dam; et dire qu'il y a sept ou huit gares à Amsterdam et avec des noms comme ceux-ci : *Hollandsche Spoor, Rietlanden, Nieuwe Vaart, Kadijk,* etc., etc.

Voici, à cette occasion, une lettre que nous avons copiée textuellement sur l'original, adressée à un exposant par une commission étrangère :

« Monsieur,

» Le colis n° , marqué , expédié le , *n'est pas trouvable* à la date de ce jour; nous vous prions de le faire mettre en place aujourd'hui même, sinon nous le ferons faire d'office. »

Cette lettre vaut son pesant d'or et mérite une récompense à son auteur.

Les journaux, toujours bien informés, ont inventé bien des choses, notamment au sujet du dôme et de la couronne destinés à la tribune royale, qui, grâce à M. l'inspecteur des douanes hollandaises, à M. Amelin, directeur de la manutention, et aux ordres tout spéciaux donnés, ont été lestement rendus à destination; mais ce qu'on ignorait, c'est que, pour arriver en temps voulu, il a fallu mettre dans les malles et faire passer comme bagages appartenant au prince de *** les broderies et les velours destinés à la tribune royale.

Un ouvrier tapissier, remplissant pour la circonstance les fonctions d'intendant du prince, accompagnait cet envoi précieux. Les douaniers hollandais ont trouvé que les robes de velours de Mme la princesse avaient de fameuses queues!!... C'était là un petit tour joué à la douane, mais qui a son excuse dans le but très louable qu'on voulait atteindre.

Bien des gens se demandent encore comment il s'est fait que les colis parvenaient si difficilement à l'Exposition. Voici, en peu de mots, comment se sont opérées ces expéditions : Les envois de la Belgique arrivaient au *Rietlanden* ou au *Nieuwe Vaart;* après être déchargés, ils étaient portés, au moyen de grues, sur les bateaux qui contiennent la valeur de 20 wagons, et de là ils étaient dirigés vers un quai situé à trois kilomètres environ de l'Exposition; des grues prenaient encore ces marchandises et les mettaient sur des wagonets

qui étaient rendus par une seule voie au local de l'Exposition. Nous avons vu jusque dix-huit bateaux attendant leur tour de déchargement, représentant conséquemment l'importance de 360 wagons, et de braves exposants demandant qu'on voulût bien chercher dans le tas leur colis pour le décharger immédiatement.

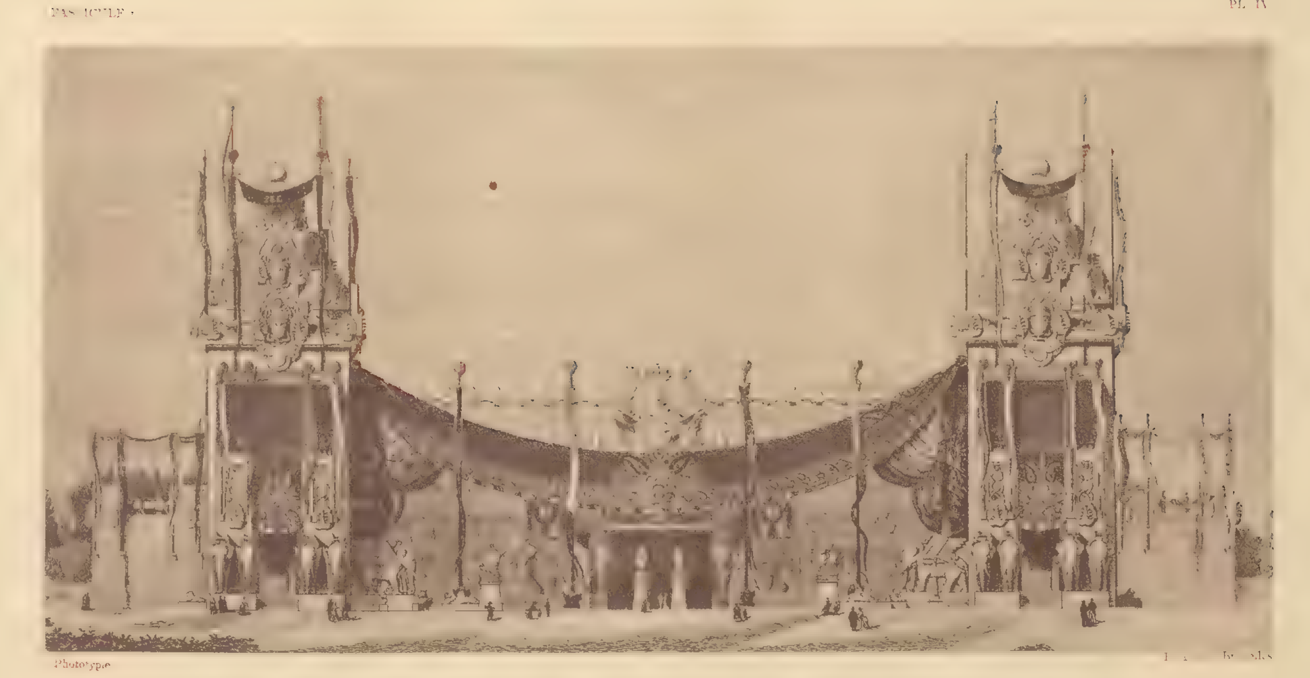
De toutes les sections étrangères, la Belgique seule était pourvue d'une organisation complète pour les services si importants et si difficiles des transports et de la manutention.

Un fonctionnaire du département des travaux publics, M. Amelin, aidé de deux agents des chemins de fer, MM. Lemaire et Coucke, ont réussi, malgré les installations insuffisantes et défectueuses, à assurer ces services dans des conditions satisfaisantes.

Si, les jours d'affluence, les résultats n'ont pas tout à fait répondu aux efforts déployés, on ne peut s'en prendre qu'aux exposants eux-mêmes, qui ont retardé l'envoi de leurs produits jusqu'à la dernière heure.

En tenant compte qu'il y avait à lutter ici avec des installations inconnues jusqu'à ce jour, nous pouvons dire que la Commission a surmonté avec honneur tous les obstacles, et que nos exposants belges peuvent s'estimer heureux de n'avoir pas eu à s'occuper, comme les étrangers, de l'acheminement de leurs colis de la gare à l'Exposition.

La visite officielle de la section belge par M. le Ministre de l'Intérieur, annoncée pour le 26 mai, vint redoubler l'ardeur de nos exposants, qui, pour cette circonstance solennelle, ont tenu à être complètement installés ; aussi tout le monde s'est mis à l'œuvre : membres de la Commission, industriels, artistes et militaires, tous déballaient, nettoyaient et brossaient à l'envi. Aussi le 26 mai, au matin, la section belge, en grande tenue, attendait sous les armes la visite de M. le Ministre. M. Rolin-Jaequemyns, accompagné de toute la Commission belge, a visité minutieusement la section industrielle et le pavillon des Beaux-Arts, en témoignant, à plusieurs reprises, sa vive satisfaction pour les brillants résultats obtenus par notre petit pays.



Phototypie

FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DE L'EXPOSITION

M. FOUQUIAU, architecte



L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

Depuis longtemps déjà, disions-nous au 1er juillet, nous aurions commencé notre compte rendu de l'Exposition d'Amsterdam, s'il nous avait été possible de juger de l'importance et de la grandeur de cette exhibition d'un intérêt neuf au point de vue des richesses apportées du fond de l'Inde, de la Perse, de la Tunisie, etc., mais jusqu'ici rien n'était prêt; l'Exposition s'est inaugurée dans des conditions très incomplètes et assez défavorables; sauf la Hollande, qui n'avait pas à compter avec les difficultés et les lenteurs des transports, aucune nation n'avait terminé ses installations. Aujourd'hui, nous pouvons déclarer que l'œuvre est complète et qu'on peut se rendre un compte exact du caractère original de l'Exposition d'Amsterdam, pleine d'études et de renseignements précieux pour nos artistes et nos industriels.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit au sujet de l'idée première de l'Exposition d'Amsterdam, appartenant à M. Agostini, qui a pris la tête de cette colossale entreprise à un âge où tant de jeunes gens sont encore en quête d'une modeste position; l'ancienne *Société industrielle* Tasson et Washer, de Bruxelles, aujourd'hui la *Construction industrielle*, a trouvé, elle, les moyens d'exécution; M. Félix Tasson, l'homme d'action, et M. Charles Washer,

l'administrateur aussi modeste que distingué, ont su mener à bonne fin une œuvre qui, indépendamment des résultats fructueux qu'elle est appelée à produire dans les arts et l'industrie du monde entier, a occupé pendant deux années quantité d'usines et tout un monde de travailleurs belges, que la pénurie des affaires en ce moment laissait très sérieusement en souffrance; à ce titre seul, MM. Tasson et Washer ont droit à la reconnaissance publique.

C'est au centre d'un quartier neuf, près du boulevard extérieur dit du *Stathouderskade,* que sont situés les terrains de l'Exposition d'Amsterdam; après avoir traversé des rues bordées de jolies maisons, entourées de jardins pittoresquement tracés, nous arrivons au canal qui coule devant l'entrée du nouveau Musée national, qui précède le palais de l'Exposition. Les talus du canal sont convertis en parterres de fleurs, offrant un aspect charmant et tout séduisant; on sait que les Hollandais sont passés maîtres dans les combinaisons ingénieuses à tirer de la variété de ces produits si nombreux de la flore du pays. Les marchés aux fleurs d'Amsterdam, qui ont lieu deux fois par semaine, ont une réputation bien méritée; la vente se fait sur les bords des canaux, et rien de frais et de gracieux comme ces grandes barques bondées de fleurs venant s'étaler le long des rives, à l'ombre des grands arbres des quais.

Le goût des fleurs est inné dans toutes les classes de la société; depuis le prolétaire jusqu'au millionnaire, chacun tient à avoir sa fenêtre fleurie. Si l'on s'arrête, par hasard, à l'entrée d'une étroite ruelle où les hautes façades en bois, à pignons aigus et à étages surplombants, laissent à peine pénétrer un rayon de soleil, on aperçoit toujours, parmi ces indescriptibles haillons séchant à toutes les fenêtres, quelques modestes plantes soigneusement entretenues apportant, dans ce milieu loqueté et déguenillé, leur note fraîche et brillante comme la chanson joyeuse d'une jeune fille.

L'ART ANCIEN

Nous voici au nouveau Musée national, en voie d'achèvement et qui est l'œuvre de l'architecte Cuypers d'Amsterdam; il sert d'entrée à l'Exposition, à laquelle on arrive par un porche traversant tout le monument. Conçu dans des proportions grandioses, ce monument contiendra les splendides collections d'art de la ville et notamment les chefs-d'œuvre de Rembrandt pour lesquels on a réservé une salle d'honneur; on y installera également des classes et des salles de collections pour les études supérieures, non seulement dans les branches de l'art proprement dit, mais principalement dans celles de l'art industriel. L'architecte nous a communiqué le programme qu'il réalise, et nous pouvons affirmer qu'Amsterdam possédera un établissement bien complet, appelé à régénérer les arts anciens qui faisaient la gloire des Pays-Bas au XVI[e] siècle. Dans la conception de son œuvre, M. Cuypers a cherché à rappeler le vieux style néerlandais, mais, peut-être nous trompons-nous, nous trouvons, à côté de grandes surfaces monotones, de petits motifs décoratifs un peu maigres et se ressentant sans doute du prix de la pierre qu'il faut ménager, parce qu'elle coûte fort cher à Amsterdam; l'artiste nous a fait remarquer que la monotonie de ces grands panneaux sera rompue par des peintures en mosaïque; nous attendrons donc que l'œuvre soit complète pour émettre un avis définitif.

Ce Musée, qui est comme une préface de l'Exposition, contient, dans une cour intérieure, la collection des objets

d'art que le Prince de Galles a rapportés de l'Inde et, dans les salles de l'étage de l'aile droite, une exposition de l'art ancien dans les Pays-Bas.

On connaît ce qu'un voyageur comme le Prince de Galles devait rencontrer de sympathies volontaires ou obligées; il lui a suffi d'ouvrir les mains pour se les voir remplir. Et, comme le Prince est un homme éclairé, un connaisseur délicat, il a choisi le meilleur parmi le bon; son exposition particulière est un véritable musée, un des plus riches que l'on puisse admirer.

L'orfèvrerie de l'Inde, si recherchée, est d'un luxe extraordinaire. Voici des aiguières, des services à thé et à café, des vases de toute dimension, en argent repoussé; les saillies sont en or et les arabesques qui couvrent ces objets d'art, ces palmes aux nervures délicates rappellent invariablement le dessin connu des châles et des étoffes de même origine. Les formes persanes sont particulièrement en faveur.

Non loin de là, les selles pour éléphants et pour chevaux attirent la curiosité de tous; les instruments de musique de formes si variées, des armes d'une richesse inouïe, constellées de diamants et d'émeraudes; mais une remarque à faire, c'est que les diamants, les rubis, les émeraudes de l'Inde, et en général, tous ces joyaux de prix, sont taillés avec beaucoup moins de fini que les nôtres. Les Hindous nous reprochent volontiers de gaspiller ces matières précieuses; ils se bornent à les dégrossir et les estiment d'autant plus qu'elles se rapprochent davantage de l'état primitif, de leur forme naturelle. Ceux-là se tromperaient donc étrangement qui croiraient voir des bijoux qui imitent le vrai : diamants, rubis, émeraudes sont authentiques et de la plus belle eau. Une des vitrines voisines contient des groupes d'ivoire, parmi lesquels nous remarquons un cortège : l'éléphant avec son palanquin garni de personnages et accompagné de serviteurs portant divers ustensiles de ménage, et tout cela taillé d'un bloc tiré d'une défense d'éléphant. C'est là un vrai chef-d'œuvre exécuté avec un fini inimaginable.

On remarquera que beaucoup d'objets de petite orfè-



HANAP EN ARGENT, AVEC PARTIES DORÉES

Musée de la ville de Kampen — H. 85 c.





Van der Helst, pinxit | [illegible], Bruxelles

LE BANQUET DE LA GARDE CIVIQUE

A L'OCCASION DE LA PAIX DE MUNSTER

vrerie sont ornés de griffes de tigre. C'est un talisman très recherché dans l'Inde. Un Français ayant eu la bonne fortune de tuer un léopard, on le prévint qu'il aurait fort à veiller s'il ne voulait pas que les maraudeurs vinssent, la nuit, arracher les griffes de sa bête. La prédiction ne tarda point à se réaliser. Le chasseur eut beau faire garde, mettre une sentinelle auprès de la peau qui séchait; dès le lendemain, les pattes du léopard étaient vierges de leurs griffes : les dix talismans avaient été pris...

Après avoir donné un dernier coup d'œil aux nombreux présents dont le Prince de Galles a été comblé par les rajahs à l'occasion de son voyage dans l'Inde en 1876, nous montons au premier étage du Musée, contenant les merveilles de l'art ancien dans les Pays-Bas.

En l'absence d'un catalogue, il nous sera bien difficile de faire un classement convenable des objets les plus intéressants à citer; mais que le lecteur veuille bien nous tenir compte de notre bonne volonté ; nous mettrons tout en œuvre pour l'intéresser, et nous irons, au besoin, importuner notre bon ami Van der Kellen, directeur du Musée royal de La Haye, homme aussi savant que modeste et un antiquaire de la plus belle eau, comme on doit dire en Hollande.

Si l'Exposition moderne d'Amsterdam a son cachet d'originalité, nous pouvons ajouter que le Musée de l'art ancien de l'Exposition est la réunion d'objets d'art la plus complète et la plus riche qu'on puisse imaginer; les Hollandais ont conservé avec respect les traditions de la famille ; les souvenirs légués par les parents sont des choses saintes qu'on met à l'abri des mains profanes ; c'est pourquoi le musée d'Amsterdam fourmille d'objets appartenant aux usages journaliers, qu'on ne trouve pas dans les autres expositions, et qui nous font assister ici à la vie intime de ces générations anciennes, dont la devise peut se résumer en deux mots : *Devoir et famille.*

Nous nous arrêtons d'abord devant un grand et splendide dessin à la plume de W. Van de Velde le vieux, et portant la date de 1659. C'est une œuvre magistrale, traitée

avec un soin et un fini remarquables; voici maintenant une très curieuse et très jolie couleuvrine en fer forgé du XVe siècle, bien complète, quoique trouvée au fond du lac de Haarlem; près d'elle, est déposée une enseigne qui se projetait hier encore en saillie sur une boutique d'Amsterdam — potence à deux faces, en fer battu et tôle repoussée, reproduisant des rinceaux et un panier de fleurs d'une élégance parfaite et d'une grande pureté de forme; son dessin appartient bien à la période de Louis XIV. Plus loin est exposé un buste en terre cuite, représentant un seigneur de l'époque de Henri II. Le sculpteur est inconnu, mais il est évident que nous sommes ici devant une œuvre hors ligne et dans laquelle on découvre des beautés toujours nouvelles; le type est fin et aristocratique; il a quelque peu le caractère efféminé qu'on retrouve souvent à cette époque. La première salle où nous sommes contient cinq bahuts hollandais de formes variées, qui nous montrent ce que l'art ancien a su produire dans des conditions ordinaires.

Après avoir visité ce premier salon, on pénètre dans une véritable salle d'armes; ce ne sont que panoplies d'armes de guerre, de chasse et d'instruments de tous genres : des fauchards, des guisarmes de parade, des hallebardes, des étendards, des fusils de siège, des mousquets à mèche, des arquebuses à rouet, des couleuvrines, des goedendag, des arbalètes, des cottes de maille, des gantelets, des cuissards, des brassards, des armets de joûte, des bourguignotes, des cabassets, des rondaches, des épées de piéton, dites « espadons », des épées d'estoc, des épées à deux mains, des rapières, des estocades, enfin l'arsenal complet des armes offensives et défensives en usage à l'époque de François Ier, de Henri II, de Louis XIII et de Louis XIV.

Nous avons compté dix trophées très fournis et des plus intéressants, et avons, en outre, remarqué plusieurs armures complètes d'une grande richesse et une housse de cheval en velours brodé, dont le décor et le blason sont d'un grand cachet. Au milieu de cette splendide collection est exposée une toile ancienne de certain mérite, représentant réunis :

Guillaume le Taciturne, Maurice Fréderick-Henri, Guillaume II, Guillaume III de Hollande, tous revêtus de leurs armures de parade.

Nous nous arrêtons devant un charmant canon, un vrai bijou en bronze doré, décoré de rinceaux finement ciselés et dans lesquels sont enchâssés des topazes, des rubis et des émeraudes qui lancent des feux certes moins meurtriers que ceux de la guerre. Le train de cet objet d'art sans pareil est revêtu de vernis-martin aux peintures, qui dénotent une main très habile. Il a été offert, après une action d'éclat, par la Compagnie des Indes, au brave amiral hollandais Ruyter, qui vivait à l'époque de Louis XIV.

Dans ce temps-là, on offrait, paraît-il, au lieu de sabres d'honneur, des canons d'honneur, ce qui était peut-être moins commode, mais ce qui n'aura pas empêché le courageux amiral de dire, comme *M. Prudhomme,* mais avec une légère variante, que « *ce canon était le plus beau jour de sa vie.* »

Des accessoires qu'on retrouve en grande quantité à l'Exposition d'Amsterdam et que nous n'avons vus que très accidentellement dans d'autres exhibitions, ce sont ces brocs à bière en étain qui servaient aux agapes de nos gardes civiques du XVIe siècle ; on en retrouve les dessins au musée de Haarlem, dans les admirables tableaux de Frans Hals, représentant les *Arquebusiers de Saint-Georges* et les *Officiers et sous-officiers de Cluveniers ;* on en retrouve également dans l'admirable toile de Rembrandt, au musée d'Amsterdam : *la Ronde de nuit.* Ces brocs énormes nous donnent une idée de la quantité de liquide que nos pères savaient ingurgiter dans ces banquets de soldats-citoyens d'autrefois.

Dans un coin de la même salle se voit une grande armoire de sacristie de style ogival du XVe siècle; sa construction, comme celle de tous les meubles d'alors, est fort simple, et sa décoration prise dans la masse est d'un grand effet. Dans une vitrine sont exposés plusieurs missels, parmi lesquels nous avons remarqué une peinture sur vélin représentant le Christ en croix, accompagné de la Vierge et

de saint Jean, d'une pureté de lignes et d'une esthétique charmantes qui vous émeuvent et vous retiennent; près de là est appendue une vue d'Amsterdam au XVIe siècle, c'est une peinture à l'huile d'un mérite réel et un souvenir précieux pour la localité. Viennent ensuite les magnifiques stalles gothiques de l'église de Bolsward, de la fin du XVe siècle; ici nous devons nous incliner, car nous sommes en présence d'un chef-d'œuvre, où l'élégance du dessin lutte avec la délicatesse du travail dans les proportions qui constituent la perfection dans l'art.

Dans une grande vitrine est exposée toute une collection d'objets d'art en cuivre et en bronze : des encensoirs en fonte de cuivre ciselée du XIIe siècle, des lanternes à cabochons, des bénitiers, un groupe en cuivre représentant saint Martin à cheval, partageant son manteau avec un pauvre diable, œuvre excessivement remarquable; — un broc en étain du XVe siècle, d'une finesse extrême d'exécution, des buires, également en étain, de toutes formes et de toutes dimensions, des porte-lumières très originaux, des coffrets et des aquamaniles.

Nous remarquons dans la vitrine suivante un chef en argent repoussé représentant saint Frédéric, appartenant aux Jansénistes de Leyde, coiffé d'une haute mitre à claires-voies rayonnantes; il fut repoussé, mais d'une main un peu rude (anno d.ni M° CCC° LXXII), par un certain *Elyas Seerps wert*, qui se qualifie, à juste titre, d'*auri fabrum*.

Une petite cuillère à encens en forme de pelle, en argent, à manche en cristal de roche, est dominée par une figurine de la Vierge, tandis que sur ce que nous appellerons le talon de la pelle, de chaque côté du manche et à sa base ornée de feuillage, se dressent les figurines de saint Jérôme et de sainte Catherine. Ce petit meuble, d'une délicatesse exquise, appartient à M. Pichot, de Slype, qui le céderait 15,000 florins, joli denier pour une seule cuillère, même ornée de figurines.

Les Jansénistes de Schiedam ont exposé dans la même vitrine une crosse en or d'un évêque; cette pièce splendide appartient à la plus belle époque de la Renaissance; on y voit la figure de saint Liévin entre deux vases de fleurs dans

la volute du crosseron et les figures de la Vierge et des apôtres dans les niches du nœud. Ces révérends pères en demandent la bagatelle de 80,000 florins. — Nous citons enfin la bague, la patène, le calice et un morceau de la crosse de saint Barnulphe, mort à Utrecht, en l'an 1100; ces objets, plus intéressants que remarquables, ont été trouvés dans le tombeau du saint.

N'oublions pas de mentionner en passant les statuettes des anciens ducs et des anciennes duchesses qui ont régné sur la Néerlande. Ces statuettes, qui proviennent de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam, datent de la première moitié du xve siècle et avaient figuré dans la section des Pays-Bas de l'Exposition de l'histoire du travail en 1867, où elles avaient été beaucoup remarquées à cause du caractère individuel des têtes et de la variété des costumes, qui sont ceux du temps de Charles VII.

M. Van der Kellen a gravé ces statuettes dans des *Antiquités des Pays-Bas.*

Dans la vitrine consacrée aux vêtements sacerdotaux est exposée la tunique en lin, avec bandes de tissus d'or appliquées, de saint Barnulphe, et dont il était revêtu à sa mort, arrivée, comme nous l'avons dit plus haut, au commencement du xiie siècle; c'est là, nous pensons, une pièce unique et présentant le plus haut intérêt.

Une salle est consacrée aux objets anciens de la Chine et du Japon; cette collection fastueuse vient du palais du Roi à La Haye; elle a pour conservateur M. Van der Kellen, l'obligeant antiquaire dont nous avons parlé au début de notre article. On trouve ici des potiches de Chine, famille rose, de 1^{m}40 de hauteur; des potiches du Japon de même dimension; des garnitures de cinq pièces, véritables chefs-d'œuvre de la peinture céramique ancienne, dont les secrets sont perdus aujourd'hui; des plats énormes décorés de ces dessins fantastiques ou de ces admirables bouquets de fleurs que les Chinois et les Japonais seuls ont su si bien interpréter. En descendant vers la période moderne, nous voyons des vases d'ivoire travaillés avec une patience et un fini qui doivent être l'œuvre de plusieurs générations, des tables de

laque incrustées de nacre et d'or d'une richesse sans pareille. Cette salle, pour être décrite en détail, nécessiterait un travail énorme, que nous nous sentons incapable d'entreprendre.

En quittant cette splendide collection, nous nous arrêtons un instant devant une très curieuse série de mortiers en bronze de l'époque de la Renaissance, pour pénétrer ensuite dans un véritable salon, où l'on a réuni plusieurs œuvres hors ligne. La plus remarquable est un bahut en noyer, dont le dessin et la décoration dénotent la main d'un véritable artiste; tout, dans ce meuble, a été étudié avec un soin inouï; les cariatides du corps supérieur vous charment par leur grâce et leur beauté; l'ensemble du décor est riche et sobre à la fois, les effets sont parfaitement ménagés; c'est, en un mot, un véritable meuble de musée; il est à vendre, paraît-il, pour 2,000 florins.

Deux cadres en bois sculpté et dorés, fouillés très artistement, entourent deux portraits de De Daen, représentant le Beverningh et sa dame. Un coffre avec pentures et serrures en fer battu, très remarquable, occupe un coin de la pièce. Une charmante table en chêne, dont les gros balustres sont sculptés avec un fini remarquable, a été placée au milieu du salon; enfin, un magnifique écran en cuir gaufré, doré et peint très finement complète, avec quelques chaises et de splendides fauteuils Louis XIV, le mobilier de cette première installation; nous disons première, car nous allons entamer la description de la fraction la plus attrayante de l'Exposition : celle consacrée aux ensembles d'ameublements, qui constituent la partie vraiment originale de l'Exposition de l'art ancien d'Amsterdam.

Les scrupuleuses restitutions du passé plaisent et intéressent, elles parlent plus aux yeux que les froids alignements de leurs éléments épars, chacun suivant sa nature, le long ou dans les vitrines d'un musée. La classification y perd, mais l'intérêt historique, ethnographique même, s'accroît pour les ignorants et même pour ceux qui croient savoir.

Aussi voudrions-nous que l'on s'efforçât, dans les



[illegible] Phototypie E. AUBRY, Bruxelles

INTÉRIEUR D'UNE HOTELLERIE HOLLANDAISE

DE LA FIN DU XVIIe SIÈCLE

musées d'arts décoratifs, de reconstituer des ensembles, et c'est par cela seul qu'il nous semble que les résultats seraient intéressants et nouveaux.

Voici d'abord un intérieur complet de grande salle d'hôtellerie, un vrai tableau de Gérard Dov, rappelant sa *Jeune Tailleuse*, du musée de La Haye. La mise en scène est complète; une grande draperie suspendue à la voûte clôt la pièce par le haut, comme dans les compositions de ce maître et de Jan Steen : d'abord la monumentale cheminée avec des jambages à cariatides en grès, surmontés de deux consoles supportant l'entablement en chêne orné de motifs repiqués d'ébène; sur la corniche, quelques plats en cuivre repoussé et des plats de Delft; au fond de l'âtre, la grande plaque de fonte traditionnelle; aux deux côtés, des revêtements en carreaux de faïence représentant des personnages en costumes du temps ; les landiers à mufles de lions; la crémaillère à laquelle est fixée la bouilloire en fer, le bougeoir en cuivre poli, le ratelier en fer ciselé, auquel sont accrochés tous les ustensiles à feu; puis le soufflet, la lanterne, la bassinoire, le panier en cuivre, enfin rien ne manque à ce premier motif important de la pièce. Non loin du foyer se voit la table avec la nappe mise et les débris d'un repas qu'on vient de terminer : d'abord le plat, dans lequel sont les écailles d'huîtres, un autre plat contenant des harengs, puis le pain, le broc en étain, le réchaud, et près de la chaise du convive, un grand rafraîchissoir en cuivre repoussé, contenant un pot de grès.

Si nous passons maintenant aux autres détails, nous remarquons la grande archelle à laquelle sont accrochés des pots de toutes formes, de toutes dimensions, et supportant de beaux plats de Delft, l'orgueil de la maîtresse de maison. Puis vient une grande armoire à provisions, au-dessus de laquelle est appendue une glace avec un cadre en ébène à moulures guillochées; près de là un grand coffre à linge; au fond de la pièce s'aperçoit un escalier charmant à balustrades et à limons entièrement sculptés (l'œuvre, nous dit-on, d'un Flamand); et pour compléter l'illusion, on

voit au-dessous de cet escalier les futailles vides et la lanterne pour éclairer la descente de cave; mentionnons encore le banc réservé aux serviteurs, le verrier en chêne sculpté, garni de gobelets et de verres de toutes dimensions, la brosse et le balai, la fenêtre aux carreaux de plomb, auxquels viennent s'accrocher les branches capricieuses d'une vigne, et enfin la charmante horloge frisonne, qu'on retrouve encore aujourd'hui en Hollande. Cet intérieur, éclairé de la plus heureuse façon, avec son avant-plan en lumière et le reste dans une harmonieuse pénombre, a un cachet de poésie qui fait bien revivre une époque où la bonhomie et la franchise étaient grandement en faveur ; la preuve en est dans deux tableaux en carreaux de faïence que nous trouvons à l'entrée de la pièce que nous venons de décrire, et qui étaient jadis comme les dieux domestiques des anciens, accrochés aux murs du vestibule. Sur le premier tableau, nous lisons les sentences suivantes :

Al wat gij ziet, en oordeel niet.
Al wat gij hoord, en geloof niet.
Al wat gij weet, en zeg niet.
Al wat gij vermoogt, en doet niet.

Traduction libre : Ne jugez pas tout ce que vous voyez ; ne croyez pas tout ce que vous entendez ; ne dites pas tout ce que vous savez ; ne faites pas tout ce que vous pouvez faire.

Sur le second tableau, représentant un personnage habillé d'une façon grotesque, nous lisons :

Huijs is noijt zond'
Gikkin die het niet
In dient die kan vertrekken.

Ce qui veut dire : Cette maison n'est jamais sans fous; celui qui ne s'y amuse pas peut s'en aller.

Ces sentences et ces inscriptions étaient, du reste, fort en honneur au moyen âge et à la Renaissance ; nous les retrouvons un peu partout ; dans une maison du XVe siècle,



Phototypie E. Aubry, Bruxelles

AIGUIÈRE EN VERMEIL

(XVII[e] SIÈCLE) h. 30 c.

à Verneuil, on lit dans une frise au haut d'un escalier : *Velut ascendenti descendendum ita et viventi moriendum.* Après avoir monté il faut descendre ; après avoir vécu il faut mourir. Nous avons la conviction qu'il devait faire moins gai dans cette demeure que dans celle des gens dont nous avons parlé plus haut.

A Moulins, au-dessus de la porte d'une maison, rue des Grenouilles, n° 1, on lit encore : *Ut nos jûxit amor nostro sic parta labore unanimos animos operit una domus.* Ce qui veut dire : L'amour nous a unis ; acquise par notre travail, une même maison abrite notre parfaite union. Il y a, dans cette inscription touchante, l'histoire de toute une vie ; mais nous ne comprenons pas bien la nécessité d'en faire étalage à rue, à moins que ce ne fût pour faire enrager les voisins qui ne se trouvaient pas dans une situation aussi prospère.

De la salle de l'hôtellerie on pénètre dans une grande chambre à coucher, d'un aspect cossu, qui annonce une personne aisée; ici, la décoration prend un cachet très artistique. Des lambris en chêne de deux mètres de hauteur, entièrement sculptés et repiqués d'ébène, entourent la pièce et contournent un lit placé dans un des angles. La cheminée surtout est remarquable; l'entablement en chêne, décoré de motifs en ébène, est supporté par deux élégantes colonnes en marbre noir veiné de blanc; la frise, qui porte la date de l'an 1626, est intéressante; elle est ornée de trois médaillons peints, représentant les trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité. Ces menuiseries si réussies, aujourd'hui la propriété de l'Etat, ont été trouvées dans la maison d'un apothicaire. Aux côtés de la cheminée sont accrochés à la muraille deux tableaux curieux, dont l'un est un bon portrait grassement peint, et l'autre nous montre une famille à table, en train de réciter le bénédicité ; toutes ces figures naïves et enfantines, avec leurs petites mains jointes, ont une saveur hollandaise qui fait plaisir à voir; elles représentent sans doute la famille des maîtres de céans.

Le long de la corniche du lambris court toute une

collection de plats de cuivre repoussé, spécimens de dinanderie de la belle époque.

Sur la table à balustres en chêne et ébène sont déposés deux chandeliers de cuivre et une potiche du Japon contenant quelques œillets, qui sont encore une des fleurs préférées en Hollande; près de la table, des fauteuils Louis XIV très cossus, au pied desquels sont déposées des chaufferettes très jolies de forme.

A côté de la fenêtre ouverte et toute fleurie, est le rouet traditionnel, charmant petit meuble, le confident des pensées de la maîtresse du logis. Au-dessus du rouet et accroché au plafond, on voit la cage en cuivre repoussé, demeure de cet autre ami de la maison, qui, par ses chansons joyeuses, fait fuir l'ennui et les soucis, les tristes compagnons de ce bas monde.

Dans le trumeau de la fenêtre se trouve le petit bahut dans lequel la dame serre ses objets de toilette; sur ce meuble est exposée une riche garniture de Delft.

On voit, un peu plus loin, sur un autre bahut, le petit presse-linge, le coussin avec les épingles à faire la dentelle, et une jolie boîte contenant des flacons à odeur.

Le lit en bois de chêne sculpté, dont le baldaquin est soutenu par des colonnettes finement ciselées, est décoré de pentes en velours d'Utrecht; la couverture, en soie brochée et brodée, complète un ensemble d'une délicieuse harmonie. Au pied du lit est la chaise basse et brodée sans doute par la maîtresse du logis; sur le dossier de cette chaise repose la grande collerette et la coiffe de dentelle. Près de là est un lutrin mobile portant une vieille bible ouverte, faisant comprendre ainsi l'usage et l'utilité de ce meuble, qui est lui-même un objet d'art.

Tout, on le voit, a été étudié dans cet intérieur charmant pour lui donner ce cachet naïf et intime qui fait le grand charme des anciennes demeures.

La femme bourgeoise, à cette époque, n'était pas dominée par la fièvre de plaire et de briller; elle vivait pour son intérieur, pour sa maison, qui était son royaume à elle et qu'elle savait diriger avec ce tact et ce sentiment

délicat que l'on n'apporte aujourd'hui que dans les choses extérieures.

Soulevons maintenant la portière en vieille tapisserie des Flandres et pénétrons dans la pièce voisine, qui représente encore une chambre à coucher, mais d'un aspect tout autre.

Nous y trouvons l'alcôve complète, avec ses armoires en chêne à panneaux parquetés et repiqués d'ébène; le couvre-lit, en soie brodée à la chenille, est une création charmante; l'escabeau en chêne, qui sert à descendre du lit et à y monter sans fatigue, est aussi un meuble finement sculpté.

Ajoutez à l'ensemble de cette installation de splendides plats de cuivre repoussé, accrochés aux murailles et qui constituent la note brillante dans ce milieu un peu sombre; aux fenêtres, des vitraux dont les feux multicolores jettent çà et là leurs étoiles de saphirs et d'émeraudes, et vous aurez une idée de cette deuxième chambre, qui, traitée d'une autre façon que la première, n'en est pas moins excessivement intéressante pour l'artiste et l'antiquaire.

La petite pièce qui vient ensuite mérite une mention toute spéciale pour la menuiserie de sa décoration, qui date de 1537 et qui est le travail le plus pur, le plus artistique qu'on puisse imaginer; c'est une merveille de style et d'élégance, inspirée de l'architecture italienne, de cette époque brillante où les Médicis et les Valois se partageaient le sceptre des arts, de cette période enfin où Rome et l'Italie étaient devenues le rendez-vous de tous nos architectes néerlando-flamands. Cette pièce, dont la destination n'est pas bien définie, semble être un cabinet d'attente; elle contient un fort beau coffre appartenant à la Renaissance de la première époque; un banc à deux faces, avec dossier mobile et qui, devant le feu, servait, sans changer de place, à se chauffer les pieds ou à se mettre à table en tournant le dos au foyer; de là sans doute l'adage bien connu : *Le dos au feu et le ventre à table.* Au plafond pend un très joli lustre en tôle et fer battu; à la muraille est accroché un bas-relief en chêne sculpté, représentant une

bataille, œuvre pleine de mouvement et d'action, que ne désavoueraient pas nos premiers sculpteurs modernes; nous remarquons encore un autre bas-relief en albâtre, représentant la manne, dont le cadre sculpté en style Renaissance est un chef-d'œuvre de délicatesse et de bon goût.

Nous terminons ici la série des installations anciennes, et nous entrons dans le musée proprement dit, où sont étalés les richesses d'art et les chefs-d'œuvre de nos maîtres anciens.

Ce sont d'abord des tentures vieux Bruxelles, représentant des scènes d'après Teniers ; un charmant petit cabinet ébène genre italien; un autre cabinet ébène et écaille, reproduisant, dans une série de panneautins, la vie de l'enfant prodigue; deux autres meubles très luxueux, aussi en ébène, avec parties en écaille sur fond or; citons encore un petit meuble très simple, mais très pur de forme, contenant dans ses panneaux des scènes du paradis terrestre, peintures excessivement fines et qui dénotent une main très habile.

Si des meubles nous passons aux tableaux qui décorent les murailles, nous voyons des œuvres de Van der Helst et de Vanden Tempels, représentant les directeurs de l'orphelinat de l'église Wallonne, à Amsterdam, peintures pleines de vie et de brio, qui n'ont rien de commun avec nos froids portraits officiels contemporains.

Complétons cet ensemble luxueux par de curieuses glaces-appliques, avec girandoles en style Louis XV, des glaces de Venise avec leurs cadres grassement sculptés et dorés, des chaises et des fauteuils appartenant à la fastueuse époque de Louis XIV, et nous aurons terminé la description d'un salon où l'on a prodigué les plus beaux spécimens de l'art décoratif ancien.

La Hollande devait à l'ancienne industrie de Delft une salle spéciale; elle devait un tribut de reconnaissance à une ville qui a laissé dans le monde entier des traces glorieuses de son industrie artistique. La pièce consacrée aux *delft* possède des spécimens très nombreux et très variés de faïence décorée. Nous y avons remarqué, notam-



Phototypie E. Aubry. Bruxelles

PLATEAU EN VERMEIL

(XVIIe SIÈCLE) d. 46,5 c.

ment, de fort beaux plats à décors très fins, des tableaux en carreaux, représentant des intérieurs, des marines et des personnages historiques; on trouve, dans certaines de ces créations, un talent sérieux et, dans d'autres, une naïveté charmante, qui s'expliquent par la grande variété des produits et les usages multiples auxquels ils étaient destinés.

De la pièce consacrée aux faïences de Delft, on entre dans la grande salle où sont exposés les objets d'or, d'argent, les éventails, les ivoires, les merveilles de la céramique, en un mot, tous les objets de collections qui demandent à être présentés dans des montres ou dans des bijoutières.

Cette salle, qui constitue à elle seule un musée très respectable, ne contient pas moins de douze grandes vitrines de six mètres de longueur et le double à peu près de bijoutières; il faudrait un gros volume pour décrire toutes les œuvres splendides exposées dans cette salle.

L'orfèvrerie forme la partie la plus importante et la plus riche de l'Exposition. Celle du moyen âge, dont nous venons de mentionner quelques pièces, compte peu par le nombre, mais il n'en est pas de même de celles que les riches corporations du XVIe et du XVIIe siècle ont fait fabriquer pour leurs repas, entretenant ainsi un foyer d'activité auquel on doit un certain nombre de pièces remarquables et d'une physionomie particulière.

Trois olifants : un grand et deux petits, montés en vermeil au XIVe et au XVe siècle, semblent être les ancêtres des cornes à boire montées sur pied, dont l'Exposition nous offre de si magnifiques spécimens.

La plus ancienne est celle de la confrérie de Saint-Sébastien d'Amsterdam, datée de 1569; une autre corne, ornée d'écus d'armoiries suspendus à des chaînes, pour la confrérie de Saint-Luc, de Hampen, date de 1576.

La grande corne que Van der Helst a représentée, en l'entourant d'une branche de laurier naturel, en la main de l'un des personnages du célèbre repas de la garde civique d'Amsterdam, peint en 1657, est en buffle à monture d'argent. Celle-ci consiste en un support formé d'un

édicule circulaire percé d'arcades abritant un lion qui tient la croix de saint Georges et une figure de saint dont le cheval se cabre sur la corne, tandis que le dragon est écrasé entre celle-ci et son support.

Un des personnages du même banquet tient en main un verre porté sur un pied d'orfèvrerie dont nous trouvons d'ailleurs d'assez nombreuses reproductions dans les tableaux de nature morte du XVIIe siècle.

Les bâtons de bedeau ou d'huissier, les uns tout d'argent ou d'ébène garnis de viroles et d'amortissements d'argent, forment, avec les colliers des *Rois* de confréries et les écussons de leurs hérauts, un des traits les plus caractéristiques de l'Exposition.

Les colliers les plus anciens, comme celui de la confrérie de Saint-Georges des arquebusiers de *Schoonhoven*, qui est du XVe siècle, se composent d'éléments formés de feuillages déchiquetés réunis par des charnières, d'où pendent, à des chaînes, des colombes et des écus.

Dans d'autres, l'introduction des briquets de Bourgogne, comme celui que porte un des personnages du *Repas*, indique quels furent les anciens maîtres du pays.

Un ouvrier en métaux qui a nom de n'avoir exécuté que des bas-reliefs, Mathias Melen, a repoussé, en 1630, des batailles et des redditions de ville, où l'antique et le moderne sont confondus. Les personnages du premier plan, d'un relief excessif, servent de repoussoir à ceux des arrière-plans, comme dans les gravures du temps où l'on aperçoit une bataille entre les jambes d'un cheval qui galope.

Deux de ces bas-reliefs, relatifs à l'histoire du duc J. B. de Spinola, sont bien supérieurs aux autres; celui surtout qui représente un mariage, se distingue par l'élégance des personnages féminins et la largeur de l'exécution.

Notons, en passant, la nombreuse collection de miniatures sur ivoire et les éventails de M. Rikoff, un amateur aussi délicat que distingué; notons encore dans la vitrine de M. E. Fuld une petite merveille de repoussé, c'est un disque d'or où *Diane et Endymion* sont représentés au milieu d'ornements dans le style Berain, d'une perfection extrême.



Phototypie E. Aubry, Bruxelles

ÉCUSSON EN ARGENT AVEC PARTIES EN VERMEIL (1530) h. 13 c.

COLLIER DE LA CONFRÉRIE DE SAINT-SÉBASTIEN D'AMSTERDAM

FIN DU XVe SIÈCLE — (Musée d'Amsterdam)

Il ne nous reste plus qu'à citer trois armoires. Celle de M. J. Jitta, remplie de curiosités du xvii[e] siècle et du xviii[e] siècle : figures, animaux, brocs, reliquaires, etc.; celle où M. le marquis d'Arcicollar a exposé une foule d'argenteries domestiques du xvii[e] et du xviii[e] siècle : tasses godronnées à oreilles de même forme que celles que Landin émaillait à Limoges, coffrets, cuillères, fourchettes, couteaux, salières, fontaines à thé et théières, flambeaux et mouchettes, etc., etc.

Celle, enfin, où M. Tandin-Chabot, de Rotterdam, avait réuni une collection nombreuse de jouets d'argent : modèles de services de table complets, d'ustensiles de ménage, des traîneaux, des voitures, etc.

Dans toutes les pièces d'argenterie exposées à Amsterdam, il y aurait les éléments d'une histoire de l'orfèvrerie dans les Pays-Bas, car presque toutes ont une origine connue.

Dans les trumeaux des fenêtres sont accrochées de grandes plaques en camaiëu bleu, où C. Boumeester, de Rotterdam, copie les marines de W. Vandevelde ou les paysages de Berghem; des plats et des assiettes que Fréd. Fryton, de Delft, décorait, en 1660, de paysages moitié italiens, moitié néerlandais, d'une main maniant avec beaucoup de dextérité un bleu tournant légèrement au violet. Les collections de S. Ex. le baron Gericke Vàn Herwijnen, à Bruxelles, et de M. L. de Ram, à Berg-op-Zoom, renferment d'ailleurs tous les exemplaires désirables de toutes les variétés de pièces et de décors, polychromes ou bleus, orientaux ou européens.

Les porcelaines hollandaises de La Haye, de Oud Loosdrecht (marquées d'une grue et de M. O. L.), celles d'Amstel, dont les spécimens exposés sont fort beaux; celles de Wesp, et enfin un groupe de Conenbourg, rappellent les produits de Saxe et les *vieux Tournai*.

Les verres à la pointe de diamant sont nombreux et souvent couverts d'ornements très beaux et très finement rendus. Nous signalerons un grand gobelet à pied, où un empereur, sur un cheval richement caparaçonné, est opposé

au Christ sur un pauvre âne; il date de 1606. Un grand verre en tulipe à pied, signé et daté W. C. W. V. C. 1691. Deux verres à haut pied en balustre, dont l'un reproduit Guillaume IV, daté de 1750 et exécuté avec une grande délicatesse par Aert Schauman de La Haye, peintre d'oiseaux. Et enfin, un petit verre à haute tige lisse, portant le buste de la femme de Guillaume V dans un médaillon soutenu par un amour, d'une grande finesse et d'une véritable habileté d'exécution.

Les vitraux religieux, et pour cause, font presque complètement défaut ici; on y trouve quelques petits vitraux civils en grisaille aux fenêtres du musée. Ils représentent généralement un cartouche encadrant une légende ou les armes avec les noms du Seigneur; ils portent les dates de 1650 ou 1699; il y a beaucoup de goût dans la composition de ces panneautins.

Rien de bien marquant en tapisseries, sauf trois scènes qui représentent à vol d'oiseau les victoires navales remportées par les Zélandais sur les Espagnols en 1574 et 1576. Exécutées à Middelbourg en 1593, elles sont l'œuvre d'un flamand Jean de Maeght.

Il nous reste à signaler les modèles au dixième environ de deux maisons néerlandaises du XVIIe siècle, avec leurs distributions intérieures, leur décoration et le mobilier au grand complet de toutes les chambres, depuis la cuisine au rez-de-chaussée, jusqu'à la lingerie-séchoir sous les combles; l'une, enfermée dans une armoire dans le genre des marqueteries de boule, écaille et incrustations d'étain, avait été offerte à Pierre le Grand; le Csar, étant alors charpentier à Zaardam, ne trouva pas facile à emporter l'objet qui resta en Hollande, où il est devenu la propriété de l'État.

En terminant ce compte rendu bien incomplet, qu'il nous soit permis d'émettre un vœu; en attendant que les destinées commerciales et industrielles de la Hollande et de la Belgique soient unies par des liens qui doivent profiter aux deux nations, nous voudrions voir les deux pays n'en faire qu'un sur le terrain des arts, et reprendre

FASCICULE 2 PL. XVII



GUILLAUME, PAR LA GRÂCE DE DIEU, PRINCE D'ORANGE, COMTE DE NASSAU, ETC, ETC.

A L'AGE DE 48 ANS, DE L'AN DU SEIGNEUR 1581.

Gravé par Bartholomé DOLENDO, d'après GOLT ZIUS

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de Belgique.)

ensemble l'œuvre qui a fait la gloire des Pays-Bas au xvie siècle; c'est, à notre avis, par des réunions, des conférences et des expositions communes que nous devons atteindre ce résultat; échangeons avec la Hollande nos vues sur l'enseignement et formons des écoles où l'art soit étudié, en prenant pour modèles les richesses artistiques qui pullulent en Belgique et dans les Pays-Bas.

L'Angleterre, à coups de millions, est parvenue à trouver un style qu'on appelle le style anglais; cette nation, malgré son positivisme et son caractère essentiellement industriel, est sortie, dans l'art décoratif, des sentiers battus, et elle a donné à ses œuvres un cachet qui lui appartient.

L'Allemagne, en réorganisant ses écoles d'art industriel et en fouillant cette période mystérieuse et si intéressante d'Albert Dürer, en est arrivée à faire revivre une époque qui donne aux produits allemands une physionomie toute particulière.

La France, qui tient et tiendra toujours le sceptre dans les arts industriels, touche, comme une enfant gâtée, à tous les styles et à toutes les époques, en y laissant la trace d'un grand sentiment dans la forme et d'une perfection unique dans l'exécution.

Au lieu de marcher sur les talons de la France dans la pratique des arts industriels et d'en imiter presque servilement les créations, tournons nos yeux vers la Néerlande, où nous trouvons notre véritable art, l'art néerlandais, le frère jumeau de l'art flamand. Et tout en nous gardant de reproduire servilement des dispositions plastiques qui traduisent la vie extérieure et intérieure d'une société éteinte, cherchons, dans les œuvres immortelles des Floris, des Vredeman de Vries, et de bien d'autres architectes néerlando-flamands, ces inspirations qui donnent la vie et la chaleur, qualités essentielles d'un art qui doit, avant tout, parler aux masses.

Ajoutons enfin que les expositions de l'art ancien constituent un grand stimulant pour l'ouvrier-artiste; elles lui font voir la perfection à laquelle sont arrivés ses devanciers; les dépenses que l'on fait pour ces expositions sont

donc essentiellement démocratiques, puisqu'elles ont pour but l'instruction et le développement moral du peuple.

Le luxe matériel et trop souvent improductif n'est l'apanage que de quelques-uns, tandis que le luxe moral doit devenir celui de tous, quels que soient les sacrifices que devront s'imposer pour cela les gouvernements ; ce luxe moral du peuple est d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, un facteur impérieux des destinées sociales, car de là dépend aujourd'hui l'avenir des capitales, où l'industrie artistique tend à devenir de plus en plus le seul élément de prospérité.



Notice explicative des Planches

Planche 1. — La Hollande commerçante et la Belgique industrielle, devant un portique dans l'arcade duquel est inscrite la dédicace royale; — à l'horizon, le pont du Moerdijk; — dans le fronton du portique, un cartel avec les mots : *pax et libertas*, couronné par les génies enfants de la Belgique et des Pays-Bas se tendant la main.
(Composition et dessin de Th. Fumière.)

Planche 2. — Amsterdam. — Vue du port, bassin de l'Est.

Planche 3. — Trône royal de la cérémonie d'inauguration de l'Exposition. — M. Th. Fumière, architecte.

Planche 4. — Façade du Palais de l'Exposition. — M. Fouquiau, architecte.

Planche 5. — Hanap en argent avec parties dorées, offert à la ville de Kampen, par Johan Van Urck, un des magistrats de la ville en 1551.
(Musée de la ville de Kampen.)

Planche 6. — Le banquet de la garde civique, à l'occasion de la paix de Munster, par B. Van der Helst.
(Musée d'Amsterdam.)

Planche 7. — Intérieur d'une hôtellerie hollandaise de la fin du xviie siècle. (Dessin de Th. Fumière.)

Planche 8. — Aiguière en vermeil, servant au lavabo de l'archevêque catholique ancien d'Utrecht. — xviie siècle.

Planche 9. — Plateau en vermeil servant au lavabo de l'archevêque catholique ancien d'Utrecht. — xviie siècle.

Planche 10. — Écusson en argent avec parties en vermeil, des huissiers de la ville de Bois-le-Duc, 1530.
Collier de la Confrérie de Saint-Sébastien d'Amsterdam, en argent avec parties en vermeil. — Fin du xve siècle.
(Musée d'Amsterdam.)

QUELQUES NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

GUILLAUME LE TACITURNE



Avant d'aborder la description de la section hollandaise au Palais de l'Exposition, le lecteur nous saura gré, peut-être, de lui tracer à grands traits la figure la plus marquante de l'histoire des Pays-Bas, histoire que l'on trouve si souvent confondue avec la nôtre; nous lui donnerons ensuite le récit très bref d'une excursion au cœur de ce pays intéressant à tous les titres; nous avons obtenu pour cette seconde partie de notre travail la collaboration d'un ancien camarade, Schmidt Crans, artiste peintre distingué, professeur à l'école des Beaux-Arts de La Haye, dont le crayon élégant a dessiné pour notre ouvrage les costumes charmants de la Néerlande. Le lecteur sera plus à même d'apprécier ainsi les produits d'une nation dont il aura relu l'histoire et connu le caractère ainsi que les usages.

La Hollande, nommée par Jules César île des Bataves, ne put, malgré les eaux qui l'envahissaient de toutes parts, échapper à la domination romaine, et *Civilis* tenta vainement d'affranchir son pays l'an 70 de Jésus-Christ. Les tribus bataves subirent ensuite le joug des Francs. Charlemagne, ce rude convertisseur, leur imposa le christianisme; mais, après sa mort, elles se révoltèrent, et les

Pays-Bas furent partagés en un grand nombre de duchés, de comtés et de seigneuries. Ainsi nous trouvons des comtes de Hollande en 863, puis des ducs de Gueldre, des seigneurs de Frise, des évêques d'Utrecht, etc.

En 1438, Philippe de Bourgogne se fit céder la Hollande par sa cousine, Jacqueline de Bavière. Cinquante ans plus tard, Philippe le Beau, qui ne mérite guère d'être remarqué que par son épithète, ayant hérité des Pays-Bas, épousa Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, souverains d'Espagne. De ce mariage naquit à Gand, le 4 février 1500, un fils qui devait bientôt rêver la monarchie universelle.

A la mort de Philippe le Beau, en 1506, ce fils hérita des Pays-Bas. En 1516, du vivant de sa mère, il devint roi d'Espagne. En 1519, après la mort de Maximilien, son aïeul, il fut élu empereur de Germanie, sous le nom de Charles V, devenu pour nous Charles-Quint.

Né et élevé dans les Pays-Bas, Charles-Quint conserva toujours de l'affection pour ses concitoyens, dont le caractère grave et ferme sympathisait avec le sien.

Cependant Luther apparaissait dans le monde, comme une comète ardente, présage de luttes et de révolutions.

« Déjà en 1514, le prieur des Augustins d'Enkhuizen, » de l'ordre auquel appartenait Luther, avait pris fait et » cause pour ce dernier dans un différend qui existait entre » sa communauté et Rome. Ils voyaient en Luther un » intrépide défenseur de leur ordre et un habile théologien; » partageant ses opinions et ses témérités, ils suivaient » avec intérêt les prologues du grand drame qui allait se » dérouler quelques années plus tard (1).

» Depuis longtemps, les puissances de l'Europe se » plaignaient amèrement des exactions de la Cour de » Rome ; le trafic scandaleux des indulgences poussé à ses » dernières limites indignait toutes les consciences. Ainsi, » pour donner une idée de ce genre de commerce, on

---

(1) *Les Augustins d'Anvers et la réforme.* — A. De Decker.

» était convenu que trois mille coups de fouet, en récitant » trois psautiers, rachetaient une année de pénitence ; que » vingt psautiers et soixante mille coups de discipline » acquittaient cent ans. Il se trouvait de fervents soli- » taires qui se chargeaient d'acquitter ainsi un nombre pres- » que incroyable d'années en très peu de jours. Ainsi saint » Dominique, l'*Encuirassé*, ayant le premier imaginé de » se discipliner les deux mains tout à la fois, accomplissait » en quarante jours jusqu'à mille ans de pénitence...

» Les plaintes sans cesse renouvelées, les plaisanteries » et les satyres contre les prêtres n'arrêtèrent en aucune » façon le pape Léon X dans ses prédications d'indul- » gences et ses demandes incessantes d'argent pour termi- » ner la basilique de Saint-Pierre ; pendant que, d'un côté, » on arrachait sans pudeur les aumônes des mains d'une » servante ou d'un malheureux artisan, on voyait des » moines dissiper, dans les festins et les jeux de hasard, » une partie de la rançon des âmes du Purgatoire (1). »

Tel est le thème qui servit aux prédications du frère Martin, de l'ordre des Augustins ; son nom retentit dans l'Europe entière et ébranla dans ses fondements la puissance pontificale (2).

Le nombre des partisans de Luther fut bientôt si considérable aux Pays-Bas que Charles-Quint, par un édit du 22 avril 1522, en considération du grand nombre des égarés, se vit forcé de promettre d'user de clémence.

Après un règne aussi laborieux qu'agité, Charles-Quint songeait sérieusement à abdiquer pour chercher, disait-il, dans la retraite un repos dont ses infirmités lui faisaient une loi. La vérité est que son prestige en Allemagne

---

(1) *Histoire de France.* — M. Garnier, historiographe du Roi. — Paris. — M.DCC.LXXIV.

(2) Ce siècle est d'une fertilité prodigieuse en renseignements curieux, dont il nous est impossible de ne pas signaler le suivant, que nous trouvons dans l'histoire ecclésiastique :

Autorisation est donnée de *mettre en gage, au mont-de-piété de Gand*, la cloche de l'église de Zuyddorpe (Zélande), pour emprunt de huit ou neuf cents florins (22 novembre 1663).

était considérablement amoindri; qu'il luttait avec désavantage contre la France; qu'un nouvel orage se formant en Italie, allait exiger un surcroît de dépenses que l'épuisement de ses provinces ne pouvait lui fournir; et qu'enfin aucune banque de l'Europe ne voulait lui avancer de l'argent, même au taux exorbitant de quatorze pour cent. Il allait donc se trouver réduit, après avoir pendant trente ans dicté la paix à l'Europe entière, à la recevoir, à son tour, d'ennemis qui ne lui épargneraient pas les humiliations. Prenant conseil de son orgueil et de sa politique, il renonça à cette auréole de gloire qui était sur le point de l'abandonner; il semblait ainsi se retirer à l'apogée de sa puissance et poser un acte d'humilité suprême qui devait le rehausser dans l'esprit de tous.

Le 25 octobre 1555, les États généraux des Pays-Bas étaient réunis à Bruxelles, par les ordres de l'empereur, dans son palais, dont il n'existe plus aucun vestige aujourd'hui, et qui occupait l'emplacement de la place Royale actuelle (1).

Charles-Quint entra dans la salle, appuyé affectueusement sur l'épaule d'un jeune homme à la tournure élégante et fière, à la figure loyale et sympathique; c'était le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, nommé depuis peu gouverneur des provinces de la Hollande, de Zélande, d'Utrecht, etc. Puis, en présence du roi de Bohême, du duc de Savoie, des reines douairières de France et de Hongrie, de la duchesse de Lorraine et d'un grand nombre d'autres personnages notables, l'empereur fit lire par un de ses secrétaires l'acte de son abdication.

« Cet acte contenait en substance que Charles, sou-
» verain des Pays-Bas, content et reconnaissant de l'obéis-
» sance et de l'amour de ses loyaux sujets, les déliait purement
» et simplement du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté,
» et les conjurait de vouloir bien transporter ces mêmes

---

(1) Ce palais, dont plusieurs reproductions sont au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, a été détruit, en 1751, par un incendie qui avait pris naissance dans les cuisines. La chapelle, épargnée par ce sinistre, fut détruite en 1778.

» sentiments à son fils, qu'ils avaient déjà reconnu pour » son héritier, dont ils connaissaient les louables qualités, » qui avait la prudence et toute la maturité nécessaire » pour les gouverner sagement et les rendre heureux. »

Après cette lecture, l'empereur, se levant de son siège avec l'aide de Guillaume de Nassau, dit qu'il y avait quarante ans révolus que, dans cette même salle, il avait été émancipé à l'âge de quinze ans, que depuis il n'avait cessé de travailler pour la gloire de Dieu et le bien de ses sujets, mais que les infirmités l'obligeaient à prendre la retraite, résolu de réserver à la prière et à la méditation le reste d'une vie qui allait bientôt lui échapper; il ajoutait qu'en renonçant au monde, il avait du moins la consolation de laisser à son pays un autre lui-même, un fils tendrement aimé, formé de bonne heure dans l'art de gouverner. A ces mots, Philippe, tombant aux genoux de son père, le conjura d'abandonner un projet si préjudiciable à ses fidèles sujets. Mais Charles-Quint, bénissant son fils, ne put retenir ses larmes en disant que lui seul pouvait apprécier le pénible esclavage et les tourments sans nombre auxquels il sacrifiait un fils qui lui était si cher. Ces dernières paroles sont les plus sincères que l'empereur ait peut-être jamais prononcées, et en les proférant, il sortit de la salle, toujours appuyé sur ce même prince d'Orange, qui devait bientôt porter les premiers coups à ce colosse de puissance que Charles-Quint avait élevé avec tant de soin et qu'il cherchait une dernière fois à consolider.

On avait toujours remarqué avec surprise que le glorieux empereur, l'homme le plus prudent de son siècle, témoignait des égards tout particuliers au jeune Guillaume de Nassau, et ne se faisait pas faute de le consulter sur les questions les plus délicates et les plus ardues de la politique. Ses courtisans s'étonnaient quelquefois de sa confiance en ce conseiller imberbe : *Je vous confesse,* leur répondait l'empereur, *que cet enfant m'étonne. Il m'a souvent suggéré des expédients dont je ne me fusse jamais avisé moi-même, tout vieux renard que je suis, et j'ai*

déjà, en maintes circonstances, modifié mes résolutions après l'avoir consulté.

A l'époque de l'abdication de Charles-Quint, le prince d'Orange avait vingt-deux ans et Philippe II en avait vingt-huit; ce dernier nourrissait contre Guillaume une haine jalouse : son caractère hautain, sombre, cruel et fanatique ne tarda pas à se révéler. Les Pays-Bas, habitués à jouir d'une liberté très réelle et très étendue, refusaient de se soumettre au despotisme espagnol; ils étaient, du reste, fortifiés dans leurs idées d'indépendance par une noblesse éclairée et patriote, à la tête de laquelle se montrait leur jeune gouverneur. Sa longue lutte avec Philippe II, le courage indomptable des gueux, le *Conseil de sang* du duc d'Albe, condamnant à mort le prince d'Orange, sont des faits trop connus pour être rappelés ici. Disons seulement que parfois vainqueur, plus souvent vaincu, mais toujours aussi grand dans la défaite que dans la victoire, Guillaume fut réduit aux plus terribles extrémités, jusqu'à être obligé de s'enfuir sous un déguisement de paysan. Il fut contraint, une autre fois, d'aller vendre à Strasbourg toute sa vaisselle d'argent, ses tapisseries, ses meubles, ses habillements de réserve, pour en partager le produit aux chefs de son armée.

La guerre commença avec l'année 1568, et elle ne finit que le 23 janvier 1579. Ce jour-là, les députés des provinces septentrionales, réunis à Utrecht, y signèrent la convention si célèbre dans l'histoire sous le nom d'*Union d'Utrecht*.

Tel est l'acte fameux par lequel furent posées les bases fondamentales de l'affranchissement des Provinces-Unies. Les provinces qui les conclurent étaient celles de Hollande, de Zélande, de Frise, d'Over-Yssel, de Gueldre, d'Utrecht et de Groningue.

Mais après l'*Union d'Utrecht*, qui proclamait Guillaume de Nassau stathouder, amiral et généralissime, sa tête fut mise à prix par Philippe II, au taux de vingt-cinq mille écus; le meurtrier avait la promesse de l'anoblissement et l'assurance de l'impunité pour tous ses crimes

antérieurs. Le prince répondit par son apologie, qui est un chef-d'œuvre, à cette proscription véhémente, où son ennemi implacable le traitait d'ingrat, de rebelle, d'impie, de parjure; et il le fait sans plus garder de ménagements envers son ancien maître.

La proscription de Guillaume ne tarda pas à amener son effet naturel. Un Espagnol nommé Jaureguy, sicaire de Philippe, tira sur lui à Anvers, et la balle lui traversa les deux joues. A peine l'attentat de Jaureguy réprimé, on découvrit un autre complot : deux hommes payés pour empoisonner le duc d'Anjou et le prince d'Orange furent arrêtés à leur tour et mis à mort.

Guillaume se retira alors à Delft, s'y croyant plus en sûreté, mais c'est là que le coup fatal l'attendait. Le 10 juillet 1584, à midi, un fanatique, nommé Balthazar Gérard, se présenta, pour une mission dont il se disait chargé, au prince, qui se levait de table, et lui tira un coup de pistolet qui le blessa mortellement au sein gauche. La victime n'eut que le temps de dire, en tombant aux pieds de sa femme, une fille de Coligny, qui, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, avait vu périr ainsi son premier mari : *Mon Dieu, ayez pitié de moi et de ce pauvre peuple !*

Il était âgé de cinquante et un ans. C'était enfin la vengeance assouvie de Philippe II, déchu depuis trois ans de la souveraineté des Pays-Bas !

Nous renonçons à dépeindre la douleur et la consternation du pays tout entier ; à la nouvelle de la mort de Guillaume éclata dans toute sa force l'amour de ses concitoyens ; c'est qu'en dehors de ses grandes qualités publiques, le prince d'Orange avait des qualités privées qui lui attiraient l'affection générale. Héros doux et sage, humain et généreux, il était encore civil, affable, accessible à tous. Le courage, la magnanimité, la justice, la modération, la pénétration, la fermeté, une grande égalité d'âme, une adresse extrême à manier et à dominer les caractères, telles étaient les qualités de cet homme extraordinaire, vrai héros de Plutarque, qui avait pour devise :

un plongeon, oiseau de mer qui paraît toujours sur le haut des vagues, avec ces mots :

Sævis tranquillus in undis,

tranquille au milieu des flots irrités.

Guillaume le Taciturne se survécut dans ses deux fils, Maurice et Frédéric, deux grands généraux, qui poursuivirent son œuvre et forcèrent la cour d'Espagne à reconnaître définitivement l'indépendance des Provinces-Unies.

On montre encore à Delft la maison où périt Guillaume (aujourd'hui la caserne de Prinssenhof), l'escalier qu'il montait après son dernier repas, le corridor où Balthazar Gérard guettait sa victime, la trace des trois balles qui chargeaient son pistolet et l'inscription de la sentence qui condamna l'assassin au plus horrible des supplices.

Le tombeau du Taciturne orne la principale église de Delft, qui est la demeure dernière, le refuge suprême de la famille d'Orange-Nassau; c'est au pied du monument élevé au fondateur de leur dynastie que les princes de cette illustre lignée viennent goûter le repos éternel.

La statue du héros, couverte d'une armure complète, le sceptre et l'épée à la main, est couchée sur la dalle funèbre; à ses pieds repose un petit chien, que les ignorants prennent pour un symbole héraldique, mais qui représente l'animal intelligent et fidèle auquel le Stathouder dut la vie au siège de Malines en 1572.

Ce tombeau est demeuré un lieu de pèlerinage pour les étrangers, car, après trois siècles écoulés, l'intérêt et l'admiration pour cette grande et lumineuse figure politique vont toujours en grandissant.





Phototypie E. Aubry.

PÉCHEURS DE SCHEVENINGEN.



LE MOERDIJK

PETITE EXCURSION EN HOLLANDE

Lorsqu'un Belge quitte son pays pour parcourir le monde, il est bien difficile de lui faire admirer quelque chose ; à moins de visiter les ruines des antiques civilisations, aux Indes, en Égypte, en Grèce, en Italie, il ne rencontre partout que des monuments dont il a vu en Belgique des spécimens sinon supérieurs, du moins à peu près égaux en magnificence.

Lui montre-t-on des édifices dans le goût roman, ogival ou de la Renaissance, il se rappelle les cathédrales de Tournai, d'Anvers, Sainte-Gudule à Bruxelles, les églises de Saint-Bavon à Gand, de Saint-Jacques à Liège, de Saint-Gommaire à Lierre, de Saint-Loup à Namur, les halles de Bruges, les hôtels de ville de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Louvain, d'Ypres, d'Audenarde, de Bruges, l'ancien palais des princes-évêques de Liège. Si on croit l'émerveiller en lui faisant voir un port de mer, une vaste usine ou bien un pays accidenté, il vous répond : Anvers, établissements Cockerill et de la Vieille-Montagne, bassin de Charleroi, Namur, Liège et Luxembourg. De sorte que notre touriste, arrivé le soir dans une ville quelconque, peut toujours se dire en mettant le matin le nez à la fenêtre : « C'est singulier ! J'ai déjà vu ça quelque part. »

Paradoxe ou vérité, ce qu'on vient de lire ne s'applique point à la Hollande, contrée bizarre dont le nom seul éveille l'idée de troupeaux innombrables, paissant

tranquillement au-dessous de la mer qui les environne; de navires voguant, toutes voiles déployées, au milieu des terres; de moulins rangés en bataille, agitant dans les airs leurs bras maigres et nerveux; de prairies sans ondulations, sans limites, se confondant avec l'horizon lointain, avec les brumes du ciel.

BOOSENDAAL, le point de départ hollandais de notre excursion, n'offre rien de particulier, malgré sa charmante et poétique étymologie, qui veut dire *vallée des roses;* c'est une petite localité qui ressemble à tous les villages des environs d'Anvers.

Mais où nous trouvons le lever du rideau, c'est au passage du Moerdijk. Là commence vraiment la Hollande, avec un pont colossal, dont le parcours en express réclame au moins six minutes, travail de géants que les ingénieurs hollandais ont exécuté modestement, sans bruit et sans réclame. Arrivé au milieu du pont, on a autour de soi un horizon sans limites, le ciel largement estompé et l'eau sillonnée çà et là par des barques de pêcheurs; ces petites voiles, d'un rouge brique foncé, ressemblent à des mouches coquettes se mirant dans une glace immense.

« Le pont, qui est un des plus beaux travaux d'art exécutés depuis un demi-siècle, se compose de quatorze arches de cent mètres d'ouverture chacune. Ces arches aboutissent, au sud, à deux tabliers tournants de seize mètres de longueur, qui permettent le passage aux bâtiments du plus fort tonnage. Les piles ont quinze mètres de longueur et trois mètres d'épaisseur ; pour plusieurs d'entre elles, il a fallu établir les fondations de seize à dix-neuf mètres au-dessous du niveau des plus basses eaux; les pierres proviennent des carrières belges. La superstructure du pont a nécessité deux cent trente-cinq mille huit cents quintaux de fer et d'acier, et les frais se sont élevés à cinq millions sept cent neuf mille florins (1). »

(1) *La Hollande pittoresque.* — Henry Havard.

De loin, dominant l'espace immense qui l'entoure, il apparaît comme une conception aux proportions ordinaires; mais qu'un train, précédé de sa locomotive avec son panache blanc, survienne, alors le grand pont du Moerdijk, avec ses quatorze cages de fer dans lesquelles s'est précipité le convoi tout entier, vous fait l'effet d'un piège gigantesque dans lequel s'est fait prendre une minuscule souris.

DORDRECHT est la première ville importante qui ait vraiment le cachet hollandais.

De charmantes villas, des jardins ombreux et verdoyants, des pelouses émaillées de fleurs, dont les arabesques gracieuses rappellent les dessins de Cachemire: tel est le spectacle enchanteur qui s'offre aux yeux des voyageurs.

Quand on annonce la gare de Dordrecht, cette cité se présente à vous au milieu d'une vaste corbeille de fleurs qui lui donne un air de fête perpétuelle. On admire, dans sa grande église, un des plus beaux spécimens de stalles qui existent au monde ; elle est sculptée en bois par Jean Teruenne, dit Jan Terwen, de 1538 à 1542.

Mais le signal du départ est donné, le train reprend sa course furibonde, et nous ne tardons pas à arriver à Rotterdam.

ROTTERDAM est la ville animée, vivante des Pays-Bas. Un dicton raconte, en parlant des trois grandes villes hollandaises, qu'Amsterdam est la ville allemande, La Haye la ville française, Rotterdam la ville anglaise. Cet adage, comme beaucoup de ses confrères, est dans le vrai, car Amsterdam est, en effet, la ville la plus tranquillement laborieuse, La Haye la plus polie, Rotterdam la plus active.

On arrive en chemin de fer à Rotterdam à hauteur du second étage des habitations; du wagon on voit se dérouler tout le panorama de cette ville, d'un aspect si neuf pour nous : sa place du Marché, avec la statue d'Érasme, surpris

de se trouver en effigie au milieu des légumes, des poissons et continuellement en contact avec une foule grossière, lui qui, pendant sa vie, était recherché par les princes, par les rois et par les papes; ses rues étroites et tortueuses avec leurs maisons à pignons surplombant, ayant toutes l'air de se saluer mutuellement; son port bruyant et mouvementé; ses navires venant encombrer les quais des richesses apportées du fond des Indes; toutes ces phases d'une ville marchande passent en quelques minutes devant les yeux des voyageurs ahuris.

Schiedam succède à Rotterdam, dont elle est en quelque sorte le faubourg. Schiedam, même vue à distance, est une très curieuse cité. Les moulins aux longues ailes et les clochers des églises dominent de leurs silhouettes frêles et élancées les groupes de maisons aux pignons aigus qui en forment le premier plan; çà et là d'autres bâtiments aux masses carrées et solides annoncent des distilleries, qui, au nombre, paraît-il, de quatre cents, forment la seule industrie de la localité.

Delft, on peut le dire hautement, est un nom qui sera toujours prononcé avec vénération, aussi longtemps que la céramique sera en honneur.

Autant Dordrecht avait un aspect gai et riant, autant nous trouvons à Delft un air calme et réfléchi. C'est que Delft est l'une des plus anciennes villes de la Hollande; elle vit actuellement de souvenirs et de son antique réputation artistique; elle a assisté à l'évènement le plus tragique qui ait marqué l'histoire de l'indépendance des Pays-Bas; elle a vu assassiner le grand Taciturne et mourir, dans des tortures atroces, son meurtrier Balthazar Gérard; elle s'est, depuis lors, constituée la gardienne de la tombe de ses rois; c'est, en un mot, la ville des trépassés, le Saint-Denis de la Hollande.

La Haye succède à Delft ; ici le coup d'œil change complètement ; c'est la cité aux grands arbres et aux taillis épars. La Haye s'appelle en hollandais *'s Gravenhage*, c'est-à-dire la *Haie des Comtes*, parce que les comtes de Hollande avaient bâti là, en 1250, un rendez-vous de chasse entouré de haies. Cette résidence royale ne portait pas autrefois le titre de ville, et la plupart de ses constructions sont trop modernes pour avoir un caractère bien tranché. Nous en exceptons, toutefois, le *Binnenhof*, ancien amas d'édifices qui s'élèvent, comme une forteresse, sur le bord d'une large pièce d'eau. Le *Binnenhof* est le noyau de la ville, son centre politique, son berceau. C'était, dans le principe, le palais des anciens comtes. C'est dans une des salles du *Binnenhof* qu'a été signée, le 9 avril 1609, la première trève entre Philippe III et les Provinces-Unies, qui avaient secoué le joug espagnol.

Dans ce vieux palais aux constructions si disparates se déroulèrent plusieurs drames sanglants, parmi lesquels nous citerons le massacre de deux illustres citoyens, les frères de Wit, arrivé le 20 août 1672. L'amiral Corneille de Wit, faussement accusé d'attentat à la vie de Guillaume III, prince d'Orange, avait été mis à la question. Pour toute réponse aux interrogatoires de ses bourreaux, il avait récité, dans les tourments, ces beaux vers d'Horace :

Justum et tenacem propositi virum...

En l'absence de toute preuve, on n'osa point condamner à mort un tel accusé ; après l'avoir torturé, on se contenta de le bannir. Son frère, le grand pensionnaire, alla lui-même le tirer de sa prison. Ils avaient traversé ensemble la voûte sombre qui sert d'entrée au *Binnenhof*, et ils étaient arrivés sur la place, lorsqu'ils furent arrachés à leurs gardiens et immolés par une populace stupide. Leurs cadavres devinrent l'objet des violences les plus infâmes.

C'est au *Binnenhof* que se tiennent aujourd'hui les

États généraux. Autour de ce monument remarquable par lui-même et rempli de tant de souvenirs historiques, s'élèvent de somptueux édifices, s'étendent de larges rues, des places plantées d'arbres, qui donnent à tout le quartier un caractère véritablement aristocratique. Un de ces hôtels, nommé *Mauritshuis*, est occupé par le Musée royal. Nous laissons à d'autres le soin de décrire les nombreux chefs-d'œuvre de l'école hollandaise dont il est décoré, ainsi que les souvenirs historiques du *Nederlandsch Museum* et les merveilles du *Cabinet de curiosités du Roi;* mais nous ne pouvons toutefois nous dispenser de mentionner une toile, la merveille de *Mauritshuis :* nous voulons parler de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, connue du monde entier.

En présence de la *Leçon d'anatomie*, les habitués de la morgue avoueraient qu'ils n'ont jamais vu de cadavre aussi raide et d'un effet aussi saisissant. Le bras, déjà disséqué, ferait honneur à nos chirurgiens les plus habiles. Les assistants sortent du cadre et sont aussi réellement vivants que le *sujet* est mort. On lit sur leur visage la gravité de leurs pensées, au moment où ils se rendent complices d'un acte qui passait encore pour une profanation de l'œuvre de Dieu, ou tout au moins pour l'audacieuse tentative de lui dérober ses secrets.

Le maître sublime hollandais a réservé pour cette toile son plus beau rayon de soleil ; en entrant dans la salle où elle est exposée, on est immédiatement captivé par cette œuvre sans égale, qui vous fascine et vous retient tout entier.

Avez-vous quelquefois rêvé, sous l'empire d'une hallucination quelconque ou d'une digestion pénible, que vous vous aventuriez dans une forêt inconnue ? Quittant la grand'route que suivent les vulgaires piétons, vous vous êtes enfoncé sous l'épaisse horreur des arbres centenaires, énormes, noueux, moussus, divisés, contournés de mille façons fantastiques ? Avez-vous vu les daims et les biches étonnés s'arrêter court pour vous regarder passer ? Avez-vous longé des pièces d'eau où les nénuphars en fleurs s'étalent paresseusement, traversé des ponts rustiques et

croulants qui, comme des pieuvres, semblent vouloir vous attirer dans l'abîme ? Avez-vous rencontré des maisons de construction bizarre, aussi silencieuses, aussi désertes que la forêt ? Après avoir traversé des carrefours sans nombre, dépassé des lacs interminables, au moment où, découragé, harassé, vous allez vous étendre sur la terre, pour ne plus vous relever, vous est-il arrivé d'entendre tout à coup la grande voix de l'Océan, le mugissement des vagues qui, comme une interminable ronde infernale, s'en vont au loin en s'entrechoquant ? Telle est l'impression qu'on éprouve quand on s'engage à l'aventure de La Haye à Scheveningen en passant par le bois. Jamais ses arbres gigantesques n'ont été déshonorés par la hache du bûcheron. Ils subsistent, dit-on, comme un dernier vestige des antiques forêts de la Batavie.

SCHEVENINGEN est un village de pêcheurs qui a passé par les plus terribles vicissitudes ; jadis son clocher se trouvait au milieu du village, comme il convient à un clocher rangé. Un jour, d'affreuse mémoire, pendant une tempête effroyable, la moitié des maisons furent englouties par les vagues, et la dune s'avança jusqu'au pied de l'église.

Scheveningen est charmant, très coquet et des mieux entretenus; les femmes, avec leur casque d'argent et leurs jupes gigantesques, donnent à l'ensemble un cachet réjouissant ; pendant qu'elles réparent les filets des pêcheurs, l'aristocratique et élégante société de La Haye est sur la plage, étendue nonchalamment sous de petites tentes qui l'abritent contre le vent; tandis que toute une population folâtre de bambins et de bambines, armée de petites pelles et les pieds nus dans le sable, va à la recherche des coquillages, en aspirant à pleins poumons l'air salin et vivifiant de la mer.

Les baigneurs et les baigneuses ont des emplacements séparés, et celui des baigneuses est même entouré de toiles qui en masquent l'intérieur aux yeux des profanes.

Il y a aussi un troisième compartiment mixte pour les étrangers où les tritons et les naïades peuvent prendre leurs ébats en commun, mais la bonne société de La Haye n'a garde de s'y égarer, et quand elle passe devant, elle en détourne les yeux avec horreur.

LEYDE est peu distant de La Haye; la route qui y mène est bordée de propriétés superbes; des cottages, des châteaux entourés de jardins embaumés ou de parcs touffus, charment à chaque pas les yeux des touristes.

Les noms seuls des villages, dont les silhouettes propres et coquettes se détachent nettement sur le ciel bleu, ont une signification harmonieuse et charmante toute de circonstance : *Bloemendaal*, vallée de fleurs, *Vogelen Zang*, chant des oiseaux.

La ville savante se reconnaît de loin par les bâtiments de son Académie; le décor est bien en harmonie avec l'esprit de la cité. A ses portes, au seuil même de ses remparts, elle a dressé la statue de Boerhaave. Aux gloires artistiques qui sont l'orgueil des autres villes hollandaises, Leyde oppose sa phalange de savants : Scaliger, Juste-Lipse, Paulus Merula, Vossius, Saumaise, les deux Heinsius, Jean Meursius, Jacques Gronovius, Ruhnken.

Le 13 octobre 1574, après un siège héroïque contre les Espagnols et fécond en péripéties douloureuses, Leyde fut délivrée par l'amiral Boizot et par ses gueux de mer, naviguant sur la campagne inondée. Une magnifique résistance, tant d'angoisses et d'épreuves méritaient une récompense. Quand, après leur délivrance, on demanda aux assiégés ce qu'ils exigeaient comme indemnité de leurs souffrances, ils répondirent : *Une Académie*. Et c'est ainsi qu'une parole décida de la grandeur de leur ville et de l'immortel renom qu'elle allait conquérir.

« Le 9 février 1575, une procession, moitié biblique, moitié païenne, traversait la ville pour aller installer solennellement la nouvelle Université dans le siège qu'on venait



Phototypie E. Aubry

Bruxelles

LA LEÇON D'ANATOMIE.

de lui assigner. Une femme, vêtue de blanc, symbole de l'Écriture sainte, était portée sur un char. Elle était escortée des quatre évangélistes, Mathieu, Marc, Luc et Jean. La Justice, tenant le glaive d'une main, la balance de l'autre, et la Médecine, avec un livre et des disciples, suivaient le char. Ces deux divinités marchaient accompagnées de Galien, Hippocrate, Dioscoride et Théophraste. Puis arrivait Minerve, la lance en main, portant au bras gauche le bouclier armorié de l'indispensable tête de Méduse; à ses côtés, Platon, Aristote, Virgile et Cicéron. A la suite du cortège allégorique marchaient les professeurs. En approchant de l'Académie, on rencontra un navire, souvenir du siège. Dans ce navire se tenaient Apollon et les Muses. Apollon jouait du luth; les Muses chantaient. A la proue se dressait Neptune, le sauveur de la ville. A mesure que les professeurs arrivaient, ils recevaient l'accolade et étaient complimentés en latin. Enfin ils entrèrent solennellement dans l'édifice de l'Université, où le professeur de théologie fit sa première leçon. Cette procession et ces pompes mythologiques se renouvellent encore de nos jours à Leyde (1). »

HAARLEM, que l'on appelle la *ville des fleurs,* est restée célèbre par ses jardins, où croissaient les plus belles tulipes du monde. Le naturaliste Gesner vit, pour la première fois, des tulipes à Augsbourg, en 1559 : elles avaient été apportées de Constantinople. Cent ans plus tard, c'était pour les Pays-Bas une grosse affaire que la culture des tulipes, la Hollande tout entière était atteinte de tulipomanie. On faisait des fortunes avec les tulipes; mais aussi il faut avouer qu'on se ruinait pour elles. Tel oignon s'échangeait contre une brasserie; tel autre contre une ferme. On prétend qu'une certaine tulipe s'est vendue près de trente mille florins. Le nombre des mariages faits et défaits pour un oignon est, dit-on, fabuleux.

(1) Edmond TEXIER, *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique.*

Les jardins de Haarlem resplendissent encore, au printemps, de l'éclat des plus belles tulipes, mais il ne s'y trouve peut-être plus un oignon qui puisse rapporter à son propriétaire la misérable somme de cent florins.

Depuis quelques années, la jacinthe dispute à la tulipe l'empire de la mode. Les Hollandais sont parvenus à obtenir les plus belles pyramides de ces fleurs embaumées. A voir cette cité si coquette et parée de fleurs, on a peine à croire qu'elle a eu à subir contre Philippe II un des sièges les plus horribles racontés par l'histoire.

Haarlem possède quelques monuments, parmi lesquels nous citerons l'église Saint-Bavon, édifice ogival d'un aspect terne et froid; son hôtel de ville, ancien palais des comtes de Hollande, qui contient le musée de peinture, construction curieuse à la physionomie archaïque; et la vieille boucherie, charmant spécimen de l'ancienne architecture des Pays-Bas, digne de prendre place dans un musée d'art ancien.

S'il faut en croire les Haarlemois, c'est dans leurs murs que l'imprimerie aurait été inventée, vers l'année 1440, par un certain Laurent, fils de Janzoon, plus connu sous le nom de Coster, mot hollandais qui veut dire *sacristain* ou *marguillier*. Laurent Coster était déjà assez âgé, car il avait une fille mariée, lorsqu'en se promenant dans le bois qui contourne le côté occidental de la ville, l'idée lui vint, pour amuser et instruire ses petits-enfants, de couper une branche de hêtre et d'y sculpter des lettres. Ayant trempé ces types grossiers dans de l'encre ordinaire et en ayant reproduit la figure sur le papier, il imagina d'en former des pages entières et de les imprimer, au moyen d'une encre plus épaisse, plus visqueuse, analogue, en un mot, à celle dont se servent actuellement les imprimeurs. Il obtint ainsi des impressions que l'on conserve dans la maison de ville de Haarlem, sous une enveloppe de soie et dans un coffre d'argent. On montre avec orgueil, sur la place du Marché, la statue de Coster, érigée en face de la maison qu'il a habitée; sur la façade de la maison de Coster, ses concitoyens ont fait graver l'inscription sui-

vante : *Memoriæ Sacrum. Typographia, ars artium conservatrix, hic primum inventa, circa annum* M.CCCC.XL.

Nous tous qui avons été habitués à regarder Gutenberg, Faust et Schœffer comme les inventeurs de l'imprimerie, devons-nous briser ces dieux que nous vénérions, pour adorer un dieu nouveau et presque inconnu hors de son pays ? Ou bien devons-nous croire que l'imprimerie étant devenue un besoin impérieux de la civilisation au xv[e] siècle, ses procédés ont été découverts, en même temps, dans différents endroits et par diverses personnes, qui n'avaient eu aucune communication entre elles, comme cela est arrivé, de nos jours, pour la photographie, les applications de l'électricité et plusieurs autres inventions admirables ? C'est, à notre avis, à cette dernière hypothèse qu'il faut s'arrêter ; elle n'ôte rien à la gloire des chercheurs illustres qui ont inventé l'imprimerie, qu'ils s'appellent Gutenberg, Faust, Schœffer ou Coster; l'invention est assez belle et assez importante pour que chacune des illustrations que nous venons de citer puisse en avoir une bonne part.

Amsterdam est le but de notre excursion. C'est donc la dernière ville que nous allons décrire ; elle est située, par chemin de fer, à vingt minutes de Haarlem.

Lorsqu'on arrive à Amsterdam, on est frappé tout d'abord de l'aspect, nouveau pour nous, d'une ville aux rues tortueuses, aux maisons étroites et élancées, se terminant par un fronton ou un pignon le plus souvent richement sculpté et laissant passer la poulie traditionnelle servant à monter ou à descendre le mobilier et les provisions. Sur le Dam, auquel on ne tarde pas à arriver, se trouve le palais du Roi, construit, au milieu du xvii[e] siècle, par Jacob Van Kampen. Il était destiné à un hôtel communal ; la ville d'Amsterdam en fit dans la suite hommage au roi Louis, aussi calme et aussi paisible que son frère Napoléon I[er] était bouillant et insatiable ; et il resta depuis

lors à la disposition du Roi de Hollande, qui vient chaque année y faire une apparition.

Les véritables monuments d'Amsterdam sont les digues, les docks, les ponts et les arsenaux.

Deux églises sont remarquables, elles portent le nom de *Oude kerk* et de *Nieuwe kerk*; *Oude kerk* est, comme son nom l'indique, la plus ancienne église de la ville, sa construction remonte au XIV[e] siècle : *elle possède une belle tour, de deux cent quarante pieds de hauteur, une belle horloge et un carillon.* Cette dernière phrase est tirée du grand livre intitulé les *Délices des Pays-Bas*; c'est, pensons-nous, à l'occasion de cette tour datant de la fin du XVII[e] siècle, que Victor Hugo a dit un jour : « Depuis environ deux siècles, les architectes flamands se sont imaginé que rien n'était plus beau que des pièces de vaisselle et des ustensiles de cuisine élevés à des proportions gigantesques et titaniques....; ainsi le brave constructeur a pris un bonnet carré de prêtre ou d'avocat; sur ce bonnet carré, il a échafaudé un saladier, devenu plate-forme, il a posé un sucrier; sur le sucrier, une bouteille; sur la bouteille, un soleil emmanché dans le goulot inférieur vertical; et enfin, sur le soleil, un coq embroché dans le rayon vertical supérieur. En supposant qu'il ait mis un jour à trouver chacune de ces six idées, il se sera reposé le septième. »

Il y a certes beaucoup d'esprit et d'humour dans cette boutade du grand poète, mais nous avons la conviction qu'il reconnaîtra bien vite avec nous que les silhouettes si variées, si accentuées, si originales de nos tours de la Renaissance, l'emportent de beaucoup sur ces incolores monuments d'après des ponsifs grecs ou romains que l'on rencontre trop souvent dans les villes françaises.

On voit encore dans *Oude kerk* des vitraux bien conservés, parmi lesquels nous avons remarqué celui représentant Philippe IV, roi d'Espagne, déclarant, en 1648, l'indépendance des Provinces-Unies. Dans un cartouche au-dessous du vitrail se lit l'inscription suivante :

Phi[illegible]pp[illegible]s teekent met s[illegible]jn landen, [illegible] staat s[illegible]n rech[illegible] en t[illegible]tel af
Het vreêverbondt met seven landen, D[illegible] tuycht het zegel da[illegible] gaf

Vondel





Phototypie E. Aubry. Bruxelles

PAYSAN ET PAYSANNES DE HINDELOOPEN

Citons parmi les mausolées celui de Wirtz, général hollandais, qui a donné du fil à retordre à Louis XIV, et qui, pour ce motif sans doute, a eu les honneurs d'être chanté dans la fameuse épître sur le passage du Rhin; seulement Boileau, pour les besoins de sa cause, a dénaturé le nom du général en l'appelant *Wurtz* :

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurtz, jusqu'en son camp, va porter l'épouvante;
Wurtz, l'espoir du pays et l'appui de ses murs,
Wurtz... ah! quel nom, *grand Roi!* quel Nestor que ce Wurtz!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allais à tes yeux étaler de merveilles!

Nous opposons à ces vers courtisanesques l'inscription suivante, qu'on peut lire sur la pierre tombale du héros hollandais :

Fortunæ et martis soboles equitum que magister,
Wirtzius invictus regibus, hìc situs est.

Nous avons eu la curiosité de soulever les sièges mobiles des stalles en chêne sculpté, qui étaient jadis celles du chœur de l'église catholique, et nous y avons trouvé ces scènes monastiques, licencieuses, que l'on rencontre si souvent dans les réduits cachés des premières églises érigées en paroisses après l'émancipation des communes. Ce sont là des documents qui prouvent une fois de plus le concours mystérieux de ces constructeurs appelés plus tard francs-maçons.

Nieuwe kerk est d'une architecture grandiose, elle forme un beau spécimen de style ogival dans le Nord. A l'intérieur, on voit le tombeau de l'amiral de Ruyter, puis une chaire en bois sculpté qui a coûté, dit-on, soixante mille florins, ce qui la constitue naturellement à l'état de chef-d'œuvre.

Depuis quelques années, la ville d'Amsterdam a subi d'importants agrandissements et de charmantes transformations; quand on quitte la vieille ville pour se rendre dans le quartier neuf, le coup d'œil est tout autre; le quartier

avoisinant le nouveau parc, qui est une entreprise particulière, est d'un cachet original et riant; de jolies villas avec des jardins ombreux et admirablement entretenus se succèdent à l'infini ; elles annoncent un confort qu'on ne trouve pas toujours dans nos riches demeures belges.

Parlerons-nous du Kalverstraat, qui est l'une des artères les plus importantes de la cité et qui, avec ses beaux magasins splendidement éclairés jusqu'à minuit, constitue le promenoir habituel de toute la population? Dirons-nous un mot de ses centaines de canaux, qui malheureusement cumulent avec les fonctions de véhicules pour les transports de toute espèce, celles de réceptacles aux immondices? Il y a pour ce dernier point une grande amélioration à réaliser et à la solution de laquelle on travaille en ce moment.

Au fond du passage d'un hôtel luxueux du *Damstraat*, appartenant à la maison Wijnand Fockink, se voit, à front d'une ruelle appelée *Pijlsteeg*, la modeste façade d'un petit établissement de *Fijne likeuren*, portant dans un cartouche la date de 1689, et dont l'enseigne: *D'gekroonde Weldeman*, représente un sauvage couronné. Si vous entrez, vous vous trouvez dans un milieu où tout semble être resté en place depuis près de deux siècles. Le comptoir en bois de chêne d'une propreté immaculée, les verres de forme ancienne, les tonnelets aux inscriptions et aux dessins naïfs, les deux ou trois escabeaux, et jusqu'à la matrone qui sert le petit verre, tout semble avoir été respecté, comme spécimen de ce qu'était un débit de liqueurs au bon vieux temps. C'est le berceau de l'importante maison Wijnand Fockink, aujourd'hui millionnaire, mais qui a voulu conserver religieusement cette première étape bien modeste de la position brillante qu'elle s'est acquise depuis lors. C'est un hommage rendu à ses aïeux et aussi, il faut bien le dire, une honnête et loyale réclame. Le cas n'est pas isolé à Amsterdam, car si l'on veut pousser jusqu'au *Rozengracht*, autrement dit *Canal des roses*, on y rencontrera le cabaret *t'Lootsje*, avec sa firme *Lucas Bols*, dont l'établissement remonte vers le milieu du XVI[e] siècle; là encore, on a conservé la décoration et l'ameublement intérieurs;

aussi la monumentale cheminée néerlandaise y resplendit-elle avec tous ses charmants accessoires.

Le propriétaire s'est passé la fantaisie de faire reproduire exactement sa maison dans l'enclos de l'Exposition; et ce n'était certes pas l'un des moindres attraits de l'Exposition d'Amsterdam. Cette petite taverne de l'époque de la Renaissance, avec ses volets à pentures découpées et son enseigne en potence geignant au vent, faisait plaisir à voir.

Il y a loin de ces établissements paisibles à ces bastringues qui occupent d'un bout à l'autre la longue rue du *Nes,* et dont les mille lanternes brillantes et multicolores attirent les papillons toujours prêts à y venir brûler leurs ailes.

Dans ses cafés, qui ne sont concerts que de nom, on y rencontre la prima-dona du trottoir, improvisée chanteuse dès la veille; court-vêtue, elle débite d'une voix éraillée la chanson Thérésa, en buvant, entre chaque couplet, le verre de punch que lui envoie de la salle un de ses admirateurs de passage. Les Allemandes, avec leur faux air sentimental, et les Anglaises, avec leurs cheveux coupés à la garçon, forment le contingent le plus nombreux de cette population aussi nomade que malsaine.

Vers le milieu du parcours de la longue ruelle où tout un monde sacrifie à Vénus et à Bacchus, se dresse, morne et austère, l'*Hôtel du Lombard,* venant sans doute là pour rappeler que ces joies fictives ont le plus souvent un lendemain de misère et de douleur.

C'est dans le triste séjour du *Lombard* qu'a vécu le plus grand poète dont la Hollande s'honore à juste titre : *Joost Van den Vondel;* on y montre encore la chambre qu'il a occupée et les meubles à son usage.

Le *Plantage* forme une promenade assez belle : le jardin zoologique qui l'avoisine est très complet et mérite d'être visité avec soin. En se rendant de ce dernier lieu au Musée public, on passe par le quartier des juifs, qui, dans cette ville si originale, étale une physionomie plus originale encore. Nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'emprunter la

peinture de ce quartier au *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, de M. Edmond Texier. Les descriptions de ce beau livre sont si exactes, les impressions si chaudement colorées, qu'après l'avoir lu, dans son fauteuil, on peut hardiment se vanter d'avoir parcouru les Pays-Bas pendant dix ans.

« Comme dans les villes du moyen âge et dans plusieurs capitales de l'Europe moderne, les juifs occupent un quartier spécial dans la ville.

» Les israélites d'Amsterdam, qui, depuis des siècles, n'ont jamais été inquiétés, grâce à la tolérance religieuse qui est le premier principe du pays, ont crû et se sont multipliés en paix en ce paisible asile. La partie de la ville qu'ils occupent, et qui compose environ un dixième de sa superficie totale, n'est, suivant la coutume, ni la plus propre ni la mieux odorante, et ce n'est pas le moindre symptôme de la fidélité des juifs aux traditions de leurs pères que d'avoir su maintenir la crasse originelle au sein de la capitale de la propreté. Comme dans les *ghetti* d'Italie, comme dans ceux de Londres et de Francfort, vous vous trouverez ici jeté au milieu d'un labyrinthe de ruelles inextricables, où grouille toute une population dont vous ne reconnaîtrez les originaux que dans les eaux-fortes de Callot et de Rembrandt. Nez crochus, cheveux crépus, barbes bifurquées, haillons luisants de crasse, voilà pour les hommes ; beautés étranges ou laideurs hyperboliques, voilà pour les femmes ; quant aux enfants demi-nus que l'on voit sautiller à travers les mille immondices des rues et des maisons, ils ont des physionomies si étranges et si exotiques, les lambeaux qui sont censés les vêtir s'écartent tellement des traditions de tout costume connu, qu'on pourrait se croire au milieu d'une horde de jeunes Bédouins.

» Dans ce quartier, les boutiques — il faudrait dire les échoppes — recèlent tout un monde de denrées étranges, d'objets problématiques, de marchandises insensées. Il faut de toute nécessité que le secret de la transmutation soit connu des enfants d'Israël pour qu'ils trouvent moyen de faire de l'or avec ce tas de nippes avariées, de débris de

vieux cuirs, de vieux linges, d'immondices de toutes sortes, que, chez nous, le chiffonnier ne daignerait pas ramasser.

» Là, tout se passe avec une simplicité digne de l'âge d'or. La cuisine se fait en plein air, sur des fourneaux patriarcalement installés dans la rue, et qui mêlent aux odeurs du quartier leurs parfums *sui generis* à l'heure du repas. Là, tout le monde trafique de quelqu'un ou de quelque chose, et souvent le juif le plus pelé, le plus sordide, le plus déguenillé, celui qui fait le commerce en apparence le plus infime, est celui dont les caves sont le mieux garnies de ces tonnes d'or dont l'espèce ne se retrouve plus qu'en Hollande.

» En dehors de cette tourbe infime, il existe dans le quartier juif une population brillante, civilisée, qui vit dans le luxe et le confort. Ce sont les lapidaires et les puissants chefs des maisons de change ou de banque. On voit souvent aux fenêtres de ces riches demeures des têtes de femmes du plus beau type judaïque, à faire la fortune du bienheureux artiste devant qui elles daigneraient poser. »

Sur un des quais les plus encombrés et les plus bruyants s'élève un ancien hôtel, nommé *Trippen-Huis*, ce qui signifie maison aux tripes. C'est là qu'habite depuis longtemps le musée royal des Pays-Bas, contenant la collection la plus complète et la plus nombreuse des œuvres des maîtres néerlandais.

Dans l'impossibilité de donner un relevé des chefs-d'œuvre du *Trippen-Huis*, nous nous bornerons à signaler de Rembrandt trois œuvres magistrales : *les Syndics de la Corporation des Drapiers*, le portrait admirable d'une vieille femme et *la Ronde de nuit*. Ces toiles sont toutes si vivantes et si vraies que l'on croit regarder à l'aide d'un grand stéréoscope.

C'est un mérite du même genre qui signale une vaste composition de Vander Helst : *le Banquet de la Garde civique d'Amsterdam*, que nous avons reproduite dans notre premier fascicule. Les effets de lumière et d'ombre sont moins saisissants que dans les tableaux de Rem-

10

brandt ; l'ordonnance générale est plus simple et rien ne frappe d'abord l'imagination; mais plus on considère cette immense réunion de portraits, plus on est émerveillé de l'impression produite par une simplicité de moyens qui n'appartient qu'aux grands artistes.

Il se termine en ce moment un muséum tout spécialement construit pour recevoir les œuvres des maîtres néerlandais; elles y seront présentées dans un jour et dans un milieu qui contribueront sans doute à augmenter la somme de jouissances qu'on éprouve déjà malgré le local défectueux qu'on visite aujourd'hui.

Depuis l'ouverture de l'Exposition, Amsterdam est devenu le rendez-vous de tous les habitants de la Hollande, depuis les villages les plus reculés et les villes les plus mortes du Zuiderzée.

Nous sommes bien loin du temps où l'homme des champs professait une indifférence absolue pour les évènements qui passionnent le reste de la nation; peu à peu il est entré dans le mouvement général, il s'y associe dans la mesure de son tempérament, et s'il tient l'arrière-garde, néanmoins il marche.

Après avoir reçu la visite de la Hollande tout entière, qui la première a voulu voir l'*Amsterdamsche Tentoonstelling*, voici maintenant les étrangers qui envahissent tous les hôtels, depuis les plus modestes jusqu'aux plus somptueux. Ce n'est pas seulement dans les villes que l'Exposition est devenue le thème de toutes les conversations; à l'heure qu'il est, on ne s'entretient guère d'autre chose dans les villages hollandais, et les gravures enluminées de rouge et de bleu qui ont la prétention de représenter la façade gigantesque de l'architecte Fouquiau, ont déjà conquis leur place dans l'ornementation de la plupart des chaumières. Les colporteurs en débitent des quantités prodigieuses; on s'extasie sur l'image après avoir admiré l'original.

C'est égal, ces groupes de braves villageois hollandais s'ébahissant devant les étalages de l'Exposition, ont un côté bien plus amusant que ces familles anglaises, fran-

çaises ou américaines, parcourant, un catalogue à la main, toutes les galeries du palais. Son catalogue, au paysan, c'est son gros bon sens, et rarement il se trompe. Seulement, nous constatons avec un regret réel que les Frisonnes, tout en n'osant pas abdiquer complètement leurs coiffures bien connues, les dissimulent sous d'affreux petits chapeaux modernes, qui donnent à l'ensemble un aspect véritablement grotesque; pourquoi ne pas respecter ces modes du passé, qui constituent l'un des côtés si intéressants et si nettement tranchés de la Hollande. Ces coiffes avec brides richement brodées et garnies de plaques d'or, sur une jolie tête blonde, sont d'un effet splendide et mettent tout à fait en valeur les profils sévères des femmes de la Frise.

Les femmes des pêcheurs de l'île de Marken ont seules gardé religieusement leur costume traditionnel, dont l'origine germanique ne peut être mise en doute. La haute mitre, le corsage avec manches à épaulettes et le plastron en soie brodée ou en cotonnette à dessins voyants, ont une analogie sensible avec le costume des dames allemandes du XVI[e] siècle que nous trouvons dans les eaux-fortes d'Albert Dürer.

Nous avons vu, ces jours derniers, descendre aux portes de l'Exposition toute une noce de villageois qui certes n'avaient rien de commun avec les affreux magots de Teniers, comme aurait dit Louis XIV; le spectacle était bien autrement intéressant que celui des noces de nos grandes villes, où le cocher, avec sa face de pochard, sa livrée d'emprunt et l'emblème de la pureté à la boutonnière, vient, la bouche en cœur, vous ouvrir la portière; ici chaque couple avait son tilbury que le cavalier conduit lui-même; d'une forme très élégante, avec sa caisse en sapin verni, le véhicule était traîné par un petit cheval noir, trapu, à la queue ondoyante et aux sabots garnis de longs poils touffus, race particulière à la Hollande.

Le manche du fouet du gars, entièrement décoré de fleurs naturelles, la tête et la queue du cheval ornés de gros rubans flottants, la jeune et accorte paysanne, avec

sa longue coiffure de dentelles, garnie également de fleurs, produisaient un ensemble enrubanné et enguirlandé d'une fraîcheur charmante, qui, répété autant de fois qu'il y avait de couples, faisait aux mariés un long cortège véritablement digne d'un prince; pour clôturer la marche, les grands parents réunis dans une même voiture, roulaient majestueusement, semblant surveiller de bien loin la bande folâtre de nos petits véhicules, dont la course tantôt à droite, tantôt à gauche, dénotait chez les conducteurs plus d'une distraction.





Phot. par J. Aubry. Bruxelles

UNE NOCE EN ZÉLANDE.



L'EXPOSITION MODERNE DES PAYS-BAS

Nous commençons la description de l'Exposition moderne, en nous attachant surtout aux industries qui touchent à l'art; celles-ci réclament de la part de l'exposant une somme de connaissances étendues et variées qui les recommandent tout particulièrement à notre examen.

Avant d'entrer dans le vaste édifice où toutes les nations ont exposé ces magnifiques produits du génie et de l'intelligence humaine, arrêtons-nous un instant devant la façade de M. Fouquiau, architecte français. L'artiste, partant de cette idée que les colonies de l'Inde constituent, pour les Pays-Bas, la plus grande source de richesses, a emprunté au berceau du monde les éléments de son architecture; il a rappelé les motifs du temple *djaïniste à Brambanam,* qu'on fait remonter au IVe siècle, et qui est situé dans l'île de Java. Nous nous demandons s'il était bien nécessaire de remonter à une origine aussi ancienne pour la façade extérieure d'un palais destiné aux produits modernes de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, il y a, dans l'œuvre de l'architecte Fouquiau, quelque chose de grand et d'étrange, qui surprend, arrête; et c'est déjà beaucoup, par le temps qui court, de provoquer ces deux émotions de la part d'un public généralement blasé.

La première nation qui se présente au visiteur est la Hollande; ce pays affectionne tout particulièrement la forme monumentale; dans la galerie centrale, les monu-

ments succèdent aux monuments : cela devient presque de l'encombrement. Ici se voit une élégante rotonde de parfumerie; à côté un temple consacré au guano; au centre, un très joli pavillon ayant un peu l'aspect d'une fontaine; sur la frise de son entablement, on lit : Wijnand Fockink, Amsterdam. Fabrique de liqueurs fines fondée en 1689. Fournisseur breveté de quinze têtes couronnées, ni plus ni moins. Plus loin, des articles de savon, des bougies, constituent encore les matériaux d'un véritable édifice; ainsi de diverses étoffes, des boîtes à cigares, des échantillons en barils et flacons de curaçao, de l'anisette et de toute la variété des liqueurs fabriquées par MM. Van Zuylekom, Levert et Cie et par cent autres industriels de même importance.

La Hollande, avec ses beurres, ses conserves et ses fromages, arrive dans la classe des produits alimentaires à 167 exposants; c'est un chiffre plus élevé que celui de la France, défalcation faite de ses vignobles. L'Allemagne, avec ses bières, ne compte que 100 exposants (mais, en revanche, elle en a 90 dans la section des pianos); l'Angleterre n'a, y compris ses eaux minérales, que 60 exposants, la Belgique 49 et l'Autriche 38. En Hollande, la partie alimentaire constitue une industrie très importante : elle trouve sa matière première dans ces grasses prairies s'étendant à perte de vue où s'engraisse tout un monde de gros bétail entretenu avec un soin et une propreté qui font l'admiration des étrangers.

Signalons maintenant la magnifique collection du *Ministère du Waterstaat, Handel en Nijverheid,* de La Haye, comprenant : divers dessins de travaux de port, la représentation graphique de la navigation du *Hoek van Holland,* le modèle d'un canal, le dessin du dock de Middelbourg. Les ingénieurs hollandais, ayant sans cesse à lutter contre l'élément humide, acquièrent, avec une science profonde, cet art pratique qui fait réaliser des merveilles; ils ont l'esprit et le tempérament voulu pour ces sortes de travaux dont le calcul mathématique a toujours pour base : la résistance à la poussée.

Il leur arrive parfois, par l'étude et la combinaison des matériaux, de dépasser bien au delà le problème qu'ils se sont posé, témoin le fait qui vient de se produire au nouveau port de Batavia, dit *Tandjong Priok*, lors du récent désastre de Java (1).

L'industrie artistique de l'ameublement a, depuis sept ans, réalisé d'importants progrès aux Pays-Bas; malgré l'abstention de plusieurs maisons de premier ordre, l'Exposition compte des installations très bien réussies, qui dénotent chez leurs auteurs une grande recherche et beaucoup de goût.

La Hollande a obtenu, pour son ameublement artistique, deux diplômes d'honneur et plusieurs médailles d'or; c'est un succès dont nous la félicitons de tout cœur (2).

L'ancienne faïence de Delft semble vouloir renaître de ses cendres; nous en remarquons des imitations très heureuses, mais auxquelles l'émail de la faïence et le bleu du décor manquent de cette douceur qui fait le grand charme des anciennes potiches de Delft. Cette ville fabrique avec succès les tapis; on en voit plusieurs spécimens très beaux à l'Exposition.

La Hollande a toujours joui d'une réputation méritée pour sa typographie et sa reliure, et nous devons dire qu'elle la maintient avec honneur.

---

(1) La maçonnerie en pierres de la jetée nouvellement construite, après avoir été violemment soulevée à plusieurs mètres de hauteur par l'irruption volcanique, est retombée en reprenant sa disposition première, sans avoir subi de dommages sensibles.

(2) Indépendamment de la *Société royale pour la propagation de l'architecture dans les Pays-Bas*, il existe à Amsterdam une autre Société dite *Architectura et Amicitæ*, se composant d'environ 200 jeunes architectes, ayant pour président d'honneur notre confrère et ami M. J.-H. Leliman.

Le Président organisa à ses frais un concours à l'occasion de l'Exposition internationale d'Amsterdam entre tous les membres de la Société; le sujet était : *l'intérieur d'un salon en style du* XVIIe *siècle*.

Le projet couronné fut celui de MM. *C.-B. Posthumus Meijes et F.-J. Bremmer Hzn.*

La maison Bleesing et fils, J.-B., d'Amsterdam, a reproduit ce salon excessivement remarquable, qui a obtenu une médaille d'or à l'Exposition. Sa Majesté la Reine des Pays-Bas en a acquis le mobilier.

La taille des diamants est, comme on sait, une des richesses de la ville d'Amsterdam, et c'est, pour l'ouvrier qui s'y adonne, le métier le plus productif qui soit. Cette curieuse industrie est presque complètement entre les mains des juifs. Ceux-ci en ont fait une sorte de monopole, qui se cantonne en un nombre limité de familles : grâce aux difficultés de l'apprentissage, ils ont soin d'en éloigner tous ceux qu'ils ne veulent point initier aux mystérieux secrets de leur lucrative profession.

Ce qu'il passe chaque année de millions dans ces belles tailleries, les maîtres seuls le savent.

La section de la joaillerie et des pierres précieuses compte près de cinquante tailleurs de diamants; c'est l'exposition la plus riche et la plus nombreuse que nous ayons vue jusqu'à ce jour. C'est un éblouissement et un enchantement sur toute la ligne féminine; ce sont de magnifiques solitaires, qui représentent toute une fortune, des roses à mille au carat, qui semblent avoir été taillées par des génies ou des fées.

On sait que c'est depuis l'introduction du filet en coton, importé d'Angleterre vers 1865, que la pêche du hareng a pris, aux Pays-Bas, un immense essor; on ignore peut-être (et c'est ici un trait à rappeler à ceux qui rêvent encore de « protéger » l'industrie en lui imposant des règlements) que l'ancienne législation sur les pêches maritimes, abrogée en 1857, *prohibait* le filet en coton et imposait aux pêcheurs le filet en chanvre.

Aujourd'hui, les fabriques néerlandaises font des milliers de filets en coton tous les ans, sans parvenir toujours à satisfaire à la demande sans cesse croissante des pêcheurs, dont l'industrie est peut-être actuellement celle qui progresse le plus en Hollande. A ce propos, nous constatons avec regret que les industries textiles : les laines du Brabant et les cotonnades du fameux district dit *Twenthe,* ne sont pas assez représentées à Amsterdam.

Les cotonnades de *Twenthe* surtout sont prospères et font de vastes affaires d'exportation; elles ont l'une et l'autre

de beaux échantillons à l'Exposition. Mais ceux-ci ne sont ni très nombreux ni très en vue, tandis que, eu égard à l'importance de la fabrication, ces produits devraient attirer les yeux.

Nous appelons notamment l'attention des tisserands belges sur les vitrines de cotonnades aux couleurs vives et inconnues en Europe : les *baliks*, qui se fabriquent pour les Indes, où la même pièce d'étoffe non façonnée (*sarong*), enroulée autour des hanches, fait, sans l'intervention du tailleur ou de la modiste, un jupon pour la femme ou un caleçon pour l'homme. Ce vêtement national, qui s'exporte à Java pour de très grosses sommes, est porté là-bas non seulement par l'indigène, mais encore par les dames européennes, qui s'en font une toilette de maison, en ajoutant une longue chemise ou *kabaja* en coton blanc, souvent garnie de riches dentelles.

Cela semble étrange, en réalité; mais rien de plus élégant qu'une jeune créole attifée de la sorte. Pour s'en convaincre et pour voir comment l'on porte ce vêtement, le visiteur peut aller dans le pavillon des Indes néerlandaises, où il en trouvera des spécimens très gracieux.

Nous citerons, dans notre compte rendu de la galerie des machines, les usines importantes de la Hollande dont la spécialité consiste dans les machines hydrauliques. Il nous reste à mentionner le très intéressant pavillon, si bien aménagé, des matériaux de construction; nous y avons admiré, notamment, la menuiserie artistique de la salle d'attente de la nouvelle station centrale d'Amsterdam, actuellement en voie de construction. A proximité de là se trouve le pavillon royal, construit en style néerlandais, avec beaucoup d'entente et de goût ; toutes les nations ont voulu contribuer à la décoration de la salle du Roi; nous y trouvons de beaux cuivres allemands, des meubles hollandais, des bronzes belges, des tentures françaises et persanes.

La ville d'Amsterdam a tenu à prouver la vitalité de son instruction et les progrès qu'elle réalise chaque jour dans l'enseignement du dessin, par un pavillon parfaitement amé-

nagé et dont la jolie façade représente dans son vaste tympan l'admirable panorama d'Amsterdam.

La Hollande, dans le palais de l'Exposition, est séparée de sa voisine la Belgique par la reproduction de la clôture du chœur de l'église d'Enkhuysen, ville morte sur les bords du Zuyderzée, qui, après avoir compté une population de 40,000 âmes, n'abrite aujourd'hui que 3,000 pêcheurs à peine. C'est un modèle de toute beauté de la Renaissance des Pays-Bas; son décor rappelle les splendides panneaux de la *porte d'Audenarde;* c'est la même couleur, la même fougue, ce qui nous porte à dire que cette œuvre d'art est un véritable trait d'union entre les deux pays ; elle est là sans doute pour nous rappeler que pendant bien longtemps les deux nations unies ont eu les mêmes écoles et les mêmes tendances artistiques.

Nous recommandons tout particulièrement à l'attention de la direction des Beaux-Arts de Belgique ce spécimen de l'art ancien dans les Pays-Bas, supérieur, suivant nous, aux stalles de Dordrecht de 1538 par Jan Terwen.

Une Société particulière prend en ce moment, sous la direction de M. Cuypers, l'architecte du Muséum d'Amsterdam, le moulage des objets et des fragments les plus remarquables de l'ancienne architecture néerlandaise ; c'est une entreprise qui doit donner les résultats les plus féconds, et qui fera faire un pas de plus vers cet art néerlando-flamand, si riche et si fertile dans ses applications.





Le Pavillon des Colonies Néerlandaises

L'ILE DE JAVA

On peut, sans contredit, regarder Batavia comme la plus belle ville du monde et la mieux appropriée à l'existence de la race blanche dans les pays chauds. Ce n'est pas une ville proprement dite, c'est le plus immense et le plus splendide des parcs, semé de maisons et de palais.

« Il n'y a pas de rues, mais de larges avenues bordées de grands arbres, embellies par la plus luxuriante végétation; et ces jolies maisons avec leurs vérandas à colonnes, qui se détachent en blanc sous l'ombre épaisse des palmiers et des vavingins, espèces de figuiers fort élevés, ressemblent à des temples grecs au milieu d'un bois sacré.

» Au sujet de Batavia, toute exagération est permise ; toute métaphore est vaine; l'admiration ne se lasse point; plus on parcourt cette ville, plus on la trouve belle : c'est une immensité d'ombrage et de verdure. Où que vous alliez, ce sont toujours perspectives nouvelles, et, le jour ou le soir, sous la lumière ardente du soleil ou dans la transparence des nuits étoilées, vous avez des effets d'une grandeur incomparable et d'une poésie ravissante. La vie des hommes, le tableau des rues, types curieux, costumes

éclatants, s'harmonisent avec le pittoresque du paysage; pour le voyageur, tout est neuf et surprenant, tout le charme et l'étonne : c'est admirable ! » Telle est la description enthousiaste que nous fait dans le *Tour du Monde* M. Désiré Charnay, de la principale ville de Java.

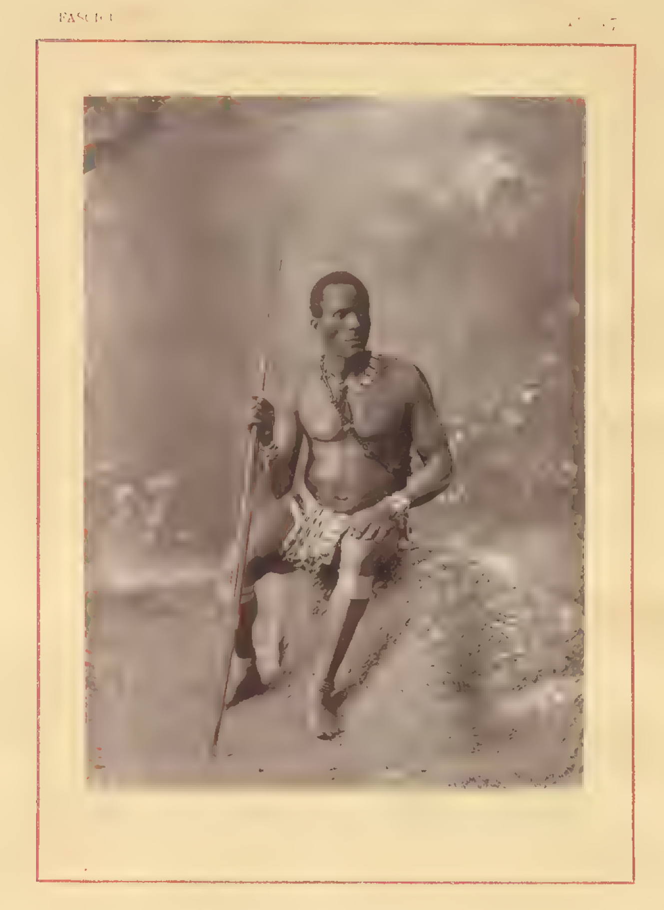
La population de Batavia est fort mêlée. Outre le Malais et le Javanais, qui sont les naturels de l'île, on y voit des Hindous, au buste de bronze, aux longs cheveux tombants, des Chinois et des Arabes, lents et majestueux dans leurs robes flottantes. Le plus remuant, c'est l'inévitable Chinois, le juif de l'extrême Orient; pour arriver à la fortune, il n'est bassesse qu'il ne commette ou crime dont il ne se rende coupable.

Le Malais est tout autre; sa race se divise en trois branches : le Soundanais, à l'ouest et dans les montagnes; le Javanais, au centre et à l'est; le Malais, sur la côte et dans les villes. Tous trois sont généralement petits, bien faits et d'une force musculaire peu développée.

Pauvre et sans ressources, le Javanais s'impose le pèlerinage de la Mecque, que le Malais n'entreprend que par exception; il n'a nul souci du lendemain, il n'accumule pas, il ne sera jamais riche; c'est un être triste, mélancolique et résigné; il travaille par routine, sans besoin, sans désirs, jusqu'au jour où un cataclysme terrible engloutira des populations entières, et l'on s'étonnera peut-être alors que de puissants secours soient apportés aux survivants : *Il ne leur faut rien*, dira-t-on, *qu'un peu de riz qu'on leur donne là-bas.*

Le Malais appartient à une race fière; il est guerrier, marin, pirate ou marchand, et n'a jamais aussi facilement accepté la conquête. On le retrouve libre dans certaines îles de la Sonde, luttant sans relâche contre la suprématie de la Hollande.

Malais et Javanais pratiquent, sans exception, l'abominable coutume de mâcher le bétel, dont on voit des paniers pleins, avec des noix d'arec, ou transformé en chiques pour les amateurs. Aussi, bouches enflées, dents noires et rongées, gencives excoriées en sont le résultat; quelle beauté résis-



NÈGRE AFFRANCHI DE SURINAM



INDIGÈNE DE SURINAM

terait à de telles déformations ! Les femmes sont laides, et cela n'est point fait pour les embellir.

Elles seraient gracieuses cependant, ces Malaises, avec leur petite mine chinoisée, leurs formes élégantes enfermées dans le sarong multicolore, leurs épaules et leurs bras bien modelés, s'échappant nus de la haute draperie qui masque les seins.

Les Hollandais n'ont pas fondé à Java une colonie, mais un comptoir comme l'Inde anglaise ; il n'y a pas ici plus que dans l'Inde anglaise un seul Européen établi à demeure, cultivant la terre et y reproduisant sa race : le climat s'y oppose. On y vient remplir un emploi, surveiller une propriété, faire fortune s'il se peut et retourner en Europe. Non, la race blanche ne saurait prospérer sous ce climat dévorant, où tout travail est une fatigue, où le moindre mouvement entraîne une transpiration débilitante; elle s'y étiole et dépérit.

La végétation des campagnes est splendide : ce sont des fourrés de bananiers, d'orangers, de pamplemousses et de manguiers que dominent les hautes touffes des cocotiers et les tiges grêles mais élégantes des aréquiers.

Chose singulière, on trouve les champs de riz à tous les degrés de croissance. Ce sont les hommes qui labourent, mais ce sont les femmes qui le piquent et qui le récoltent; munies d'un paquet de jeunes plantes, on les voit, les jambes enfoncées dans les champs inondés, se suivre à la file, planter le riz par touffes de trois tiges, et cela aussi droit et aussi régulièrement qu'au cordeau. Le riz, le café et la canne à sucre, voilà les grandes cultures que produit cette nature millionnaire, mais dont les habitants restent cependant pauvres; ils n'ont pas de besoins, nous dit-on, c'est là l'explication d'un maître; en auraient-ils, qu'ils ne pourraient les satisfaire.

Toute la côte septentrionale de Java présente une plage basse et marécageuse; la côte méridionale, au contraire, est montagneuse, et les vagues de l'océan Indien viennent s'y briser sur des falaises.

Notre cadre ne nous permet pas de donner la des-

cription des autres localités, telles que Singapour, Samarang, Soerakarta, Djokjokarta, qui ont avec Batavia certaine analogie; nous nous bornerons à signaler les ruines fameuses du temple de Boeroe-Boedor, dont le pavillon des colonies, à Amsterdam, nous a donné tant de détails intéressants.

L'édifice, qui daterait, selon l'opinion de M. Leemans, du huitième siècle, n'est pas un monument dans le sens où nous l'entendons, puisque la colline sur laquelle il s'appuie est une masse pleine et qu'il n'a pas d'intérieur.

C'est un énorme groupe de cinq corniches à lignes brisées, semées de niches pour les bouddhas, et bordant des chemins de ronde, espèces de galeries assez étroites où se développent à l'infini les bas-reliefs les plus beaux qui se puissent voir.

C'est la légende de la famille du futur Bouddha; l'histoire de Çouddhodana, son père, et de sa mère la reine Maya (fleur de beauté, fleur de vertu); c'est l'annonce divine que le dieu Bodhisattva viendra s'incarner en elle : elle donnera le jour au prince Siddartha, qui abandonnera la cour de son père et ses plaisirs et ses grandeurs, renoncera à la royauté qui l'attend, pour endosser, à vingt-neuf ans, le pauvre vêtement de l'anachorète et devenir *Çakyamouni*, le grand réformateur; c'est, en somme, l'épopée du Bouddha tout entière, où, dans *seize cent trente-six tableaux, vingt-cinq mille personnages*, au quart ou moitié grandeur d'un haut-relief, dansent, parlent et chantent la merveilleuse histoire du dieu ; ce n'est point là du grotesque comme dans certains temples de l'Inde : non, ces figures vivent, les compositions sont parfaites, et l'art le plus raffiné a présidé à toute l'ornementation.

Le gouvernement hollandais a fait publier une monographie du temple avec un texte par le docteur Leemans, le savant directeur du Musée de Leyde. L'ouvrage est des plus intéressants; nous y renvoyons les lecteurs qui désireraient une étude plus complète.

L'ILE DE SUMATRA [1]

Ile volcanique, bossuée, trouée en maints endroits, Sumatra est séparée de Java, au sud-est, par le détroit de la Sonde et de la péninsule malaise, au nord-ouest, par le détroit de Malacca. Elle s'étend dans la direction du sud-est au nord-ouest sur une longueur de seize cents kilomètres, occupant une superficie d'environ quatre cent quarante et un mille kilomètres carrés, soit à peu près une fois et demie l'Angleterre ; c'est la plus grande île de l'Archipel après Bornéo.

Cinquante et un mille kilomètres carrés à peu près de ce territoire forment l'État indépendant d'Atchin, tandis que le reste se divise entre les quatre résidences hollandaises de Sumatra occidental, Benkoelen, Kampongs et Palembang.

Sur la côte orientale, la grande plaine d'alluvions, généralement élevée de quelques pieds à peine au-dessus du niveau de la mer, a onze cents kilomètres de long, et sa largeur est de cent dix à deux cents kilomètres, ce qui donne une superficie de cent quarante-cinq kilomètres carrés, plus de la moitié de la Grande-Bretagne.

A l'exception de quelques terrains sur le bord des rivières généralement situées hors de l'atteinte du flux, cette plaine est couverte sur toute son étendue d'une immense forêt, contemporaine probablement de l'émersion et de la formation du pays lui-même. Une grande partie de ce territoire est extrêmement fertile et pourrait produire la plupart des fruits des tropiques ; mais, sur bien des points, il est occupé par des tribus grossières absolument incapables de le cultiver.

---

(1) Il existe très peu d'ouvrages spéciaux sur l'île de Sumatra : les meilleures informations sont écrites en hollandais. La description que nous donnons est extraite d'un excellent livre intitulé *Australasia*, d'Alfred R. Wallace, et publié à Londres en 1879.

Les indigènes de Sumatra appartiennent, dans toute l'étendue de l'île, à la grande race malaise; mais les diverses tribus en diffèrent beaucoup entre elles par la langue, les mœurs, l'état social. Nulle part on n'a trouvé de types de la race noire, à cheveux laineux, qu'on rencontre dans la péninsule malaise et dans les Philippines.

Les habitants les plus civilisés et les plus importants sont les Malais proprement dits, qui occupent le district montagneux de Menanpkabo, au nord de Padang; leur territoire est très cultivé et bien arrosé.

Vient ensuite, par ordre d'importance, le sultanat indépendant d'Atchin, qui occupe l'extrémité nord de Sumatra, et égale à peu près la Bavière en étendue. A son point le plus septentrional se trouve la capitale, Atchin; c'est une sorte de Venise asiatique : toutes les maisons en sont bâties sur des pilotis enfoncés dans le lit d'une rivière qui coule dans la plaine entre deux rives boueuses. Les indigènes semblent être des Malais du type le plus ancien; ils ont conservé leur vieux langage dans presque toute sa pureté. Mais tandis que chez les autres Malais on trouve de beaux traits, les Atchinois, avec leurs voisins du sud, les Bataks, sont une des races les plus affreuses qu'il soit possible d'imaginer. Comme la plupart des Orientaux, ils trompent autant qu'ils peuvent dans leurs transactions. Leurs métiers sont peu avancés, mais ils tissent finement la soie et exécutent d'une façon remarquable des filigranes d'or et d'argent.

Atchin avait autrefois une sorte de souveraineté sur les îles de la Sonde; c'était le plus formidable de ces États de pirates qui peuplaient alors Sumatra et écumaient les mers avoisinantes; c'est ce qui leur a attiré la guerre avec les Hollandais.

La Hollande est actuellement maîtresse d'une grande partie de Sumatra et de quatre îles; la population des possessions était estimée, en 1866, à deux millions d'habitants; en outre, à deux mille Européens. Les villes et les ports principaux sont : Palembang, Benkoelen et Padang.

Une partie de la ville de Palembang est bâtie sur la

rivière : les maisons sont supportées par d'énormes radeaux de bambous ; elles s'élèvent et s'abaissent alternativement, avec le flux et le reflux, de trois à cinq mètres.

SURINAM

Ce mot évoque dans notre esprit le souvenir de tout un essaim de jeunes filles gracieuses, au teint olive, aux yeux grands et expressifs, aux formes élégantes, aux attaches délicates, aux mains mignonnes, aux pieds d'enfant, qui ont été, pendant toute la durée de l'Exposition, un des principaux éléments de curiosité. Ces charmants *produits* féminins avaient malheureusement bien vite perdu la timidité sauvage qui les rendait si intéressants les premiers jours; ils étaient devenus en dernier lieu loquaces et bruyants, ils avaient retenu des mots français, hollandais et anglais pour offrir de petits bouquets et leurs portraits photographiés; l'offre était faite par des mains si mignonnes, venant de beaux yeux noirs si expressifs, qu'il était bien difficile de résister à leurs prières; aussi ont-ils fait d'excellentes affaires.

C'était, en un mot, une gaie et insouciante bande de grands enfants sans état civil, ne sachant ni leur nom ni leur âge. Habitués dès leur naissance à vivre au milieu des blancs et à être traités par eux de très haut, leur situation d'objets à voir ne les gênait en aucune façon; ils bavardaient, riaient, s'ébattaient, toisaient le public avec la désinvolture la plus parfaite, d'un air qui semblait dire : *Nous voilà, qu'en pensez-vous?*

Une Société hollandaise s'était constituée pour faire venir de Surinam les différents types qui composent la population hétérogène de cette possession des Pays-Bas; depuis l'Indien, l'habitant primitif, jusqu'au créole ou métis, en passant par la race blanche et la race nègre.

La Société avait construit, à cet effet, une vaste

rotonde où les indigènes étaient parfaitement installés avec leurs armes, leurs outils, leurs ustensiles de pêche, leurs abris, leurs hamacs et tout leur mobilier.

La population première de Surinam se compose d'Indiens cuivrés, appartenant à diverses tribus; puis sont venus les blancs, qui ont importé les nègres d'Afrique comme esclaves. Ces derniers forment aujourd'hui la base de la population du pays. De temps immémorial, des nègres ont déserté des plantations et se sont retirés dans les inaccessibles forêts vierges, loin du littoral; ils ont, peu à peu, établi entre eux une organisation civique très rudimentaire, une sorte d'État libre, avec lequel, durant des siècles, le gouvernement de la colonie a eu des démêlés.

Les noirs ont perdu un peu du caractère de leur race, par suite d'une légère mixtion du sang indien; ils sont plutôt chocolat foncé que noir. Nous n'avions eu jusqu'ici qu'une sympathie peu marquée pour la race nègre; nous la regardions un peu comme une espèce côtoyant la véritable race humaine; mais, franchement, depuis que nous avons vu les types splendides envoyés de Surinam, nous sommes sur le point de penser l'inverse, car nous nous figurons l'effet piètre et piteux que feraient la plupart d'entre nous en costume primitif, auprès de ces nègres aux épaules puissantes, à la poitrine développée, aux bras et aux jambes admirablement musclés; quels beaux éléments d'études avaient là nos peintres et nos sculpteurs! et ils n'auront certainement pas manqué d'en faire leur profit. Nous avons appris que le Musée d'art industriel d'Amsterdam avait fait exécuter le moulage des *produits* de Surinam; c'est là une excellente idée dont nous le félicitons.

Les habitants primitifs sont plutôt chétifs; leur peau est d'une couleur sale, qui tient du jaune, du cuivre et du bistre; ils ont le nez crochu, les pommettes saillantes; leur chevelure longue et lisse fait contraste avec la toison crépue des noirs et des métis. Ils se couvrent la tête de plumes et se drapent dans des couvertures, avec lesquelles ils se donnent des airs graves et solennels, mais embarrassés. Comme extérieur, ils sont certainement les moins

bien favorisés de la compagnie. Nous faisons toutefois une exception pour un jeune gars, dont nous reproduisons les traits et qui, très élégamment bâti, a un air de fierté farouche qui intéresse.

Malgré les conditions relativement favorables du climat et la fertilité exceptionnelle du sol, Surinam est loin d'être, en ce moment, une colonie en plein épanouissement; depuis l'abolition de l'esclavage, toutes les exploitations y souffrent plus ou moins du manque de bras. Dans ce climat, un nègre subsiste avec presque rien et aime aussi à se faire servir; aussi la population nègre travaille-t-elle le moins possible, et la question de l'importation des coolies est pour Surinam une question de vie ou de mort.

Les produits de la colonie n'attirent guère l'attention à l'Exposition; ce sont ceux ordinaires de la culture tropicale et les pépites d'or que l'on y trouve en quantité assez importantes dans l'intérieur du pays.

Peintures, récits et descriptions resteront toujours pâles auprès de l'impression des touristes qui auront visité l'Exposition des Colonies néerlandaises. C'était certainement, comme aménagement, comme étalage et comme intérêt des choses exposées, le point le plus lumineux de l'Exposition d'Amsterdam.

Devant le portique d'entrée du pavillon était placé, sur son piédestal, le modèle de la statue érigée à Jan Pietersz Koen, l'énergique fondateur de l'empire tropical de la République des Provinces-Unies. En face — triste antithèse — se voyait le monument en bronze que l'on va ériger à Atjeh à la mémoire des victimes de la guerre.

Autour du pavillon était campée une « Kampong »

indienne, village international; les maisons qui le composaient, toutes en bambou et bâties sur le terrain par les indigènes, étaient des échantillons d'architecture des différentes parties de l'archipel néerlandais.

Les Malais sont, la plupart, paraît-il, de hardis pêcheurs qui passent leur vie à poursuivre le poisson. Leurs maisons aquatiques sont bâties sur pilotis; ces observatoires leur permettent de passer de longues heures à la surface de l'eau pour épier l'arrivée de bandes de poissons, comme les chasseurs, enfouis dans les roseaux, guettent la venue des canards sauvages. Le poisson est-il signalé, ils sautent dans leur barque, une sorte de gondole vénitienne, et fondent sur leur proie. Le *glogol*, leur principale victime, est la seiche, qui fournit en abondance un liquide noirâtre d'où s'extrait la sépia. On peut étudier à son aise, dans cette exposition vraiment pittoresque, chacun des éléments de ce métier, et, avec un peu d'imagination, il semble que l'on voie les indigènes, leurs villages, les eaux poissonneuses et l'abondante récolte de leurs filets.

En continuant notre promenade, nous voyons des instruments aratoires, des charrues destinées à des bœufs minuscules, car tout est petit chez les Malais : hommes, chevaux et bœufs; mais il y a, en revanche, chez les habitants comme chez les animaux, une vitalité et une énergie incroyables; aussi est-il prudent de ne pas s'approcher des petits chevaux qu'on entend sans cesse hennir et piétiner dans les écuries étagées des maisons malaises.

Ici nous traversons un pont construit de la façon la plus ingénieuse : système à double effet, dont le garde-corps est formé par deux assemblages de charpente reliés et composés de bambous; on y a accroché un tablier également en bambous, offrant lui-même certaine rigidité; l'ensemble est parfaitement résistant et solide. Ces ponts servent à traverser les kalys, rivières habitées par les caïmans.

Tout avait été bâti par les Malais, et il était curieux, pour les connaisseurs, d'étudier ces divers systèmes de con-



JEUNE FILLE DE SURINAM



TH. FUMIERE. Autographie Guyot frères.

PONT ET VILLAGE CONSTRUITS PAR LES MALAIS.

structions aussi simples que rationnels : les clôtures en bambou, les cloisons tressées, les charpentes des toitures, tout est raisonné, jusqu'à l'écoulement des eaux entre les maisons accolées, ménagé dans un tronc d'arbre creusé, décoré à son extrémité d'une énorme tête de gargouille qui a peut-être servi de point de départ au même motif si souvent employé pendant la période ogivale; *nihil sub sole novum.*

Devant l'une des habitations, nous trouvons une plantation de tabac en miniature. Ailleurs, c'est un enclos où la musique et la chorégraphie appellent notre attention. Le *gamelan,* orchestre d'indigènes créé par le premier Mangeou-Nagoro, geint, ronfle et fait pleurer ses mélodies primitives entrecoupées de coups de tam-tam ; des danseuses javanaises *(roggeng),* les hanches serrées dans le *sarong,* épaules et bras nus, se balancent et se tordent sur place, par mouvements ondulants et voluptueux, en agitant lentement autour de leur personne le mince et flottant *slendang,* morceau d'étoffe qui leur sert de ceinture, de voile, d'éventail, en un mot d'instrument de coquetterie.

La musique se compose d'instruments en cuivre et d'espèces de marmites de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis le plat à cuire deux œufs jusqu'à la plus immense turbotière, de violons à deux cordes d'un modèle inconnu, et enfin de lames de bois sonore rappelant, par leur disposition, la marimba américaine.

Mais, trêve aux divertissements et entrons dans le pavillon; l'aménagement intérieur est splendide; la nef principale mène au salon royal, décoré de palmiers et d'une fontaine dont les eaux jaillissantes répandent la fraîcheur; le style adopté pour la décoration rappelle, on ne sait trop pourquoi, le mauresque, mais l'innombrable quantité d'objets exposés rend à l'ensemble son cachet véritable. Des percées, habilement ménagées, permettent du salon royal d'apercevoir d'un coup d'œil toutes les parties de l'Exposition; on s'arrête ici devant l'image en cire du peintre javanais Radhen Saleh, revêtu d'un joli costume de

gentleman indigène, sa décoration à la boutonnière et une cigarette à la main. Nous trouvons de cet artiste habile, que la mort vient d'enlever à son pays, des pages saisissantes qui décorent l'avenue du salon : ce sont des tigres éventrés par des buffles ; une *estampede* d'animaux poursuivis par le feu dans l'herbe haute et se précipitant affolés dans un torrent ; impossible d'être plus vrai et plus énergique.

La surveillance du pavillon est faite par des indigènes en costume national, qui circulent sans cesse dans l'édifice et ne sont pas eux-mêmes un des moindres motifs de curiosité pour le public. Leurs cheveux noirs et abondants, retenus par un peigne, sont recouverts d'un foulard clair coquettement ajusté, qui fait valoir leur teint de bronze et l'énergie sauvage de leur figure. Un veston de velours et un pantalon ample, retenu par une ceinture de soie, tel est le costume de ces gardiens qui apportent dans leur mission un zèle actif des plus louables.

Les vastes galeries qui composent le gros du pavillon sont consacrées aux industries coloniales, à l'ethnographie, à la géographie, etc. Nous passons devant une magnifique collection de cartes, de livres et de modèles en tous genres, qui montrent ce que la race caucasienne a fait pour le développement des pays tropicaux. Nous voici entourés des modèles d'habitations de l'indigène, des instruments de ses industries et de ses récréations. Des temples et des constructions importantes sur une petite échelle, parmi lesquelles un édifice, flottant sur un radeau en bambou, attirent surtout l'attention ; des filets de pêche en grand nombre ; des gords de pêche (en modèle réduit), qui offrent une certaine ressemblance avec ceux que l'on trouve sur nos rivières ; des métiers à tisser ; des tissus de couleur brillante ; des barques et des canots à rames et à voiles, de pêche, de guerre et marchands. Plus loin, des meubles, des outils, des instruments, des masques, des parasols et autres objets de fabrication indigène.

L'Exposition possède une collection complète de tous les produits naturels d'exportation des colonies ; les plus importants et qui constituent, en somme, la base de leur



TH. FUMIERE. Autographie Guyot frères.

GRAND PONT DE ROTINS CONSTRUIT PAR LES MALAIS A L'ENTRÉE DE LEUR VILLAGE.

existence, sont : les cafés, les tabacs, les sucres, le riz, les gommes diverses, le maïs, la noix muscade, l'étain, le rotin, le bambou, etc., etc. Cette collection, savamment ordonnée, est classée par le professeur Veth, qui en a fait un catalogue raisonné appelé à rendre de très grands services.

Le public examine avec le plus vif intérêt un simulacre de plantation de tabac, grandeur naturelle, installée sur une plate-forme en bambou très élégamment construite. Au centre est l'abri sous lequel sèche le tabac récolté; de chaque côté sont installés des plants montrant le précieux arbrisseau à tous les degrés de développement : depuis le bourgeon à peine sorti de terre jusqu'à la tige qui arrive à hauteur d'homme. Des *coolies* chinois à queue flottante soignent les plantes, les arrosent, les éciment, leur font, en un mot, subir toutes les opérations de la culture.

Voilà, en peu de mots, l'une des plus intéressantes et des plus belles exhibitions qu'on puisse imaginer : *il me faudrait un mois, pour me rendre compte des richesses exposées ici,* disait notre Roi lors de sa visite à l'Exposition en octobre dernier ; et nous savons quel soin Sa Majesté apporte dans l'examen de semblable exhibition.

Les Hollandais seuls sont capables d'organiser, de classer et d'étiqueter pareille réunion de produits si divers pour lui conserver son caractère clair et saisissant. Quelle somme de patience il a fallu pour atteindre ce résultat; aussi les hommes éminents qui ont su mener à bien une telle entreprise ont droit à la reconnaissance, non seulement des Pays-Bas, mais du monde entier.

Ils ont prouvé une fois de plus que la nature est grande, sublime, inépuisable; qu'elle tient en réserve là-bas des richesses immenses pour les populations intelligentes et travailleuses qui iront y chercher un jour des ressources que la terre natale deviendra impuissante à donner à tous. Pendant que, fiévreux et impatients, nous grimpons ici les uns sur les autres à la recherche du pain de chaque jour, le calme et le silence se font au delà des mers dans ces plaines fertiles et sans limites, qui attendent,

depuis des milliers d'années, des bras industrieux pour féconder l'abondance et la richesse qu'elles renferment dans leur sein. C'est là un grand problème social qui, par la force des choses, devra s'imposer dans un temps assez rapproché, et à la tête duquel s'est déjà placé *S. M. Léopold II, notre Roi bien-aimé.*



Notice explicative des Planches

Planche 11. — Guillaume, par la grâce de Dieu, prince d'Orange, comte de Nassau, etc., etc., à l'âge de 48 ans, de l'an du Seigneur 1581. — Gravé par Bartholomé Dolendo, d'après Goltzius.
(Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de Belgique.)

Planche 12. — Pêcheurs de Scheveningen. — Dessin de M. Schmidt-Crans.

Planche 13. — La leçon d'anatomie, par Rembrandt.
(Musée de La Haye.)

Planche 14. — Paysans et paysannes de Hindeloopen et de la Frise. — Dessin de M. Schmidt-Crans, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de La Haye.

Planche 15. — Une noce en Zélande. — Dessin de M. Schmidt-Crans.

Planche 16. — Indigène de Surinam.

Planche 17. — Nègre affranchi de Surinam.

Planche 18. — Jeune fille de Surinam.

Planche 19. — Pont en bambous et village construits par les Malais. — Croquis de Th. Fumière.

Planche 20. — Grand pont de rotins construit par les Malais à l'entrée de leur village. — Croquis de Th. Fumière.



Phototypie E. Aubry. Bruxelles

VUE D'ENSEMBLE DE LA SECTION BELGE,

M. G. Bordiau, Architecte.



L'EXPOSITION BELGE



TRAVERSONS l'admirable clôture de l'église d'Enkhuyzen et entrons en Belgique ; nous trouvons ici plus d'air et d'espace dans la galerie principale ; les installations y sont de proportions moins importantes et, sauf quelques rares exceptions, les produits, en général, appartiennent au domaine des arts industriels.

L'ensemble décoratif de la Section belge est splendide ; M. l'architecte Bordiau a notamment tiré un charmant parti du point central de la galerie en y dessinant une élégante coupole dans laquelle sont représentées les armes des neuf provinces.

Deux frises, brossées d'une façon magistrale par notre jeune peintre décorateur M. Henri Baes, consacrées aux arts et à l'industrie, surmontent les arcades des galeries latérales. D'élégantes portières, les bannières de nos anciennes corporations, de la verdure et des fleurs à profusion, tels sont les éléments qui concourent à faire de la Section belge, la décoration la plus artistique de toute l'Exposition.

A Construction industrielle ayant obtenu, pour l'ensemble de ses œuvres, un diplôme d'honneur avec des considérants tout particulièrement flatteurs, c'est donc par elle que nous allons commencer.

Voici d'abord l'appréciation du jury international : « La Société anonyme « la Construction industrielle », ancienne maison Tasson et Washer, et ancienne maison Damman et Cassard, possède une exposition *sans rivale* de parquets artistiques et ordinaires ; elle a, en outre, exposé des lambris d'un salon Henri II, d'une facture superbe. MM. les jurés, appréciant toute la valeur de ces produits, proposent, à l'unanimité des membres, le diplôme d'honneur à la Société anonyme « la Construction industrielle ».

C'est avec orgueil que nous reproduisons ces lignes, qui constatent que c'est une maison belge qui marche à la tête de toutes les nations pour les produits de menuiserie artistique.

Placée à l'extrémité de la galerie centrale belge, l'exposition des parquets comprend trois panneaux de grandes dimensions, représentant les dispositions les plus riches et les plus variées comme dessin et comme bois.

Sur un fond de chêne et de citronnier se découpent des motifs décoratifs en bois de rose, amaranthe, noyer d'Amérique et d'Italie, palissandre, ébène, acajou, teck, érable, bois de violette, marronnier, etc., etc.

Le grand panneau du fond contient trois motifs : celui du milieu, représentant un dessin de parquet, a obtenu la médaille d'or à l'Exposition internationale de Paris en 1878. Ceux des côtés reproduisent des cartouches pouvant être utilisés soit comme parquets, soit comme panneaux remplaçant une tenture. La face opposée nous donne les échantillons de parquets, depuis les combinaisons les plus simples en chêne massif jusqu'aux dessins les plus riches et les plus compliqués.

A droite et à gauche, posés latéralement, sont encore exposés deux grands panneaux, dont celui de gauche contient les spécimens variés de parquets de proportions

ordinaires, et celui de droite, l'une des dernières œuvres de « la Construction » : le parquet à double frise, en style Louis XIV, de la grande salle de bal de l'hôtel du baron de Hirsch, à Paris. Il est impossible d'allier autant d'élégance à tant de richesse, et l'on peut dire que ce dernier travail constitue le *nec plus ultra* dans l'art de fabriquer les parquets.

Indépendamment des modèles que nous venons de décrire, cette Société expose un salon Henri II, au grand complet, qui est bien la création la plus artistique qu'on puisse imaginer.

Un lambris en noyer d'Italie et d'Amérique avec incrustation d'ébène vient se rattacher comme lignes à une cheminée en marbre noir de Denée, qui occupe le milieu du panneau principal; à droite est une porte à simple ouvrant, décorée d'un fronton; toute cette partie du salon est l'œuvre de « la Construction industrielle ». Le caractère du style Henri II est la multiplicité et le fini des détails; le luxe effréné qui s'attacha à tous les produits de cette époque voulut des meubles de grande richesse, et l'on s'attacha surtout à l'exécution minutieuse de tous ces petits détails qui faisaient de chaque objet une œuvre d'art de grand prix.

La sculpture taillée dans la masse ne reproduit jamais deux fois le même motif dont les grandes lignes seules sont observées; en entreprenant une œuvre aussi importante et aussi complète, l'exposante a voulu montrer les ressources dont elle pouvait disposer dans le décor artistique de nos appartements modernes.

Grâce au concours de plusieurs collaborateurs, réunis sous la direction de M. l'architecte Fumière, le salon a pu se compléter par de magnifiques tapisseries de MM. Braquenié, par des tentures de grande richesse et un ameublement de M. Demeuter, de charmantes glaces-appliques de M. Nyssens, des cristaux d'art de la « Société du Val-Saint-Lambert », un splendide groupe de la « Compagnie des Bronzes », des ferronneries d'art hors ligne de M. Wauters-Koeckx et des bibelots du Chinois Tamine. On a réalisé

ainsi un ensemble qui a été une des choses les plus remarquables de l'Exposition d'Amsterdam.

Après avoir obtenu les premières distinctions aux expositions de Londres, de Naples, de Vienne et de Philadelphie, l'ancienne maison Tasson et Washer a obtenu à Paris, en 1878, et à l'unanimité des membres du jury, la grande médaille d'or; cette Société remporte aujourd'hui le diplôme d'honneur, dans des conditions exceptionnelles, à l'Exposition d'Amsterdam, et c'est justice.

Parmi les travaux les plus importants exécutés par cette maison, nous pouvons citer les parquets des palais du Roi et de S. A. R. le Comte de Flandre, les boiseries et les sculptures de la Salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, les menuiseries et lambris des Bourses de Bruxelles et d'Anvers.

Ajoutons encore à l'actif des travaux de la Société tous les bâtiments de l'Exposition d'Amsterdam; car nous pouvons affirmer, sans craindre d'être contredit, que si l'Exposition d'Amsterdam existe, c'est grâce à « la Construction industrielle » et à son chef aussi intelligent qu'énergique, M. Félix Tasson.

Un homme peut faire les rêves les plus beaux, présenter les problèmes, les combinaisons les plus admirables, mais l'essentiel est de trouver le côté pratique, les moyens d'exécution, et ce fut un peu le cas pour l'Exposition d'Amsterdam.

C'est un Belge et une Société belge qui ont entrepris l'édification des bâtiments de l'Exposition. Les splendides résultats obtenus font donc honneur au nom belge.



'élégant pavillon de la « Compagnie des Bronzes » occupe le centre de la galerie principale; son exposition est très belle.

Les conditions de l'industrie du bronze d'art et d'ameublement en Belgique sont bien différentes de celles qui règlent la même industrie à Paris.

Tandis que la fabrication est singulièrement simplifiée

en France par la division du travail, par l'infinité des ressources de tout genre qu'offre un pays où l'industrie du bronze est une tradition, cette fabrication est extrêmement compliquée en Belgique.

A Paris, chaque fabrique a pour ainsi dire une spécialité : les bronziers se complètent les uns les autres, et l'acheteur qui veut orner sa demeure sait où trouver celui qui excelle dans telle ou telle branche de l'industrie. A Bruxelles, cette multiplicité de producteurs n'existe point, et pour répondre aux besoins du public, une fabrique de bronze doit embrasser presque toute la série des productions.

Contrairement à ce qui existe à Paris, toutes les opérations constituant une œuvre d'art se font dans l'établissement même de notre « Compagnie des Bronzes ». Le métal entre là en lingot et en sort à l'état d'objet d'art ou d'ameublement.

Depuis l'année 1879, la Société poursuit une série d'études et d'essais en vue de faire renaître le mode de fonte dit « à la cire perdue ».

C'est une méthode pratiquée jadis par les sculpteurs de l'ancienne Grèce et de Rome, qui, reprise au XVe siècle par les artistes florentins, fut abandonnée en France au commencement du XVIIIe siècle. Voltaire, dans son *Encyclopédie*, tome 4, page 365, édition de Genève, 1766, consacre un chapitre très intéressant à la fonte dite « à la cire perdue » ; sans aborder le côté pratique de l'opération, le précurseur de la Révolution française explique clairement les avantages que doit produire ce mode de fonte. Le secret paraît en avoir disparu avec les frères Keller ; la dernière œuvre connue de ces fondeurs célèbres est une grande statue équestre de Louis XVI, qui fut brisée sous la Révolution et dont un unique fragment est conservé au musée du Louvre.

Il y a quatre ans à peine, de jeunes et brillants sculpteurs belges, revenant d'Italie, prônèrent hautement la fonte de bronze « à la cire perdue ». Presque en même temps, les plus éminents statuaires de Paris émet-

taient avec ensemble le désir formel de voir renaître un système de fonte qui, bien pratiqué, donne, sans qu'il soit besoin de les retoucher ni de les ciseler, des bronzes d'une fidélité de reproduction et d'une délicatesse de détails que la méthode par le moulage en terre ne peut réaliser au même degré.

Le directeur chef de la fabrication, M. Ch. De Coene, a été chargé par M. le directeur général, M. Ferréo Fourcault, de l'entreprise des recherches et des expérimentations de ce système de fonte, que la France ne pratique guère et que la Belgique n'a pas connu dans le passé.

Les résultats ne se sont pas fait attendre, car déjà la Société a pu fournir à la galerie du Musée national de Bruxelles une collection de grands bustes fondus à la cire perdue; elle a coulé le *Léonidas* de M. Georges Geefs, figure debout, mesurant 2m65, la *Poverella* de M. Paul De Vigne, figure assise de 1m30 de hauteur, le *Baiser* par M. Jef Lambeaux, groupe de deux figures de 1m90 de hauteur, etc., etc.

Ce mode de fonte laisse à la création toute sa brutalité artistique, le souffle de l'artiste y est conservé dans toute sa pureté; l'œuvre réunit les qualités vibrantes de la terre cuite à l'ampleur et à la richesse de la matière; il y a donc là un grand progrès réalisé et dont la « Compagnie des Bronzes » doit être fière (1).

Nous avons notamment remarqué, dans l'Exposition

---

(1) Dans un remarquable rapport adressé, le 26 septembre 1883, à Son Excellence le Comte Granville, Ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre, par Sir S. S. Lumley, ancien ambassadeur de la Grande-Bretagne à Bruxelles, l'histoire et la fabrication du bronze y sont traitées de main de maître.

Voici comment s'exprime Sir Lumley dans le dernier paragraphe de son travail :

« The opportunities I have had of seeing several works cast at the foundry » of the Brussels' « Compagnie des Bronzes » have enabled me to make » myself acquainted with every detail of the process of casting « à la cire » perdue », but any practical or technical value that may be derived from the » foregoing description is entirely to be ascribed to M. De Coene, the obliging » and able director of the casting department of that establishment, which is » now *the largest and most important foundry for works of art in Europe.* »

d'Amsterdam, la *Poverella,* délicieuse et poétique figure, acquise par S. M. le Roi des Pays-Bas, le *Bouffon,* de Willems, figure bien campée et d'une grande originalité; la piquante et provocante *Dorine,* de Léopold Harzé, la splendide garniture de cheminée *Chimères,* en style Renaissance, la garniture *à glaces* en style Louis XVI, très pure de style et admirablement ciselée. Une paire, très originale, de grands vases *Satzuma* monture vieil argent et vieil or, de très belles suspensions en fer forgé, en bronze ciselé, en bronze verni vieux et en vieil or. Citons encore deux lampes et une jardinière en style japonais, cuivre martelé argenté et doré, d'un dessin élégant et neuf.

Une exposition belge sans la « Compagnie des Bronzes » n'est pas une exposition complète; elle est là au poste d'honneur pour montrer que, dans l'industrie du bronze, notre pays n'a rien à envier à nos puissants voisins (1).

Après l'exposition de la « Compagnie des Bronzes », celle de M. Wilmotte, de Liège, est sans contredit la plus importante et la plus intéressante; cet exposant apporte dans l'exécution de ses productions, qu'il dessine lui-même, un véritable sentiment artistique; nous avons notamment admiré, dans son salon, un magnifique lustre en style Rubens, d'une facture superbe, rappelant bien, par l'exubérance de son décor, la manière du grand maître flamand.

Ces meubles suspendus d'où tombe la lumière exigent, s'ils ne sont agrémentés de cristaux taillés en larmes et en prismes, des rondeurs et des facettes de métal poli pour refléter les feux.

Le papillotement s'éteint dans les dorures et les patines, il s'éveille, au contraire, par les reliefs avivés du

---

(1) Nous renvoyons à M. I. Labarte et à M. Viollet-le-Duc ceux qui sont curieux de connaître les procédés de fabrication du bronze, et nous leur recommandons de lire le très intéressant chapitre du lampier (*Dictionnaire du mobilier*, tome 1, page 194), où le maître architecte les conduira dans l'atelier d'Alain le Grand et les fera assister à la coulée d'un bronze à la cire perdue.

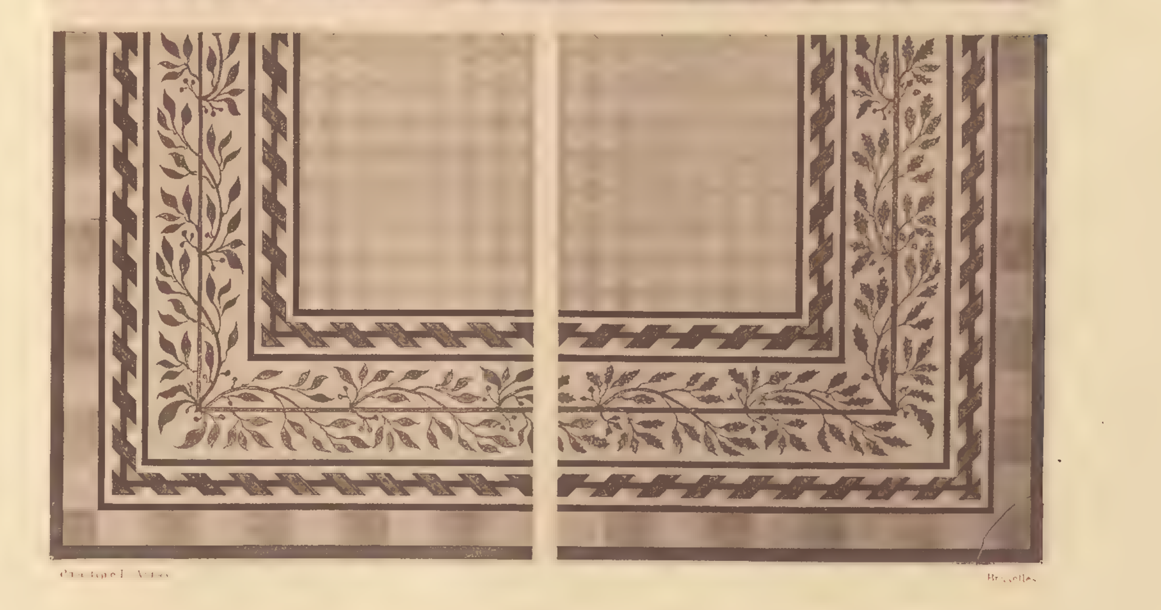
cuivre jaune, et nous louons M. Wilmotte d'avoir bien observé cet alliage de la fonte dans ses beaux appareils en style flamand.

Certains se plaindront des empâtements du détail, des inégalités des ajours ; nous nous imaginons que M. Wilmotte, qui dessine et conduit ses ouvriers et ses sculpteurs, connaît aussi ces défauts et que, s'il les sacrifie au décor, c'est une des conditions voulues de son ensemble. — Il s'est cantonné dans le style du grand maître flamand, il en a imité les lourdeurs, les ornements feuillus, les masses épaisses, rompues par de gras repercés. Un ciselet précieux qui borderait ces ornements-là, une lime patiente qui régulariserait ces mailles, leur feraient perdre leur moelleux qui en est le charme.

Ce n'est pas dans une pleine lumière qu'il faut juger ces cuivres, non plus que dans l'entassement d'un étalage où ils se nuisent entre eux ; ces bronzes d'ameublement ne prennent valeur qu'en place et, qu'il s'agisse d'un lustre en style Rubens, d'un cartel Louis XIV, d'une lampe orientale, c'est dans la pénombre discrète de l'appartement, parmi les tentures, les bahuts, les cuirs gaufrés, les épais tapis, qu'il faut les voir.

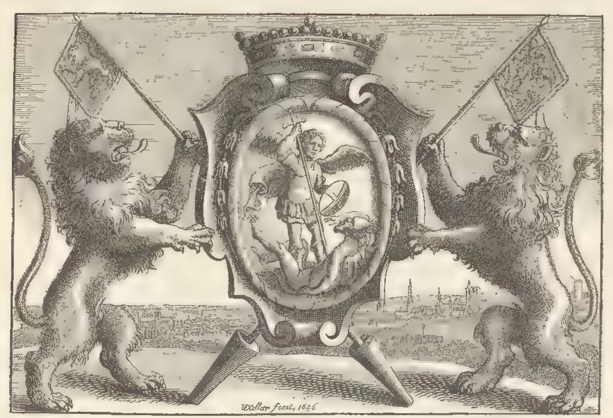






Bruxelles

GRAND PANNEAU EN PARQUETERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME « LA CONSTRUCTION INDUSTRIELLE »
(anciennes maisons Fasson et Waster et Damman et Cassiers).



BRUXELLES A TRAVERS LES AGES. — Bruylant-Christophe et Cie, éditeurs.

La classe 32 donne la mesure des grands progrès réalisés dans le domaine des travaux d'imprimerie et de reliure; citons en première ligne la maison Bruylant-Christophe et Cie, qui a exposé plusieurs de ses publications importantes : *Patria Belgica, — La Belgique illustrée, — Histoire des États généraux,* par Th. Juste, et l'ouvrage si intéressant de Louis Hymans, *Bruxelles à travers les âges.* Ces publications sont éditées avec un soin et un cachet qui font le plus grand honneur à cette maison.

L'imprimerie E. Guyot entreprend d'une façon remarquable les travaux typographiques et lithographiques, chromotypographiques, chromolithographiques, etc.; les travaux spéciaux pour sociétés financières, industrielles et commerciales. Elle occupe, dans ces sortes d'ouvrages, la première place en Belgique. Cette maison a publié également et avec succès quelques ouvrages d'art, parmi lesquels nous remarquons : *les Arts décoratifs à l'Exposition du cinquantenaire belge,* par Th. Fumière.

Au début du règne de Guillaume Ier, l'établissement

était honoré de la protection royale, et l'on peut regarder comme le véritable fondateur de cette importante maison M. Eugène Guyot, docteur en droit, chevalier de l'ordre de Léopold et de la Couronne de Chêne, commandeur de l'ordre du Christ de Portugal. Son nom est la firme que ses enfants ont conservée à l'établissement comme hommage rendu à sa mémoire.

Les importantes maisons Weissenbruch, Claessens (Laurent et fils), Lebègue et Rozez ont prouvé que la librairie belge était toujours à la hauteur de son antique réputation, et qu'elle n'avait rien à envier aux nations voisines pour la manière de bien présenter un livre.

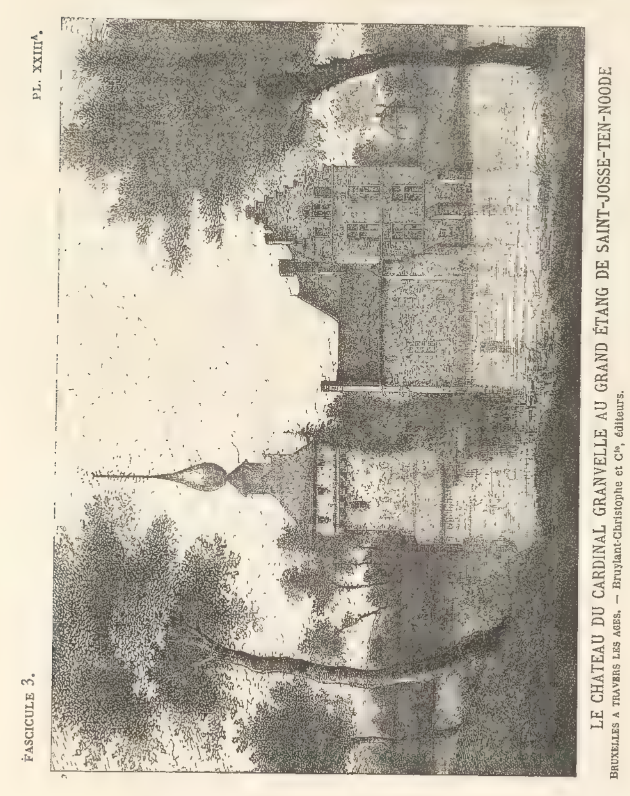
La fantaisie et la mode tiennent aujourd'hui une place importante dans la typographie, mais en fait de maîtres, nous ne reconnaissons, pour notre part, que les anciens, qui généralement apportaient un soin tout spécial dans le choix du papier et des caractères d'imprimerie; il y a, notamment pour cette dernière condition, une grande amélioration à réaliser dans l'intérêt de la conservation de la vue des populations.

Citons encore l'intéressante collection des caractères typographiques de la maison Schildknecht, de Bruxelles, et ses charmantes reliures, parmi lesquelles nous avons admiré le *Livre de mariage* et la *Sainte Bible*. Impossible de rêver, dans son genre, une œuvre ayant un plus grand sentiment artistique; cette maison fait la reliure d'une façon hors ligne et sait donner à ses productions un caractère tout personnel. La reliure est la toilette finale de l'ouvrage, c'est le paletot qui le conserve et le met à l'abri de la poussière; à ces divers points de vue, la reliure a une importance majeure, qu'on ne doit jamais négliger; aussi nos pères, qui connaissaient la valeur d'une bonne et élégante couverture, nous ont-ils laissé les noms vénérés de plusieurs relieurs fameux.

Mentionnons, pour terminer cette classe intéressante, la magnifique et très nombreuse collection de papiers spécimens de la fabrique Olin et fils, de Virginal, dont on n'a pas oublié l'importante installation à l'Exposition natio-

nale du cinquantenaire belge, où elle avait, comme la maison belge De Naeyer à Amsterdam, initié le public à la fabrication si intéressante du papier.

FASCICULE 3. PL. XXIII^A.



LE CHATEAU DU CARDINAL GRANVELLE AU GRAND ÉTANG DE SAINT-JOSSE-TEN-NOODE

BRUXELLES A TRAVERS LES AGES. — Bruylant-Christophe et Cie, éditeurs.

Ayons aussi un mot d'éloge pour les phototypies si remarquables de M. Aubry, de Bruxelles, qui lui ont valu une médaille d'or de la part du Jury international.

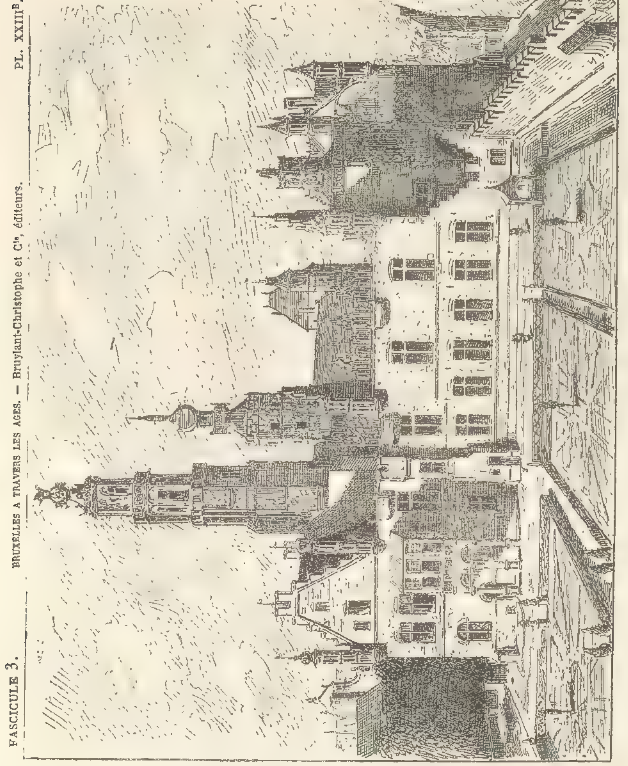
L'exposition des dentelles a été ce qu'elle devait être, c'est-à-dire d'une splendeur incomparable. On ne décrit pas des richesses pareilles à celles qui remplissent les étalages de la collectivité des fabricants de dentelles, représentée par douze exposants, il faut les voir. Ce ne sont que pointes et magnifiques volants de Bruxelles, de Bruges, de Malines, auprès desquels aucune femme ne saurait passer sans un frisson de convoitise, à moins d'être une sainte ou de porter en soi l'admirable confiance de la fortune sans limites ou à peu près.

Une vitrine de proportions modestes, mais très intéressante, est celle de Mme veuve Washer-François; on y voit ces tissus légers et transparents dont la mission discrète rend la femme si charmante; les tulles à dentelles et à broderies ont eu naguère un succès bien mérité; espérons que la mode en reviendra après les costumes à manches plates et à cols montant outre mesure de notre époque; une réaction commence à se produire, dit-on, contre ces modes étriquées, qui semblent vouloir faire de chaque victime, un véritable mannequin d'étalage.

Une tapisserie ayant pour sujet: *Philippe le Bon recevant les ambassadeurs d'Orient,* destinée à la grande salle du Sénat, est exposée par MM. Braquenié et Cie, de Malines; on a dépensé pour l'appréciation des admirables produits de cette maison les termes les plus flatteurs; déjà le jury de l'Exposition internationale de Paris, en 1878, a qualifié ses œuvres *sans pareilles;* il nous reste à dire que le panneau de Philippe le Bon est un chef-d'œuvre de plus à ajouter à la liste déjà longue des produits de MM. Braquenié.

Le gouvernement belge occupe un des premiers rangs, on est unanime à le reconnaître, pour ce qui regarde les institutions pénitentiaires et surtout les colonies agricoles: Ruysselede et Beernem, dans les Flandres, Merxplas, dans la Campine anversoise,

sont, de l'avis de tous, deux types d'établissement agricole officiel, où l'on occupe avec succès un nombreux contingent de jeunes gens aux travaux variés d'une exploitation



FASCICULE 3. BRUXELLES A TRAVERS LES AGES. — Bruylant-Christophe et Cie, éditeurs. PL. XXIII^B.

L'HOTEL D'ORANGE OU DE NASSAU A BRUXELLES

Dessin de Heins, d'après une aquarelle de la collection des manuscrits de la Bibliothèque royale.

visant au défrichement et à la mise en valeur de terrains originairement peu productifs.

Les instruments les plus perfectionnés, les méthodes

basées sur la science agronomique la plus récente, les races de bétail les plus distinguées, choisies avec un discernement parfait, les matières fertilisantes les mieux assorties et employées à profusion, la main-d'œuvre sagement répartie, tels sont les principaux moyens mis en œuvre dans ces remarquables colonies et dans lesquels résident les causes du succès avec lequel elles procèdent.

Est-il besoin d'ajouter que, au point de vue hygiénique et disciplinaire, le travail des champs, entendu de cette façon, donne aussi les plus heureux résultats : la santé physique et morale des jeunes délinquants, des adeptes libres reçus dans ces maisons de réforme, s'y redresse, s'y fortifie, et, à leur sortie de ces asiles protecteurs, la société reprend le plus souvent en eux d'utiles citoyens, des travailleurs instruits, rangés, dignes désormais de servir d'exemples aux populations que leurs premiers écarts avaient autrefois éloignées d'eux.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur le côté social de ces utiles institutions de réforme ou de colonisation; bornons-nous à féliciter le *Département de la justice* pour les remarquables plans de la colonie agricole de Merxplas exposés à Amsterdam. Ces plans et modèles de bâtiments agricoles font honneur non seulement aux architectes qui les ont tracés et réalisés; mais encore aux agronomes qui ont su les combiner en s'inspirant tout à la fois des saines traditions de l'agriculture locale et des améliorations indiquées par les progrès de la science à notre époque.

Les produits de MM. Eugène et Victor Boch paraissent avoir fait un progrès notable depuis notre Exposition nationale de 1880. Les imitations de Delft, notamment, peuvent rivaliser avec les belles productions des anciens, et la preuve en est dans l'exhibition des garnitures de Delft de MM. Boch à l'étalage de plusieurs antiquaires du Kalverstraat.

Nous avons encore remarqué deux énormes cornets, dont le décor et les émaux, genre japonais, sont splen-

dides. L'exposition de MM. Boch est excessivement remarquable par la variété et l'intérêt de ses produits; nous nous étonnons à bon droit que cette maison n'ait eu qu'une médaille d'or, distinction qu'elle avait déjà obtenue à Paris en 1878, avec une exposition qui n'avait pas atteint les résultats de celle d'Amsterdam.

Mme veuve Vermeren-Coché a étalé, dans deux salons très coquets, de véritables merveilles dans l'art de la céramique; ses surtouts de table en porcelaine, garnis de fleurs, ses services imitation vieux Sèvres et ceux non moins brillants dans le genre Renaissance, ses beaux vases fond crême, avec décor polychrome serti or, sont autant de créations qui recommandent très sérieusement cette véritable usine artistique.

Sur huit grandes tables, la « Société des Cristalleries du Val-Saint-Lambert » a exposé ses produits scintillants et éblouissants, qui n'ont plus rien à envier aux puissants établissements similaires de la France et de l'Allemagne; aussi le « Val-Saint-Lambert » a-t-il obtenu un diplôme d'honneur pour sa superbe exposition.

Nos industriels artistes, sans avoir fait de très grands efforts en vue de l'Exposition d'Amsterdam, sont cependant arrivés à des résultats satisfaisants; citons d'abord la maison Léopold Demeuter fils, qui a exposé une très jolie chambre à coucher d'un cachet neuf : l'ébénisterie est en sapin d'une qualité exceptionnelle qui, par sa couleur, son reflet et la douceur du toucher, rappelle le satin; les tentures, très artistement drapées, sont en brocart bleu céleste. Nous avons encore remarqué dans cette exposition un fauteuil et un petit canapé en noyer ciré style Louis XV, faits d'après des modèles anciens avec une très grande perfection et un soin à surprendre l'antiquaire lui-même. M. Demeuter a exécuté, d'après les dessins de l'architecte Fumière, le magnifique salon Henri II

de « la Construction industrielle » ainsi que les tribunes royales qui ont servi lors de la fête d'inauguration de l'Exposition d'Amsterdam; il a, en outre, coopéré à l'ameublement du pavillon de la Presse.

Les salons de MM. Briots et Procureur (A.) et fils, sans être de véritables salons, contiennent des spécimens de meubles très artistiques et parfaitement compris.

La maison François Franck, d'Anvers, a exposé une salle à manger et un fumoir en style François Ier, qui possèdent des qualités excessivement sérieuses; la salle est décorée de motifs en imitation de Gobelins, de panneaux en cuir repoussé et peint de M. Henri Verbuecken, peintre anversois, qui dénotent chez cet artiste un talent remarquable; ces œuvres, d'une grande allure et d'un puissant coloris, sont très décoratives. Des appareils de chauffage et de ventilation de M. Florent Schaeffer sont installés dans le même salon; nous n'insisterons pas sur les avantages du système préconisé par la maison Schaeffer, d'Anvers, dont la réputation est établie depuis longtemps. Ne quittons pas nos exposants anversois sans citer le charmant pavillon de la maison Arens, qui décidément est en voie de progrès dans l'application de ses produits en cuivre repoussé et surtout en fer ciselé.

La maison Alfred Delbruyère, de Bruxelles, a exposé des échantillons de parquets d'une exécution soignée et recommandable.

MM. L. De Coene et Bruniaux ont obtenu une médaille d'or pour leur magnifique cheminée monumentale en pourpre violet avec applications de bronze doré; c'est un succès aussi brillant que mérité. Citons encore comme particulièrement remarquables et au même titre, les cheminées de MM. Léon Boucneau, Mignot-Delstanche, Léonce Evrard, Devillers et Cie, et André, de Bruxelles. Si nous passons aux foyers, nous devons citer en première ligne une création de M. Alfred Toussaint, dont les éléments en fer poli avec plaques de faïence décorée constituent une chose d'un cachet neuf et élégant. Nous retrouvons dans cette classe M. Vandevelde avec ses conceptions d'un

esthétisme aussi pur qu'élégant, et enfin, MM. Monnaie et Van Noten, dont les jolis foyers en cuir poli surprennent tout le monde par leur bon marché.

Revenant au mobilier, nous mentionnons, comme création sobre et de bon goût, la salle à manger exposée par la maison Limbosch et Cie, de Bruxelles, et le meuble original et très simple de M. Spilthoorn, de Gand; ce mobilier a pour fond de splendides toiles peintes de M. Very-Lion, le maître gantois. Si nous poussons jusqu'au compartiment des pianos, nous trouvons, à la firme Oor Jean, un instrument de bois d'ébène en style François Ier, d'un dessin excessivement élégant, décoré d'une peinture représentant le roi de France, *le Père et le Restaurateur des lettres*, entouré de toute sa cour. Ce piano, qui n'a de commun avec les anciens clavecins que la physionomie artistique, est par son dessin une chose nouvelle, pouvant s'allier à toute espèce de mobilier d'art. Nous félicitons de ce résultat M. Oor, qui vient d'obtenir le titre de fournisseur de S. A. R. la Comtesse de Flandre, car il a su prouver ici que, tout en étant bon fabricant de pianos, il était également un homme de goût.

Qui ne connaît la rampe d'escalier de M. Wauters-Koeckx, cette œuvre de maîtrise, dont les difficultés d'exécution auraient fait reculer Quentin Metzys lui-même? Le même exposant nous montre, dans le salon de la Société « la Construction industrielle », deux bouquets de fleurs forgées, composés avec une élégance et une délicatesse infinies; M. Wauters-Koeckx a fait du fer un esclave, qui subit toutes ses fantaisies, tous ses caprices.

Non loin de là, nous voyons les peintures décoratives si fraîches et si coquettes de M. Joseph Tasson, et les modèles en plâtre si artistiques et d'une si grande allure de M. Houtstont, le créateur de la plupart des motifs qui décorent le nouveau Palais de Justice de Bruxelles. Citons encore la chaire à prêcher de MM. Goyers frères, qui possède d'excellentes qualités, mais qui nous paraît manquer un peu de ce souffle esthétique qui constitue l'une des premières qualités d'un meuble religieux; n'oublions

pas le joli salon en collectivité de MM. De Ligne-Verlat, dont les tentures peintes sont si réussies, et l'installation si complète de M. J.-B. Fondu, qui nous montre la serrurerie d'art sous ses aspects les plus variés.

Nous l'avons dit et répété, le meuble doit porter avant tout l'empreinte des mœurs nationales, qui donne l'unité au lieu de l'incohérence de style qu'on lui reproche trop souvent. Nous parlons de l'empreinte des mœurs ; en effet, l'amour du chez soi, du *home*, doit se révéler dans les moindres détails. Au lieu d'offrir une série de meubles exécutés avec le plus grand soin, avec un art infini, mais n'ayant entre eux aucun rapport, ni par le style ni par l'usage, n'est-il pas préférable de présenter une chambre complète, où rien ne manque, où il semble que le fauteuil béant, que le coin du foyer, que la table dressée attend quelqu'un qui a coutume de s'y placer à heure fixe, chaque jour, ou qui s'est absenté inopinément depuis une minute ? C'est une impression que nous avons voulu faire ressortir en composant et en dessinant le *cabinet d'un amateur d'antiquités* que nous avons exposé à Amsterdam ; il ne nous appartient pas de nous étendre sur ce sujet, qui a été apprécié d'une façon flatteuse, notamment par les journaux français ; nous dirons seulement que nous croyons avoir atteint notre but, qui était de mettre en valeur les ressources de notre industrie d'art national. Les meubles et les tentures de M. De Leemans, la menuiserie de la cheminée de M. De Bock, les jambages en marbre de la cheminée de M. Léon Boucneau, les vitraux de M. Fontana, l'ornementation peinte de M. Lanneau, les jolis volets flamands de M. Henri Dandois, les landiers en cuivre de M. Félix Vandevelde, les charmantes lanternes de Wauters-Koeckx, les faïences (imitations de Delft et vieux Tournai) de MM. Boch frères, les cristaux d'art du « Val-Saint-Lambert », les armes de M. Arens et la figure de la « Compagnie des Bronzes », sont tous éléments qui ont concouru à former un ensemble qui a prouvé une fois de plus qu'il y a, dans notre pays, des industriels artistes dont les œuvres peuvent lutter avantageusement avec les

productions si recherchées de nos vieux maîtres flamands du XVIIe siècle.

A l'entrée du compartiment belge, près du spécimen de la clôture de Enkhuizen, que nous avons signalée, nous remarquons un petit kiosque fort entouré et surveillé étroitement ; c'est l'exposition de M. François Heremans fils, qui nous exhibe les bijoux de S. M. la Reine des Belges et de LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Flandre; il s'y trouve un diadème en brillants, notamment, qui vaudrait la peine d'un coup de main.

La classe 34, fils et tissus, mérite une mention tout exceptionnelle. Sans parler de la collectivité verviétoise, qui, avec ses dix-huit exposants, occupe le poste d'honneur, et la collectivité des fabricants de tissus de Renaix, dont les produits réunissent le bon goût au bon marché, citons les admirables installations de : la Société anonyme « la Lys », à Gand; Parmentier Van Hoegaerden et Cie, à Gand; Rey aîné, à Bruxelles, avec son superbe panneau *l'Art et l'Industrie;* De Witte-Lousbergs, à Malines, exposant un panneau allégorique de toute beauté et dédié à S. M. le Roi des Pays-Bas; Thienpont et fils, de Gand, qui exhibent un service de table fabriqué pour S. M. Guillaume III, roi des Pays-Bas. L'art et l'industrie se sont donné la main dans les expositions que nous venons de signaler pour arriver à des résultats qui mettent la Belgique au premier rang des nations dans l'article linges de table damassés. Nous ne quitterons pas cette classe intéressante sans mentionner le bel étalage de MM. F. Van Damme et fils, à Hamme, qui ont trouvé moyen, avec des lacets, de représenter, d'une façon très artistique, le château où est née S. M. la Reine de Hollande (1). Citons encore la belle instal-

---

(1) Palais du Prince de Waldeck.

lation de M. Jonniaux, passé maître dans l'art de bien ganter une femme, de MM. Vaxelaire-Claes (au Bon Marché), Hirsch et C[ie], P. Limbosch, de M[me] veuve Colard et C[ie], de M. Fonson, de Bruxelles, avec ses habillements et équipements militaires, dont la réputation est pour ainsi dire européenne, et, pour finir, mentionnons la vitrine d'un bienfaiteur de l'humanité, M. Bücker, qui sait chausser son client sans le blesser, tout en lui faisant une paire de bottes aussi légères qu'élégantes ; il y a dans l'étalage de cet exposant une petite paire de pantoufles brodées à rendre jalouse Cendrillon elle-même.

Puisque nous parlons chaussures, mentionnons pour mémoire la collectivité des tanneurs et des corroyeurs belges, composée de près de quarante exposants ; c'est l'exhibition la plus nombreuse de ce genre de produits représentée à Amsterdam.

Bien s'habiller devient à notre époque un art véritable; la femme coquette y consacre les trois quarts de sa vie, et l'autre quart à récolter les bravos de ses adorateurs pour le talent qu'elle a su déployer. Nous sommes bien loin du temps où sainte Mousseline était la seule bienheureuse qu'on implorait pour être fraîche et jolie; ce ne sont maintenant que velours de Gênes, velours frappés, brocards, tous éléments dispendieux qui font la joie des femmes et le désespoir des maris.

L'art décoratif, après avoir révolutionné nos mobiliers jadis en acajou, s'est emparé de nos vêtements et veut que le tableau et les personnages intéressants appelés à l'animer se fondent dans un ensemble aussi riche qu'harmonieux ; c'est l'histoire du chançard qui a gagné une paire de pantoufles brodées à la loterie, et qui, de fil en aiguille, achète une robe de chambre, puis un tapis, puis un mobilier et enfin un hôtel..., toujours pour ne pas déparer ses jolies pantoufles.

Les fabricants de toilettes, comme les fabricants de meubles, sont de véritables artistes obligés de connaître les styles, les époques, les faits et gestes des principaux personnages de l'histoire. Les vêtements comme les mobi-



ROELOFS WILLEM

Photo-Zincographie E. Guyot.

PRAIRIE EN HOLLANDE

Croquis de M. Roelofs (Willem).

liers Louis XI, François Ier et Henri II, sont les thèmes à l'ordre du jour sur lesquels on brode des variations; et Dieu sait les sacrifices que doivent s'imposer les infortunés époux pour sacrifier à la déesse si capricieuse de la mode actuelle ; c'est le cas de rappeler à nos mondaines le vieux refrain suivant d'une chanson du xve siècle :

Pances-vous qu'elles preignent garde
Commant l'argent se dépent? Non.

A côté de la Hollande, dont le sol ne produit que de la tourbe, mais où l'on admire ces belles et grasses prairies dont l'horizon se perd dans l'espace, comme celui de la mer, est située la Belgique, où il suffit de gratter un peu la terre pour rencontrer les trésors les plus riches et les plus variés; il semble que la nature, toujours harmonieuse et prévoyante, s'est dit que ces deux pays devaient se compléter en donnant trop à l'un de ce qui faisait complètement défaut à l'autre. La Hollande, en un mot, avec ses magnifiques pâturages, fournirait le vivre à la Belgique, tandis que celle-ci, avec ses splendides et nombreux matériaux, donnerait le couvert à la Hollande.

L'Exposition d'Amsterdam offrait à tous nos exploitants de carrières une occasion unique de se produire en Hollande, et nous dirons tout de suite que nos industriels en ont largement profité. La collectivité des maîtres de carrières du Hainaut et de la province de Liège, a montré à nos voisins tout le parti qu'on pouvait tirer de cette magnifique pierre bleue dont on va chercher les blocs énormes sous le terrain houiller; dans l'eau, la pierre se conserve parfaitement intacte, ce qui la fait rechercher spécialement par les Hollandais pour leurs grands travaux hydrauliques, tels que les piles de cette merveille qu'on appelle le pont du Moerdijk, et la digue du Helder, mesurant près de huit kilomètres de longueur et dont les assises en pierre venues de Belgique reposent, dit la légende, à cinquante mètres de profondeur.

Disons que la pierre bleue se taille facilement, se prête à la sculpture d'ornement et que ses blocs n'ont d'autres limites que celles mêmes de la puissance mécanique des procédés d'extraction.

L'industrie des carrières de pierre bleue (dite petit granit) a pris, depuis un quart de siècle, une extension énorme, notamment dans le bassin du Hainaut. Le cube que l'on exploite par an dans les carrières réunies de Soignies, Feluy et Ecaussinnes peut être évalué à 150,000 mètres cubes.

On fabrique également, dans ces carrières, des pavés, de la chaux grasse très estimée pour les plafonnages et des produits chimiques pour l'agriculture. MM. G. S. Wincqz et Cie, Hachez-Desmette et Cie, de Soignies, Léon Cousin, d'Ecaussinnes, la « Société Rombaux », de Soignies, et la « Société des Carrières Saint-Georges », de Feluy-Arquennes, ont notamment des expositions très belles, qui dépassent tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, pour prouver à l'étranger que notre pays possède des richesses inépuisables pour l'industrie du bâtiment. L'Angleterre et la France, appréciant la qualité tout exceptionnelle de nos belles pierres bleues, en font grand emploi dans leurs constructions.

Les renseignements que nous avons obtenus nous permettent d'assurer que trois des établissements que nous avons déjà cités : les « Carrières Wincqz », dont le directeur est M. Grégoire Wincqz, la « Société Velge et Cornet » et les « Carrières Saint-Georges », à Feluy, ayant pour directeur M. Oscar Pennart-Wincqz, exploitent, dans des proportions égales, de 55,000 à 60,000 mètres cubes de pierres par an, et qu'elles occupent environ 1,800 ouvriers. Ces établissements, d'égale valeur, méritaient tous trois, suivant nous, le diplôme d'honneur; mais il est à présumer que le jury aura estimé l'importance de ces carrières par le cube plus ou moins volumineux des spécimens exposés ?...

La collectivité des maîtres de carrières de la province de Liège, représentée par dix exposants, est également importante et très intéressante; la pierre de Sprimont a des

qualités identiques à celle des Ecaussinnes; elle est sonore, compacte, mais d'un bleu plus accusé.

Nous ne voyons en pierres blanches de Gobertange que les échantillons exposés par MM. Brassine et fils. Dédaignée par quelques-uns de nos architectes influents, cette pierre avait fini par être abandonnée aux constructions secondaires et réputée indigne de concourir à l'édification de nos monuments publics modernes.

Les pierres de France furent employées à l'*église commémorative de Laeken;* le grès prussien d'Herzogenrath obtint la préférence pour la *Colonne du Congrès;* on sait ce qu'il est advenu à l'église de Laeken, et chacun peut constater que la *Colonne du Congrès,* effritée, rongée et tombant en poussière, est loin d'avoir l'aspect du *granit robuste* célébré par la cantate du jour de son érection.

La pierre de Gobertange convient on ne peut mieux à notre ciel brumeux et humide; elle n'est pas gélive, et il suffit de ne pas dépasser la hauteur d'assise de 0^m20 que peuvent fournir les bancs, pour n'avoir pas d'épaussures à redouter.

Plusieurs établissements importants des carrières de Tournai ont répondu à l'appel qui leur a été fait par l'Exposition d'Amsterdam; citons : les carrières de MM. Dumon et Cie, de Auguste Lehon, d'Antoing, du baron Victor Lefebvre, de Goblet-Delwart et Cie, etc. On sait que la chaux de Tournai jouit d'une réputation universelle et qu'une des applications les plus importantes fut celle faite aux fortifications de Paris, décrétées par M. Thiers sous Louis-Philippe. Seulement, les entrepreneurs français, qui n'en connaissaient pas l'emploi, utilisèrent la chaux à la façon du plâtre, c'est-à-dire sans attendre qu'elle fût éteinte; il s'ensuivit des écroulements provoqués par la chaux en travail, qui ont occasionné de nombreux procès et la ruine de plusieurs entrepreneurs.

Quelques-uns de nos architectes ont trouvé dans la pierre noire de Tournai des éléments décoratifs qui font le meilleur effet.

La « Société anonyme des Carrières de porphyre de

Quenast » figure avec son diplôme d'honneur en tête de la liste des exposants des carrières de pavés ; nous avons tous apprécié les produits de cet établissement modèle ; des dessins superbement rendus montrent à l'Exposition l'importance de cette exploitation, qui a, en quelque sorte, monopolisé le travail du porphyre dans notre pays.

D'autres carrières de pavés sont également à citer, entre autres la « Société anonyme des grès, marbres et petit granit d'Yvoir-lez-Dinant », de M. Alfred Dapsens, qui possède une installation très variée et très complète.

Namur et ses environs offrent un champ fertile à toutes les exploitations des matériaux de construction ; on y trouve de tout : les marbres les plus riches connus dans le monde entier, la pierre de taille, des grès de toutes nuances, des terres plastiques, etc., etc. C'est un coin béni du ciel, mais dont les habitants, généralement modestes dans leurs goûts, se laissent vivre sans tracas et sans ennuis ; Namur est la ville où il y a le plus de petites boutiques et de rentiers ayant de 1,200 à 1,500 francs de revenus.

Puisque nous voici en plein dans l'industrie, citons l'exposition très intéressante de M. Frédéric Nyst, ingénieur à Liège, qui nous montre une collection très nombreuse de rivets, de boulons, de rondelles, d'écrous, de ferrements pour télégraphes, etc. ; l'excellence de ses produits a valu un diplôme d'honneur à cet exposant.

Un exposant bruxellois, M. Blaton-Aubert, a trouvé l'occasion de produire dans les jardins de l'Exposition une partie importante de sa galerie d'œuvres sculpturales en béton comprimé ; on y remarque : Jupiter Olympien, l'Hercule Farnèse, l'opulente Vénus de Milo, la charmante et gracieuse Vénus de Médicis, le fougueux Ajax, le bouillant Achille, en un mot, l'Olympe au grand complet, surpris sans doute de ne plus avoir les honneurs du marbre et du bronze ; on dit même que la Vénus de Milo en a eu un tel saisissement que les bras lui en sont tombés... Grâce au ciment, M. Blaton a vulgarisé les œuvres les plus belles des Phydias et des Praxitèle, en

les mettant à la portée de toutes les bourses; c'est une entreprise hardie dont on doit savoir gré à cet exposant.

Nous ne quitterons pas le ciment comprimé sans mentionner les tuyaux, les conduites d'eau et les égouts de la « Société en commandite Renette et Cie », à Louvain.

Il y a dans ces produits une ressource pour les Pays-Bas, où la plupart des travaux dans l'eau nécessitent une exécution très rapide.

La ville d'Anvers a exposé un plan en relief de ses établissements maritimes, des dessins de photographies sur le même sujet, ainsi que le modèle d'une cale sèche. L'examen de ces reproductions permet de se rendre un compte exact de l'importance de ces immenses travaux, qui font d'Anvers l'une des plus puissantes métropoles maritimes du monde entier.

On fait remonter jusqu'au XIIe siècle le commencement de l'exploitation de la houille en Belgique. Le terrain houiller traverse la Belgique du Sud-Ouest au Nord-Est, en passant par Quiévrain, Mons, Charleroi, Namur et Liège; il occupe environ 1/22 de la surface du pays. A partir du ruisseau de Samson, non loin de Namur, où les strates houillères inférieures arrivent au niveau de la surface, l'ensemble de la formation s'incline, d'un côté, à l'Ouest vers Mons pour former le *bassin du Hainaut* et, de l'autre, à l'Est, pour constituer le *bassin de Liège*.

Malgré le nombre de couches très considérable et bien que presque toutes les qualités du charbon minéral soient représentées dans le gisement belge, l'épaisseur généralement médiocre des veines de houilles et les dérangements nombreux opposent à l'exploitation des difficultés considérables. On a divisé en quatre classes les couches de charbon exploitées en Belgique, qui sont dans l'ordre du gisement :

La *houille maigre*, la *houille grasse*, la *houille demi-grasse* et la *houille Flénu*.

La place qui appartient à la Belgique, dans le commerce international des combustibles minéraux, est délimitée par ces faits : l'*ère des concessions est close, les terrains exploitables étant, dès aujourd'hui, presque tous occupés;* la profondeur moyenne des étages inférieurs d'exploitation augmente d'environ six mètres par an, et le prix de revient s'élève en proportion d'une façon constante, abstraction faite des variations amenées par les circonstances du marché et malgré les progrès réalisés chaque jour dans l'outillage et l'organisation du travail.

Après ces observations préliminaires, nous passons sans transition à l'énumération des divers établissements représentant dignement à l'Exposition internationale d'Amsterdam la grande industrie charbonnière belge. La collectivité des charbonnages de la province de Liège et les Associations charbonnières de Charleroi et de Mons comprenaient dix-huit installations toutes très remarquables. A l'instar de l'Allemagne, la Belgique charbonnière apporte de l'art et du goût dans la façon d'exposer ses produits; nous ne pouvons, à cette occasion, nous dispenser de citer certain édicule consacré au labeur, dont le centre est occupé par un brave porion, son pic sur l'épaule et sa lanterne au chapeau.

Parlerons-nous de l'usine bien connue de la *Vieille-Montagne*, qui, avec ses multiples produits, a occupé une place si importante à Amsterdam?

Dirons-nous un mot de l'agence des glaceries belges qui a fait l'étonnement de tous les visiteurs par ses glaces immenses? Citerons-nous la collectivité de l'association des maîtres de verreries belges à Charleroi, qui nous a montré ses produits dans toutes leurs transformations, depuis le canon triple épaisseur jusqu'aux verres mousseline les plus délicats?

Ayant encore à donner la description de la galerie des machines, où nous retrouverons au poste de l'honneur bon nombre de nos compatriotes, nous terminons

ce premier chapitre, exclusivement consacré aux produits nationaux, en disant que la Belgique a brillamment répondu à l'appel chaleureux qui lui a été fait par sa sœur la Hollande; revêtue de ses plus beaux atours, elle a, dans sa visite à Amsterdam, été digne d'elle-même et de son hospitalière voisine.

Les produits belges, par leur bon marché relatif, défient toute concurrence et s'expédient à l'étranger dans presque toutes les directions. Grand nombre d'articles s'exportent en Amérique; d'autres vont en Angleterre où, changeant de marques, ils se vendent comme produits anglais.

En résumé, l'exposition belge se distingue par un caractère très sérieux; elle est éminemment commerciale. On peut, après l'avoir visitée, se faire une juste idée des échanges que toutes les nations pourraient utilement faire avec la Belgique, pour peu que l'on énumère avec soin les prix indiqués sur la plupart de ses produits.

Le conseil communal de Bruxelles avait décidé d'envoyer à Amsterdam un groupe d'ouvriers choisis, pour y examiner et y étudier les produits se rattachant à différentes industries; l'idée était bonne, elle constituait, pour plusieurs de nos travailleurs, une récompense légitimement acquise et dont la conséquence naturelle aurait été un pas de plus dans la voie du progrès. La décision n'a pas eu de suite, parce que, a-t-on dit, l'Exposition d'Amsterdam était plutôt coloniale et qu'elle n'offrait rien de neuf à l'étude de nos ouvriers. A moins de vouloir que chaque exposition apporte un bouleversement complet dans les inventions et les idées modernes, nous ne comprenons pas cette objection. Des éléments pour l'étude et l'amélioration dans toutes les branches de l'industrie et du commerce ne faisaient nullement défaut à l'Exposition d'Amsterdam, et la somme relativement minime qu'il aurait fallu pour y conduire l'élite de nos travailleurs était une dépense bien faite que personne n'aurait critiquée.

« Les classes dirigeantes d'autrefois, » a dit M. de Molinari, « attestaient leur puissance aux yeux de la foule » en accumulant les palais et les temples; elles élevaient des » pyramides colossalès pour y loger des momies. L'indus- » trie a mieux à faire que loger des momies; elle travaille » pour tout le monde, et le plus humble ouvrier, en » entrant dans ses palais, se trouve *chez lui.* Il a con- » tribué pour sa part aux merveilles qui y sont entassées » et qu'aucun privilège, aucune loi divine ou humaine ne » réserve plus à l'usage exclusif d'une caste. Il peut, lui » aussi, aspirer aux jouissances qu'elles procurent; il a » travaillé pour lui-même en travaillant pour les autres, » et *les fêtes de l'industrie sont les siennes.* »

Certes, on ne saurait mieux dire que l'éminent économiste. Cependant, s'il peut en effet aspirer aux jouissances que les progrès de l'industrie lui promettent, sans craindre qu'un édit somptuaire l'en écarte violemment, il est juste de dire qu'une jouissance plus pure est réservée à l'ouvrier, et que c'est surtout de celle-là qu'il est avide : *l'orgueil satisfait de l'auteur anonyme applaudi,* même par ses adversaires.

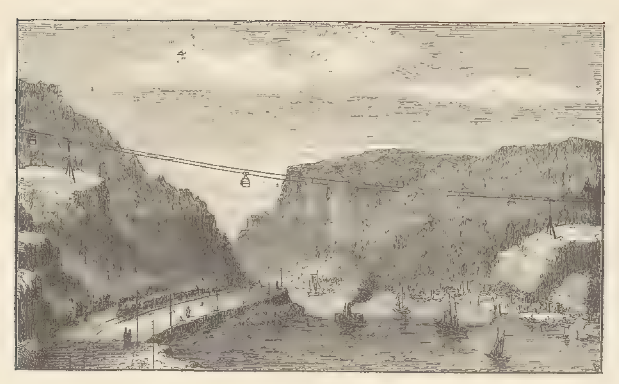
Explorez, par exemple, la galerie des machines par un beau dimanche; vous y verrez arrêtés devant les machines en activité des groupes de deux ou trois ouvriers, qui ont mis, pour visiter l'Exposition, leurs habits les plus beaux. Ils sont là qui discutent avec gravité. Leur figure énergique, leurs traits durcis par le travail, ont pris une singulière expression de fierté et de contentement de soi-même. On sent qu'ils sont là dans leur domaine. Ces machines, c'est leur labeur qui les a construites et façonnées; c'est leur intelligence qui les conduit et les règle. Ils n'en parlent qu'avec une sorte de respect.

Le plus éloquent du groupe donne aux autres des explications écoutées avec une religieuse attention. S'ils se trouvent en présence d'un système nouveau ou amélioré, ils cherchent à en pénétrer les secrets, et celui qui les entend en passant peut prendre une utile leçon.

Quiconque a vu ainsi ces groupes de travailleurs, se

rendra parfaitement compte du profit immense que le génie d'un peuple peut tirer d'une exposition universelle, et il repoussera bien loin l'idée d'en écarter l'ouvrier sous prétexte qu'il n'y trouvera rien de neuf. Le spectacle de tant de merveilles accumulées agrandit, éveille, échauffe l'intelligence des travailleurs, et plus d'un peut-être, subitement éclairé et mis sur la voie d'une invention féconde, poussera le cri fameux du Corrège à la vue d'un tableau de Raphaël : *Son pittore anch'io!...*





FASCICULE 3. PL. XXV.

CHEMINS DE FER AÉRIENS

Système Adolf Bleichert et Cie, de Leipzig. Agent général belge : M. Camille Gillieaux.

LA GALERIE DES MACHINES

Le mot *impossible* n'est pas français, disait aux généraux ses sous-traitants, Napoléon Ier, ce grand entrepreneur de tueries humaines qui se croyait l'élu du destin pour faire triompher la force sur le droit. A cette époque, l'homme était une machine propre tout au plus à fournir de la chair à canon. Un simple caprice du maître suffisait pour trancher un millier d'existences qui ne demandaient qu'à travailler dans les sphères utiles de l'industrie, du commerce et des arts. Aussi ce temps, où le sabre était devenu le seul outil de la société, n'a pour ainsi dire rien produit.

Un peu plus d'un demi-siècle nous sépare du premier empire, et, depuis lors, les neveux et arrière-neveux de ces martyrs tombés ignorés sur l'un ou l'autre champ de bataille, ont répondu à Bonaparte que le mot *impossible* était bien français, car ils l'ont réalisé en changeant la face

du monde par des inventions nouvelles dans toutes les branches de l'industrie.

Si la Révolution française a préparé les voies du XIXᵉ siècle, on peut dire que le XIXᵉ siècle n'a été vraiment grand qu'à partir du jour où il a pu se mettre à la besogne. En 1801, cependant, eut lieu à Paris une exposition industrielle qui obtint certain succès ; il y eut, paraît-il, soixante récompenses décernées, tant médailles d'or que médailles d'argent et de bronze. Jacquard figura parmi les exposants et aussi parmi les récompensés ; mais il est piquant de remarquer que, tandis que beaucoup d'inutiles et d'oubliés figurent parmi les lauréats de la médaille d'or, l'illustre Jacquard, qui les dépassait tous de cent coudées, devait se contenter d'une modeste médaille de bronze. Les jurys n'en font jamais d'autres !...

C'est en 1849 qu'eut lieu à Paris la première exposition sérieuse ; mais depuis lors, que de progrès immenses réalisés dans ces manifestations de l'industrie, et l'un des plus marquants est, sans contredit, celui de faire marcher sous les yeux mêmes des spectateurs, toutes les machines, qui dans leur langage apprennent leur utilité réelle et initient ainsi les intelligences à la science si féconde de la mécanique.

Il n'y a plus d'exposition importante sans une galerie des machines, et l'Exposition d'Amsterdam, qui a tenu à faire les choses grandement et d'une façon complète, a, malgré les difficultés énormes d'un sol mouvant et sablonneux, installé une galerie des machines présentant un intérêt réel par la grande variété de ses installations, qui, pour la plupart, avaient pour objectif les colonies néerlandaises.

La galerie des machines de l'Exposition, avec les annexes, occupe une superficie d'environ quinze mille mètres carrés ; établie presque entièrement sur pilots de quinze mètres, qui, malgré cette longueur, ne sont pas arrivés au refus, c'est-à-dire au bon sol, elle contient plus de quatre cents installations.

Un groupe de trois chaudières à vapeur, d'une force totale de quatre cents chevaux, fournit, par une conduite de deux cent soixante mètres de longueur, la vapeur nécessaire à cinq machines motrices qui répandent le mouvement et la vie dans toutes les directions. La cheminée du groupe est en briques creuses et a une hauteur de trente mètres. Ces gigantesques appareils, qu'on appelle chaudières multitubulaires inexplosibles et économiques, sont fournis par l'usine De Naeyer et Cie, de Willebroeck (province d'Anvers), à laquelle revient en quelque sorte le monopole de donner la force motrice aux Expositions; elle a été chargée de la même mission à l'Exposition d'électricité de Paris, en 1881, et on lui a confié semblable travail à l'Exposition d'électricité de Vienne, qui s'est ouverte en septembre dernier. La firme De Naeyer et Cie est assez connue par l'excellence de ses produits pour nous dispenser d'en faire l'éloge; cette maison a, de plus, exposé une installation complète de fabrique de papier, dont nous nous occuperons un peu plus loin.

Quand nous avons dit que l'installation des machines a rencontré des difficultés que l'on a crues au début insurmontables, nous n'avons pas exagéré, car voici un tableau du poids de quelques-unes de ces installations :

Bollinckx, à Cureghem-Bruxelles, machine de cent cinquante chevaux;

Ateliers du Brabant, machine de trente chevaux;

La Société anonyme « la Meuse », machine de cent chevaux;

Une maison hollandaise a fourni deux machines de quarante chevaux chacune.

Les plus importantes de ces machines ont été fournies par la Belgique; elles sont toutes, sauf une, montées sur pilotis et, eu égard à la nature du terrain, leur installation, ainsi que l'opération de la transmission, a présenté, comme on le conçoit aisément, de grandes difficultés d'exécution.

Les arbres de transmission qui répartissent la force

entre les installations ont une longueur totale de deux cents mètres.

C'était donc un combat réel entre l'intelligence humaine et un sol des plus ingrats; nous pouvons dire que l'homme a triomphé sur toute la ligne, car la nature a été maîtrisée, et le problème d'un mouvement bien combiné et sans la moindre secousse, a été résolu à l'entière satisfaction de tous les exposants.

La machine Bollinckx travaille également le soir, c'est elle qui fait marcher les appareils dynamo-électriques fournissant l'éclairage des jardins et du Théâtre-Concert des Ambassadeurs.

La Compagnie générale d'Électricité de Bruxelles a été chargée de ce mode d'éclairage; les machines électriques, qui disposent d'environ soixante chevaux-vapeur, se trouvent à plus d'un demi-kilomètre des foyers.

Si nous passons maintenant aux sucreries traitant la canne à sucre, nous trouvons les firmes suivantes :

Fives-Lille, société anonyme. Poids de l'installation.		300,000 kilog.
Saint-Quentin, société anonyme. Poids de l'installation		100,000 —
(Cette Société a pour administrateur M. l'ingénieur Carré, très connu en Belgique).		
Anciens établissements Cail, de Paris.		300,000 —
Gillain, Tirlemont,	Établissements belges	100,000 —
Boussu (Société anonyme des ateliers de),	Établissements belges	100,000 —
Cail et Halot, Bruxelles,	Établissements belges	100,000 —
Fabrique royale de machines à vapeur d'Amsterdam.		200,000 —
Total. . .		1,200,000 kilog.

La première de ces installations, celle de la « Société Fives », de Lille, nous montre, ainsi que les autres établissements, un appareil à triple effet :

1° Un moulin à broyer les cannes à sucre;

2° Des turbines;

3° Des chaudières et machines à vapeur, etc.

Le travail est très soigné, ainsi que celui présenté par la « Société anonyme de Saint-Quentin »; l'exposition de cette dernière, sans être aussi importante par la quantité, est également fort remarquable au point de vue de la qualité des produits.

La maison Cail maintient sa vieille réputation; elle se distingue par un grand fini et un grand soin dans l'ajustement des pièces.

Les maisons belges Gillain, de Tirlemont, la « Société anonyme des Ateliers de Boussu », Cail et Halot, de Bruxelles, Alphonse et Victor Halot, de Louvain, sont dignement représentées, et leurs produits peuvent lutter avantageusement avec ceux des principales maisons des autres pays.

Pour donner une idée de l'importance des ateliers de construction de quelques-uns des établissements français que nous venons de citer, qu'il nous suffise de dire que la « Société des anciens établissements Cail », de Paris, produit quinze millions de kilogrammes d'objets ouvrés, et la « Société anonyme de Fives-Lille » en produit pour vingt-cinq millions de kilogrammes.

La « Fabrique royale de Machines », d'Amsterdam, est également excessivement importante; elle a pour directeur M. Vandermaden. Ce que l'on remarque de prime abord dans l'exposition de cet établissement, c'est la tuyauterie luxueuse de ses appareils à cuire dans le vide. Nous sommes ici en présence de la maison la plus importante de la Hollande; elle a exécuté avec honneur la superstructure du grand pont du Moerdijk, ce travail de géants que les ingénieurs hollandais ont fait modestement, sans réclame et sans bruit.

Dans un cartel immense, « la Providence », de Marcinelle, près de Charleroi, expose des produits excessivement intéressants, parmi lesquels nous voyons des poutrelles en fer étiré de vingt mètres de longueur sur cinquante centi-

mètres de hauteur. C'est « la Providence » qui, la première, a répandu l'emploi des poutrelles en fer pour remplacer les poutrelles en bois; elle a trouvé un mode de ferme qui porte son nom et qui présente une combinaison de poutrelles en fer et de tiges légères en fer opposant une résistance parfaitement équilibrée au poids de la toiture. L'ingénieur éminent qui a toujours dirigé cet important établissement, M. Joseph Pâris, est connu de tous les constructeurs belges.

Si des infiniment grands nous passons maintenant aux infiniment petits, nous nous arrêterons devant une machine à fabriquer les épingles, qui est la chose la plus charmante qu'on puisse rêver. On y voit le fil de laiton qui aura nom : épingle, d'abord coupé à longueur, puis roulé, puis ayant sa tête formée par trois petits coups de marteau, enfin sa pointe parfaitement effilée, et ce, à raison de deux cents épingles par minute ; une petite machine, un peu plus loin, façonne les cartes et y pique les épingles; une autre machine, également mignonne, se charge de la façon des boîtes. La main de l'ouvrier n'a rien à voir dans toutes ces opérations; un peu de surveillance suffit. Ces intéressants petits êtres, auxquels il ne manque que la parole, ont pour pères MM. S. A. Mays frères.

Les machines à fabriquer le chocolat, et elles sont nombreuses, sont partout en mouvement; nous remarquons notamment celle de MM. Pelletier et Cie, de M. Herman, de Paris, et de M. A. Joveneau, de Tournai; seulement, pendant que ses sœurs travaillent, celle-ci se croise obstinément les bras : *Les Tournaisiens sont là*, se dit-elle sans doute, et cela suffit à son bonheur.

L'usine Beer, à Jemeppe, près de Liège, a exposé une machine de bateau à vapeur complète avec son hélice; le mouvement en est très doux et dénote une grande perfection dans l'assemblage des différentes pièces du mécanisme; cette maison est très recommandable, ses produits sont excessivement soignés. Les maisons Petry-Chaudoir, de Liège, et Brouhon, de la même localité, nous

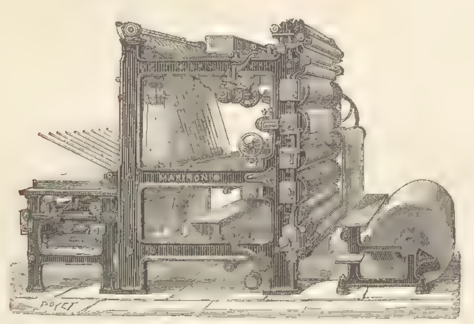
montrent des chaudières de bateaux à vapeur exécutées dans les mêmes conditions.

Dans ce siècle, où l'on veut tout à la vapeur, la maison Egrot, rue Mathis, à Paris, s'est dit qu'il fallait aussi manger à la vapeur, et elle expose, à cet effet, un appareil alimenté par un générateur qui permet de faire la cuisine (suivant le prospectus) avec sécurité, facilité et économie au moyen du chauffage par la vapeur. Elle y fait (toujours suivant le prospectus) la cuisson du pot-au-feu, du ragoût, enfin de tous les aliments qui se font dans la casserole ; seulement, il faut réunir deux cents convives de bonne volonté (ce qui serait sans doute facile à trouver quand il s'agit de pareille opération) pour utiliser son appareil dans des conditions d'économie. Avis donc aux pensionnats, aux casernes, aux hospices et notamment aux grands établissements industriels, qui, moyennant l'abandon d'un jet de vapeur insignifiant, feraient une bonne action en facilitant à leurs ouvriers les moyens de faire une bonne cuisine.

Qui n'a pas connu la charmante Betzy qui n'a pu survivre au désespoir que lui avait occasionné son départ de Bruxelles ? Elle faisait la joie des petits enfants, des bonnes et des tourlourous. Quand arrivait le dimanche, elle venait, pimpante, recevoir ses hôtes et leur faisait mille agaceries pour recevoir les gâteaux qu'on lui jetait à travers mille cris joyeux. Hélas ! un jour, son propriétaire lui donna congé, et malgré ses pleurs et ses plaintes amères, on la conduisit vers d'autres lieux parfaitement inconnus ; elle y mourut en songeant à ces petits bambins joyeux qu'elle ne verrait plus.

Écorchée et tannée par la Société anonyme de Quatrecht, sa peau est suspendue à l'une des parois de la galerie des machines, et la légende raconte que lorsqu'il passe près de Betzy un jeune enfant mangeant un gâteau, la peau frémit doucement et l'extrémité de la trompe s'élève légèrement, semblant dire, par un dernier appel, à Bébé : « Regarde-moi donc, je suis Betzy ! »

Si le grand, l'immortel Gutenberg pouvait sortir de la tombe et venir voir fonctionner, dans la galerie des machines, les presses rotatives de la maison Marinoni, c'est alors qu'il apprécierait toute la grandeur de son invention. Le progrès, dont la marche est incessante, en est arrivé à transformer la presse enfantine de Gutenberg en une machine qui produit 18,000 feuilles imprimées sur deux faces par heure, soit 300 par minute;



FASCICULE 3. PL. XXV^A.

PRESSE ROTATIVE ET PLIEUSE MARINONI.

et ajoutez encore que ces feuilles sortent de l'appareil parfaitement pliées et prêtes à être distribuées.

Voici, en deux mots, comment se fait l'opération : on prend d'abord le moule du texte pour le recto et le verso; l'empreinte en creux du caractère est reportée en relief sur deux feuilles de métal très fusible, contournant deux gros cylindres superposés. Le papier continu est présenté sur la machine à l'état de rouleaux; il passe d'abord sur deux cylindres destinés à lui donner une certaine tension; tendu, il passe ensuite entre les deux cylindres portant les clichés qui, convenablement chargés d'encre, fournissent

le texte imprimé du journal sur les deux faces. Toutes les opérations, y compris le coupage du journal aux dimensions voulues et le pliage complet, se font mécaniquement.

Une machine rotative dans ces conditions fournit, comme nous l'avons dit plus haut, 18,000 journaux à l'heure; la presse, grâce à pareil engin, peut, en quelques heures, répandre partout la bonne et la mauvaise nouvelle.

Les populations s'éclairent de plus en plus et il leur faut des journaux toujours plus nombreux. Le journal fait actuellement partie de la vie sociale, c'est le pain quotidien de l'esprit. Depuis le grand financier jusqu'au plus humble prolétaire, chacun a son journal et son opinion, qui est, bien entendu, celle du journal qu'on lit. La femme sensible et le collégien font leurs délices du roman émouvant en cours de publication; la jeune fille se contente des nouvelles du jour et des faits divers; la vieille femme ne s'intéresse qu'à la chronique judiciaire, elle se pâme au récit des incendies et des vols à main armée; l'ouvrier lit le bulletin politique et l'interprète à sa façon, plutôt mal que bien. Cette soif de la lecture est un des caractères de notre siècle; les vieilles gens prétendent que cela ne nous mènera à rien de bon; laissons dire les vieilles gens et ne manquons aucune occasion d'instruire le peuple, qui veut savoir.

Les presses de la maison Marinoni fonctionnent à l'Exposition et constituent un des succès de la galerie des machines; elles impriment, sous les yeux du public, deux journaux: *Amsterdammer Dagblad* et la *Gazette de Hollande;* elles impriment également des chromos très jolis et très coquets, qui font la joie des bambins.

Une autre maison du même genre, qui possède une nombreuse clientèle en Hollande, est celle de M. Uytterelst, de Bruxelles; cet établissement a exposé quatre presses différentes et une machine à couper le carton; ces produits sont très beaux et se recommandent par une exécution irréprochable.

De l'imprimerie au papier, la transition nous paraît assez naturelle; c'est pourquoi nous allons nous occuper de l'installation De Naeyer et Cie, de Willebroeck (province d'Anvers).

Cette exposition est excessivement importante; elle comprend une machine à fabriquer le papier avec tous ses accessoires et un grand étalage de dix mètres de largeur, sur les rayons duquel sont placées les matières premières servant ou pouvant servir à faire le papier; ces matières sont d'abord les herbes ou les pailles du sarrasin, de l'avoine, de l'asperge, du roseau, de l'ortie, de la canne à sucre, du chiendent, etc., etc., et ensuite les différentes essences de bois depuis la bruyère et l'osier jusqu'au peuplier et au chêne.

La pâte, fabriquée blanche et teinte en toutes nuances, figure à côté des matières premières ayant servi à la fabriquer. Ces matières ne sont pas, il est vrai, toutes employées dans la pratique, mais l'exposant, M. De Naeyer, a tenu à montrer les résultats qu'il avait obtenus par ses expériences.

La machine à papier occupe un espace de quatre-vingts mètres de longueur; elle comprend d'abord deux moulins à pâtes dans lesquels la matière est déchirée et réduite en flocons imperceptibles; ces moulins sont disposés sur une plate-forme flanquée de deux escaliers spacieux, qui suffisent à peine à la circulation de la foule, curieuse de suivre, à hauteur d'étage, les différentes phases de la fabrication.

La masse pâteuse s'écoule alors dans deux cuves énormes munies de grands bras, qui opèrent un mélange intime entre cette pâte, l'eau et d'autres produits nécessaires pour donner à la matière la consistance et la teinte nécessaires.

La pâte passe ensuite successivement des réservoirs plats dans un épurateur tournant et arrive, enfin, en nappe mince sur une toile métallique.

A partir de ce moment, la transformation de la pâte en papier se fait sous les yeux du public, qui voit la

nappe pâteuse se déposer sur la toile, où elle prend une certaine consistance, qui est augmentée plus loin par une compression entre des cylindres en métal et caoutchouc, jusqu'à ce qu'elle soit assez consistante pour recevoir le filigrane. Le papier est fait ; il ne reste plus qu'à le sécher, opération dont se chargent quinze gros tambours de $1^{m}20$ de diamètre, chauffés intérieurement par la vapeur, et autour desquels le papier humide, guidé et soutenu par des enveloppes en feutre, circule, suivant un chemin aussi long que capricieux, pour venir enfin s'enrouler sur un rouleau de bois.

Comme accessoires, nous remarquons une machine à couper le papier à dimensions voulues et une autre machine à régler. Une toute jeune fille suffit à la surveillance de chacune de ces deux machines.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'installation de MM. De Naeyer et Cie est très remarquable et très complète; elle initie le public à une opération intéressante : la fabrication du papier, dont la consommation dans notre pays atteint aujourd'hui le chiffre énorme de vingt millions de kilogrammes.

Nous avons mentionné dans un premier article des appareils servant à faire la cuisine à la vapeur ; nous voici maintenant devant la machine Boulet, servant à faire le champagne artificiel. Nous nous demandons si toute une génération élevée sous l'empire d'un tel régime ne doit pas s'en ressentir et faire les rêves les plus insensés, qui peut-être dans cinquante ans deviendront des réalités.

La « Société anonyme des forges et hauts-fourneaux d'Anzin », à Denain (Nord), nous montre la reproduction, au vingtième, d'un groupe de quatre hauts-fourneaux avec leurs accessoires. On y voit, d'un côté, les magasins de minerais, de coke et, en général, des produits nécessaires au travail. Les voies ferrées, à un niveau plus élevé que ces magasins, permettent d'y faire tomber directement des wagons les matières premières, de même qu'un

réseau complet de voies ferrées à section réduite, situé au niveau inférieur des magasins, permet un service facile des hauts-fourneaux.

A la sortie, la fonte fabriquée sous forme de geuses, les déchets ou laitiers sont également enlevés et mis sur wagon avec la plus grande facilité.

Cette production exécutée en tôle, d'une façon trop sérieuse pour mériter le nom de jouet, permet de saisir d'un premier coup d'œil la grande manipulation d'un haut-fourneau; c'est une page très intéressante et dont plus d'un aura déjà profité.

Cette Société fait, du reste, grandement les choses, car elle nous montre les plans de ses nombreuses maisons ouvrières par groupes de quatre, isolées au milieu de leurs jardins, les meilleures dispositions reconnues pour ces genres de construction. Elle possède, enfin, des orphelinats, des salles d'asile et des écoles, où quinze cents enfants reçoivent gratuitement l'instruction.

Citons, en passant, les belles machines à battre le blé d'Albaret, de Marshall, et arrivons aux trieurs à blé de Mayer et Cie et de Van Hecke; le travail de ces machines est prodigieux. Qu'on s'imagine un cylindre incliné tournant, dans lequel on verse du froment mélangé de toutes sortes d'impuretés ; le tout vient tomber séparé dans huit augets différents, à l'état de mauvaises semences petites et grandes, de grain entier ou cassé et d'avoine; il y a évidemment dans cette opération du Robert Oudin, de prestidigitatrice mémoire.

Un appareil coquet, c'est l'évaporateur universel tout en cuivre rouge, qui sert, entre autres, à la cuisson du sucre colonial, au moyen de la vapeur d'échappement de la machine.

Mais d'où vient ce bruit de voix et de récriminations qui s'élève là-bas? Des hommes qui ont perdu leur chapeau! Des femmes veuves de leur coiffure et, qui le croirait? une bonne qui s'est vu enlever son moutard des bras. Tels sont les effets inattendus de l'aspirateur de la

maison Geneste, Herscher et Cie, de Paris et Bruxelles, qu'il a fallu museler (l'aspirateur, bien entendu) pour éviter le retour de pareils inconvénients. Qu'on se figure un grand ventilateur de mines, aspirant l'air dans la salle et le foulant par le toit. L'ouverture d'aspiration, à hauteur de personne, présente une ouverture d'un mètre, et c'est par cette malencontreuse ouverture (que l'on a depuis garnie d'une toile métallique), que disparaissaient les objets que nous avons signalés plus haut.

Ce ventilateur reçoit son mouvement par des câbles en chanvre.

Tout à côté de ce grand et puissant appareil sont exposés de petits ventilateurs, mis en mouvement soit par de l'eau comprimée, soit par l'électricité, au moyen d'un simple fil métallique.

Le plus petit échantillon exposé est très intéressant; c'est un ventilateur d'appartement qu'on peut faire marcher avec une prise d'eau de ville, et qui pourrait, au besoin, remplacer les esclaves des pays tropicaux avec leurs grands éventails et leurs chasse-mouches. Cet appareil coquet peut se placer sur un meuble de o^{m}65 sur o^{m}35 de côté.

Dans les pièces fondues, citons, parmi les plus remarquables, les expositions de MM. Boutmy et Piat; citons encore les tuyaux en fonte servant à la canalisation de la ville de Bruxelles et qui sortent de l'usine de MM. Leblanc et Georgi.

M. Arbey a installé à l'Exposition une scierie à bois complète; on y voit la machine à scier, à mortaiser, à raboter; on remarque une machine à faire des copeaux pour emballages et que la classe pauvre en Hollande utilise pour ses matelas; une machine à faire trois sabots à la fois, etc.

Mais comme perfection dans le travail, citons la machine, de M. Prichards, à finir les panneaux en menuiserie, de telle sorte qu'ils peuvent être directement polis ou vernissés; cette machine enlève des copeaux de toute la largeur de la planche et sans épaisseur appréciable.

En passant, remarquons l'appareil système Hertay, qui,

outre ses qualités très sérieuses, présente cette particularité de ne pas être établi sur pilotis à cause de son installation trop tardive; la machine est posée sur châssis et sur le sable mouvant, et c'est la seule qui ait donné le moins d'ennuis; il en est des caprices des machines comme de ceux de la femme : bien fol est qui s'y fie !

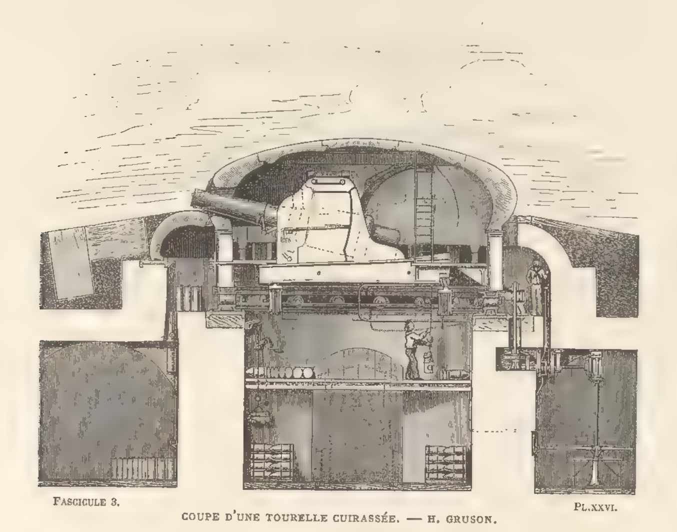
Les appareils à tricoter de la maison D'Haenens-Gathier sont de véritables merveilles de délicatesse et d'exécution. Avec ces machines, une jeune fille peut confectionner quinze paires de bas par jour ou soixante manchettes. — Au miracle ! crieraient certainement nos grand'mères en voyant les résultats prodigieux de la machine D'Haenens-Gathier, de Gand.

SI *vis pacem, para bellum,* tel est le grand cheval de bataille qui a servi aux chefs d'Etat passés et présents pour provoquer des dépenses qui ruinent les nations sous prétexte qu'on est toujours à la veille d'une invasion quelconque. La petite guerre telle qu'elle s'est pratiquée dernièrement dans les parages namurois est certes amusante; elle tombe dans la saison des vacances, et elle est une véritable fête à laquelle les touristes se font un plaisir d'assister. Voilà la guerre comme nous la comprenons; elle ne compte, en fait de victimes, que quelques lièvres fourvoyés parmi les jambes de fantassins surpris. Mais celle que l'on est convenu d'appeler la grande guerre, parce qu'on n'y rit plus et qu'on s'y tue pour de bon, celle-là, nous voudrions la voir une bonne fois tellement horrible dans ses moyens d'extermination que les populations la déclareraient impossible à tout jamais. Le pétrole, la dynamite, l'électricité et quelques bonnes machines nouvelles aussi ingénieuses que terrifiantes dans leurs effets feront, espérons-le, dans un avenir peu éloigné, bonne justice de toutes tendances nouvelles à faire la grande guerre.

En attendant, l'exposition des machines nous montre

des mitrailleuses Nordenfelt depuis deux jusque douze canons de calibres variés.

Le mouvement de va-et-vient imprimé rapidement à un levier produit les décharges, qui se succèdent avec une rapidité effrayante. Cette pièce de mécanique est très soignée, tout a été prévu pour arriver à la perfection, sans souci de la dépense, qui n'est qu'une affaire toute



FASCICULE 3. PL. XXVI.

COUPE D'UNE TOURELLE CUIRASSÉE. — H. GRUSON.

secondaire quand il s'agit d'engins destinés à supprimer de ce monde des milliers de jeunes gens honnêtes, robustes et bien portants, que de malheureuses mères ont eu tant de peine à élever.

Des boîtes de 40 cartouches, à boulets pleins, s'adaptent au mécanisme, qui agit, pour ainsi dire, sans interruption jusqu'à suppression complète du contenu desdites boîtes. L'appareil pour navire ou pour défense des côtes est à

mouvement rotatif ou vertical, de façon à se défendre contre les efforts des torpilleurs.

Puisque nous sommes dans les engins meurtriers, parlons maintenant de l'exposition Gruson, de Buckau-Magdebourg, où quinze cents ouvriers produisent chaque jour deux cent mille kilogrammes de fonte pour articles de canons, projectiles, affûts, cuirassements, chemins de fer, etc., etc.

Cet établissement expose des projectiles en fonte durcie ainsi que les cuirasses, également en fonte, appelées à les rejeter ; le boulet de canon rebondit contre ces plaques de blindage de $0^{m}90$ d'épaisseur et pesant par pièce quarante-cinq mille kilogrammes.

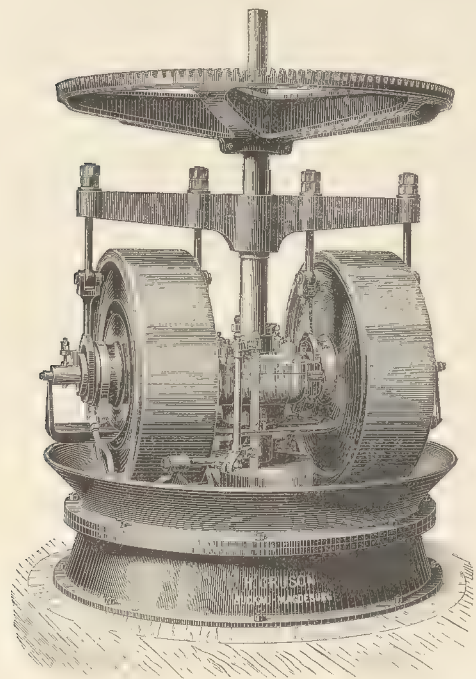
Nous reproduisons un modèle de tour cuirassée mobile, bien complète, et un modèle de batterie cuirassée avec la reproduction des canons à une échelle réduite.

Le fer fondu, durci extérieurement et plus dur que l'acier, trouve encore ses applications dans des cylindres pour laminoirs ou pour moutures; ils sont polis et brillants comme l'acier; nous voyons encore des rails, des roues, des cloches, des broyeurs et, parmi ceux-ci, un engin d'apparence modeste, qui broie, avec sa mâchoire en fonte durcie, toutes les pierres qu'on lui présente, jusqu'à concurrence de soixante mille kilogrammes en dix heures.

La colossale maison Gruson s'est fait une spécialité des cuirasses pour fortifications; elle se charge de la confection des engins d'attaque et de défense dans les conditions les plus perfectionnées et dans des prix relativement doux; la plupart des gouvernements européens se munissent dans ses ateliers de tous ces ustensiles qui, en faisant merveille, défont les empires et ruinent les populations. Encore quelques bonnes inventions de l'établissement Gruson dans l'art de se tuer proprement, et la guerre deviendra impossible.

A côté des engins de guerre est exposé, comme pacifique antithèse, un moulin à farine nouveau système,

qui prend de jour en jour plus d'extension en Belgique. Des cylindres en fonte durcie remplacent, pour la mouture, les meules en pierre meulière employées de temps



FASCICULE 3. PL. XXVIA.
MEULE VERTICALE EN FONTE DURCIE POUR LA FABRICATION DE LA POUDRE.

immémorial, — les appareils sont moins volumineux que les anciens, et la qualité de la farine est supérieure, notamment parce que l'échauffement est évité. Le rendement des anciennes machines est de 69 p. c. ; il est dans

es nouvelles machines de 72 p. c.; en outre, la farine est plus blanche.

La firme de cette maison recommandable, qui apporte beaucoup de soin dans l'exécution de ses ingénieux produits, est Luther, de Brunswick.

Près du moulin à farine est exposée une machine à coudre de proportions colossales, servant à façonner les courroies et les voiles de navires. Elle a trois mètres de longueur et est très puissante. Une maison en emploie jusque vingt pour les besoins de son industrie; elle est de Singer, le fabricant bien connu.

Les machines à tisser de MM. Robert Hall et Butterfield travaillent sous les yeux du public, qui s'intéresse beaucoup à ce genre d'appareils. Nous remarquons d'abord une machine à faire les tuyaux en chanvre pour pompes à incendie et une machine à faire la peluche et le velours d'Utrecht. On y voit des tiges légères, rondes, en acier, se terminant par un petit tranchant plat; la tige se place d'abord comme un fil de la trame et forme, de cette façon, une suite de boucles dans la chaîne. La tige, étant alors retirée, coupe, par son extrémité tranchante, toutes les boucles, et tous ces bouts coupés, faisant saillie sur le tissu, donnent le duvet qui caractérise le velours.

Nous nous arrêtons maintenant devant les machines à laver de Bradfort et Cie, de Manchester; tout s'y fait à la vapeur : la lessive et le séchage immédiat. Cette maison a entrepris le lavage de linge de toute l'Exposition, et l'on dit grand bien du système, qui demande, bien entendu, à être traité sur une grande échelle; ce n'est donc pas le cas ici de pouvoir *laver son linge sale en famille.*

La Hollande expose de grandes machines pour bateaux à vapeur, qui étonnent par leurs dimensions et leur poids; citons encore comme machines très importantes les presses pour sucreries et pour la fabrication des bougies de Delme à Halle (Allemagne); l'une d'elles pèse la bagatelle de 28,000 kilogrammes; elle est, bien entendu, établie sur pilotis.



LA TOILETTE DE VÉNUS.

Photo-... Valkman Paris

La « Société anonyme de Marcinelle et Couillet » a une installation très réussie; il y a du goût et de l'art dans la façon dont est présentée cette exposition. Deux locomotives, dont une nommée *Java,* à voie de 60 centimètres de largeur, véritable bijou, encadrent l'emplacement, dont le centre est occupé par une vaste vitrine à doubles faces contenant de nombreux échantillons; à droite et à gauche, des faisceaux de rails, de fer laminés, de fers fendus; collection sur chevalets de photographies de machines construites par la Société; tels sont les éléments intéressants de l'installation d'un établissement belge dont la réputation est grandement établie.

La Société de Couillet occupait, en 1854, 1,188 ouvriers; le chiffre de ses exportations était de 1,000,000 de francs; celui de ses produits fabriqués et consommés en Belgique, de 3,650,000 francs, et sa production totale était de 4,650,000 francs.

Aujourd'hui, elle emploie 4,500 ouvriers; sés exportations s'élèvent à 6,500,000 francs, ses produits fabriqués et consommés en Belgique à 8,500,000 francs, et sa production annuelle est de 15,000,000 de francs.

La Société s'est beaucoup occupée des conditions d'existence de ses ouvriers, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel; elle a fait construire un grand nombre de maisons, qu'elle loue à très bas prix. Elle fait également bâtir des habitations, qu'elle vend à prix de revient et dont le coût est remboursable en huit années par payements bi-mensuels.

Elle possède une boulangerie économique; elle vend aux ouvriers de la farine au prix d'achat et du pain au prix de revient.

Enfin, une caisse de secours et de retraite, alimentée par une faible retenue sur le salaire des ouvriers et par des subsides accordés par la Société, assure à tous les travailleurs le service médical complet pour eux et leurs familles, ainsi qu'une rétribution en cas d'incapacité de travail et une pension en cas de vieillesse.

Les renseignements que nous venons de donner sont

le meilleur éloge que nous puissions faire de cette Société modèle.

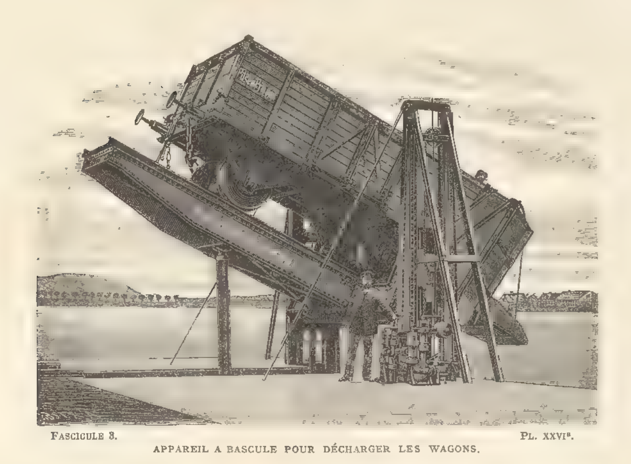
Si nous parlons des établissements qui nous initient aux applications si intéressantes et si multiples de la mécanique, citons aussi les hommes, les inventeurs dont les productions concourent à perfectionner les moyens d'action dans toutes les branches de l'industrie. Mentionnons M. Montefiore Levi, de Bruxelles, qui a exposé dans quatre classes : ses pièces détachées de machines, ses fils en bronze pour transmissions télégraphiques, ses coussinets en bronze phosphoreux pour wagons, ses câbles télodynamiques, etc., etc. Mentionnons également M. l'ingénieur Somzée, de Bruxelles, qui a exposé dans dix classes : des becs intensifs à gaz, — divers types de lampes à incandescence et à arc voltaïque, — des piles électriques à courant primaire, — des condenseurs, — une hélice mobile à mouvement angulaire indépendant du gouvernail, — des joints de tuyaux pour eau, gaz, vapeur, — la maquette du gazomètre de Bruxelles, dont il est le constructeur, — des appareils avertisseurs du grisou, etc. ; — il y a dans ces produits et ces travaux toute une vie de recherches et d'études qui ouvrent au progrès, dont la marche ne s'arrête jamais, une voie toujours nouvelle et plus lumineuse.

Les locomotives légères pour usines, chantiers, exploitations agricoles, etc., deviennent d'un usage général; aussi l'Exposition d'Amsterdam contient-elle de nombreux spécimens de machines de cette catégorie; elle possède également de nombreuses locomotives pour tramways, parmi lesquelles nous remarquons celles de MM. Carels frères, constructeurs gantois bien connus, dont les produits ont des qualités pratiques tout en restant gracieux et solides. Le mécanisme est à l'abri de la pluie; un condensateur permet de supprimer le jet de vapeur aux passages où il pourrait présenter des inconvénients : toutes conditions qui tendent vers la perfection et qui recommandent la maison Carels aux sociétés qui veulent être bien servies.

L'Allemagne et la Hollande nous montrent aussi d'intéressants spécimens de locomotives mignonnes, parmi

lesquelles nous voyons celles de la Société Hohenzollern, à Dusseldorf, qui n'ont pas de foyer; elles sont tout simplement munies d'un réservoir d'eau et de vapeur sous une pression de quatorze atmosphères, qui fournit les vapeurs aux cylindres. Dans ces conditions, elles peuvent faire, sans renouvellement de vapeur, un chemin de trois à quatre lieues belges.

On a, depuis quelques années, beaucoup amélioré la



FASCICULE 3. PL. XXVI[a].
APPAREIL A BASCULE POUR DÉCHARGER LES WAGONS.

construction des moteurs à gaz anciennement si bruyants et, partant, d'un voisinage fort désagréable. Ceux exposés par M. Otto sont disposés par rang de taille, depuis la force d'un demi-cheval jusqu'à cinquante chevaux-vapeur. La machine de ces appareils est silencieuse, et elle ne demande ni chauffeur ni machiniste, ce qui est un grand progrès. Les moteurs à gaz exposés par M. J. Warchalowski, de Vienne, se recommandent également par de sérieuses qualités.

Pour faire diversion, allons voir l'étalage d'un petit industriel qui fait les fleurs en verre soufflé avec un talent remarquable ; nous y trouvons des roses, des violettes et des marguerites d'un dessin, d'un coloris et d'une fraîcheur à rendre jalouse la nature elle-même; seulement celle-ci conserve pour elle la vie et le parfum que nul ne peut lui prendre. Ces fleurs soufflées nous rappellent le projet présenté à Napoléon III par un bon bourgeois de Paris, qui, voyant les difficultés qu'on rencontrait à rendre vivaces les arbres dans l'atmosphère viciée des boulevards, proposa très sérieusement à l'empereur l'emploi d'arbres avec troncs et branches en zinc; on prétend même que les bonnes raisons données à l'appui de ce projet l'avaient fait adopter en principe par Napoléon III.

Il paraît toutefois que les feuilles étaient mobiles et qu'à l'arrière-saison elles auraient dû être enlevées en laissant le tronc et les branches pour *simuler l'hiver*. C'est cette question d'enlèvement et de remise en place des feuilles à chaque saison qui a empêché, dit-on, le projet d'être adopté d'emblée.

Un appareil très puissant, c'est le perforateur Dubois, François, à Seraing; seulement il reste silencieux, et le public qui ne le voit pas fonctionner passe devant sans le remarquer. Cette machine joue cependant un rôle très important dans le percement des tunnels et notamment dans le travail des mines, où les effets du grisou et des explosions de la poudre ne sont plus à craindre, attendu que c'est l'air comprimé à l'extérieur qui donne le mouvement aux perforatrices.

Citons maintenant des machines à broyer le café, qui, par leurs importantes dimensions, n'ont rien de commun avec le petit moulin que la ménagère fait tourner sur ses genoux; citons encore une bascule automatique, toute petite et d'un aspect charmant, qui pèse le froment au fur et à mesure qu'il s'écoule et en inscrit elle-même le résultat.

Bien intéressants sont les chemins aériens d'Adolf Bleichert et Cie, de Leipzig, permettant à des wagonnets



[illegible]

contenant 200 à 500 kilogrammes de charge de franchir l'espace au-dessus des ravins, des rivières, des fleuves, sans autres soutiens que des poteaux distancés de cinquante mètres et, dans les cas spéciaux, de plus de cinq cents mètres.

Il existe déjà plusieurs centaines de ces chemins aériens parcourant des distances de plus de deux lieues belges, franchissant des montagnes et apportant les produits dont ils sont chargés aussi facilement que s'ils avaient à parcourir une chaussée parfaitement plane; la gravure qui sert d'en-tête à ce chapitre donne une idée exacte de ce nouveau mode de locomotion.

Les chemins aériens tendent, du reste, à s'implanter en Belgique, car, après une première installation très réussie, dans le bassin de Charleroi, à la Société de Monceau-sur-Sambre, la Société de la Vieille-Montagne a, dans le bassin de Liège, relié ses usines de Tilff à la gare du chemin de fer au moyen de ce système de transport; le chemin aérien de Monceau transporte le coke des fours aux hauts-fourneaux; la ligne a plus de quatre cents mètres non compris les voies de garage, qui sont importantes. La voie passe au-dessus des bâtiments de l'usine et des lignes de chemin de fer; le transport journalier est de 260,000 kilogrammes en dix heures.

L'installation de Tilff sert au transport des charbons, bois, douves, lingots de zinc, feuilles de zinc, etc., etc. La longueur totale de la ligne est de quatre cent cinquante mètres; elle franchit un bief avec portée de cent soixante mètres et l'Ourthe avec portée de cent quatre-vingt-six mètres. La hauteur, à ces deux endroits, est de dix-sept mètres au-dessus du sol environnant, les poteaux les plus élevés ont dix-huit mètres; les wagonnets avec une charge utile de 500 kilos, transportent 120 tonnes en dix heures de travail. Aux deux stations sont établis des ascenseurs, qui reçoivent leur mouvement de la voie aérienne même pour remonter et descendre les marchandises.

C'est à M. Camille Gillieaux, agent général de MM. Adolf Bleichert et Cie, de Leipzig, que nous devons l'introduction

en Belgique de ce nouveau mode de locomotion ingénieux, appelé à rendre les plus grands services dans notre pays, et principalement dans nos différents centres industriels métallurgiques, charbonniers et sucriers.

La foule qui aime le bruit, le mouvement et l'imprévu, s'arrête devant deux marteaux pilons qui d'abord frappent l'enclume avec une force telle que le sol et l'édifice en sont sérieusement ébranlés; puis se faisant doux et galants, ils daignent croquer avec une délicatesse extrême de frêles noisettes aux dames; ces machines, qui joignent à une force puissante une douceur si bien calculée, sortent de la maison H.-E. Oving, de Rotterdam.

L'exposition de la galerie des machines, sans produire du neuf et de l'imprévu dans ses installations, contient beaucoup de bonnes choses anciennes qu'on avait un peu délaissées ; il est toutefois à constater que la perfection dans le travail n'est plus aujourd'hui le monopole de quelques grandes maisons, mais qu'elle tend à se montrer partout et dans tous les produits; c'est là un progrès réel que nous nous faisons un véritable plaisir de signaler. La galerie telle qu'elle est aménagée constitue pour les spécialistes un sujet d'études sérieuses, et pour la foule, une attraction utile qui lui ouvre les yeux. Tout le monde y trouve son profit, y compris plusieurs de nos grands établissements belges, qui ont vendu leurs machines trois ou quatre fois.

Il nous reste à signaler parmi ceux qui ont pris une part active à l'installation de la galerie des machines, M. Emile Stein, qui a donné et dirigé la force motrice, et le modeste ingénieur M. Vanduuren, à qui est incombée la tâche ardue de la mise en place des machines.





L'AMEUBLEMENT FRANÇAIS

à l'Exposition d'Amsterdam

La France avait réuni dans son magnifique pavillon de la Commission française, les créations les plus remarquables de son ébénisterie contemporaine.

La splendide porte de Henri Fourdinois formait le fond de ce pavillon, le charmant cabinet aux mille détails délicats du même artiste et sa table à cariatides dont la place est marquée dans un musée, alternaient de la façon la plus heureuse avec les bronzes et les meubles de MM. Dasson et Beurdeley. Une tenture de velours frappé d'un ton olive, des rideaux d'une grande richesse, un plafond transparent d'où des-

cendait un jour doucement tamisé par des vitraux harmonieusement et légèrement colorés, complétaient on ne peut mieux la décoration de ce petit temple, agencé avec un goût charmant par notre camarade M. l'architecte Paul Lorain.

Le jury international, en se trouvant dans pareil milieu, a témoigné à plusieurs reprises son admiration pour ces chefs-d'œuvre de l'art du mobilier français, et a déclaré spontanément qu'il lui donnait la distinction la plus éclatante entre toutes les nations. Voici les paroles qui ont été prononcées à cette occasion, au nom de ses collègues, par le secrétaire M. Th. Fumière, s'adressant à son président M. Henry Havard :

« Notre cher Président,

» Les jurés du groupe de l'ameublement, dont je ne » suis que l'interprète, ne veulent pas attendre que nous » soyons rentrés dans le local de nos réunions pour vous » exprimer toute leur admiration pour la collection hors » ligne d'objets d'art que l'industrie française a réunis » dans le pavillon du commissariat.

» Quand un soldat se distingue par une action d'éclat, » c'est sur le champ de bataille même qu'il doit être » récompensé ; et c'est dans le Pavillon même des arts » décoratifs, que les jurés de l'ameublement des autres » nationalités proposent, *par acclamation*, le diplôme d'hon» neur à l'ameublement français.

» Cette distinction, notre cher Président, est double» ment méritée, car nous savons que les Français, en » exposant à Amsterdam des objets de telle valeur, n'ont » eu qu'un but : celui d'apporter la lumière et de répandre » partout ce goût du beau qui élève l'intelligence et crée » des jouissances toujours nouvelles. »

Ces paroles, ratifiées aux applaudissements de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Hollande et de la Belgique, nous dispensent de toute appréciation nouvelle, elles sont un



LAVON &

France

éloge bien dû à un pays qui, dans ce moment, traverse, plus que tout autre, une crise douloureuse dans l'industrie du meuble.

Les sept diplômes d'honneur obtenus par la France dans la branche de l'ameublement sont la meilleure preuve que tous leurs maîtres s'étaient présentés aux grandes assises d'Amsterdam. MM. Fourdinois, Dasson, Damon, Beurdeley, Schmidt, Gueret, Sormani, Drouard, Allard, Majorelle n'avaient pas voulu manquer cette occasion importante de faire constater les progrès que la France a réalisés depuis vingt ans dans les arts de l'ameublement.

Parmi les établissements qui ont produit des choses nouvelles à l'occasion de l'Exposition d'Amsterdam, citons, en première ligne, celui de MM. Damon et C[ie], qui a étalé une galerie destinée à recevoir une collection d'objets d'art.

L'architecture et les meubles, inspirés des œuvres de Ducerceau, formaient un ensemble qui, au point de vue décoratif et du confort, s'adapte parfaitement au goût et aux usages modernes.

La tenture des murs, en étoffe de soie, mélangée de chenille d'un ton rouge ancien, s'harmonise on ne peut mieux avec la nuance foncée du noyer des lambris.

Les sièges, d'un dessin neuf, sont recouverts d'une étoffe couleur vieux bleu, rehaussée de broderies d'or.

La partie des murailles au-dessus de la tenture est décorée d'arcades de dimensions variées dont les plus importantes entourent des peintures allégoriques se rapportant à l'Exposition d'Amsterdam, et les autres sont disposées en niches pour recevoir des vases, des objets d'orfèvrerie, des céramiques, en un mot ces petits bibelots qui, par une heureuse diversion, apportent leur éclat vif et brillant dans un milieu un peu sombre.

Dans le grand côté de la galerie se voit une cheminée monumentale entourée d'une arcade, garnie à droite et à gauche de sièges confortables tenant à la boiserie.

Enfin des crédences, des gaînes, une table, des tableaux, des armes, des bronzes, complètent cet ensemble d'ameublement qui avait été créé pour l'Exposition d'Amsterdam, et qui a été l'un des grands succès de cette importante exhibition.

Un bon fauteuil doit tout à la fois être élégant et confortable; c'est notre compagnon de tous les jours, celui qui vit dans notre plus grande intimité; il est au courant de toutes nos pensées, et dans les moments de peines et de lassitude, il est là nous tendant les bras comme un ami toujours fidèle. C'est en raison du rôle important que ce meuble joue dans notre existence que nous recommandons au lecteur deux créations charmantes dues à M. Fourdinois.

Ces meubles appartiennent l'un et l'autre à l'époque Louis XVI ; seulement l'un, avec son dossier à médaillons, est encore sur la frontière du Louis XV, tandis que l'autre, avec sa forme carrée, nous rapproche du Consulat. Les deux fauteuils sont aussi purs de style et aussi francs de caractère que s'ils dataient l'un de 1775 et l'autre de 1785.

La spécialité de M. Majorelle réside dans la fabrication des meubles vernis Martin (1); cet artiste s'est acquis dans ce genre de travail une réputation bien méritée. La Pompadour, qui a été l'inspiratrice des arts décoratifs, aimait le meuble enduit de cette façon; son peintre et son professeur Boucher y étalait ces fantaisies charmantes qui donnent à chaque objet la valeur d'un vrai tableau.

La planche 29 montre un petit écran de style Louis XV en bois doré vieil or; les panneaux sont

---

(1) Dans un *Dictionnaire des Origines*, publié à Paris en MDCCLXXVII, au mot *Vernis*, nous lisons : « On a cru longtemps que le vernis de la Chine » importé en Europe au XVIe siècle par les missionnaires, était une composi- » tion, mais présentement peu de personnes ignorent que c'est une gomme rous- » sâtre qui découle de certains arbres par des incisions que l'on fait à l'écorce » sans cependant entamer le bois.

» Le vernis bien connu du sieur *Martin* ne le cède point à celui de la » Chine. »



MA[illegible]CHELLE

France

décorés de personnages, de fleurs et de rinceaux, rappelant des motifs de Boucher.

L'autre meuble est un bahut en style Louis XV, à deux portes; les peintures sur fond or sont également faites d'après Boucher, et les ornements en bronze doré sont exécutés d'après des modèles anciens.

L'avantage du meuble vernis Martin est qu'il peut s'agencer avec un mobilier sévère, où il vient faire une diversion heureuse en y apportant sa note gaie et pimpante.

M. Froment-Meurice, dont nous reproduisons dans la planche 31 une œuvre exceptionnellement belle : *la Toilette de Vénus,* personnifie l'art dans tout ce qu'il possède de plus pur et de plus délicat; cet artiste d'élite a pris la tête de ce grand mouvement d'émancipation qui nous a soustrait à l'influence du goût gréco-romain préconisé par David. En suivant le brillant sillon tracé par Victor Hugo, il nous a ramené aux périodes du moyen âge et de la Renaissance; il s'est tellement incarné dans la manière brillante du maître *imaigier* de la Renaissance italienne, qu'Eugène Sue ayant dû, à plusieurs reprises, faire appel à son talent, ne lui écrivait jamais autrement que : « Mon cher Benvenuto, » et Dieu sait si Eugène Sue était un raffiné et un délicat en matière d'art !

M. Henry Dasson n'a envoyé que quelques meubles exposés dans le salon de la Commission française, mais qui sont des créations hors ligne. Nouveau venu dans la carrière industrielle, M. Henry Dasson s'est rapidement créé, par la perfection de ses œuvres, une très haute situation dans l'art du meuble.

M. Beurdeley maintient la sérieuse renommée de la maison fondée par son père. Il a su lui donner un nouvel éclat par son esprit d'initiative, son goût éclairé et en s'entourant de collaborateurs habiles.

Citons, de cette maison, la table de buis, qui est un vrai bijou du plus beau style Louis XVI, et son baromètre composé dans le même style.

Parmi les industriels qui s'adonnent particulièrement

au mobilier dans lequel le bronze ciselé forme l'élément principal de la décoration, nous devons mentionner encore M. Gueret jeune, qui a exposé, entre autres choses, une chambre à coucher Louis XVI, très remarquable par le goût et la richesse de ses ornements.

Les meubles appartenant au style Renaissance ont toujours eu un fidèle et habile imitateur en M. Drouard; son grand lit, d'après Ducerceau, est admirablement interprété.

MM. Schmidt et Piollet avaient exposé, à Amsterdam, leur lit de parade Louis XIV, que nous avons déjà eu l'occasion d'admirer à Paris; comme œuvre nouvelle des mêmes exposants, mentionnons un buffet purement dessiné et dont les figures sont charmantes de grâce et de sveltesse.

Citons enfin un bureau de dame de M. Allard fils, qui nous paraît être une réminiscence très réussie d'un modèle que nous avons vu au garde-meuble. Les produits de cette maison sont d'une facture élégante et parfaitement soignée.

En résumé, l'industrie française des meubles d'art tient toujours le premier rang dans les Expositions internationales. Ses artistes ont, sur leurs concurrents étrangers, la supériorité du goût, de la forme et de l'habileté. Ils doivent cette supériorité à un sentiment inné du beau et à la bonne organisation de leurs écoles de dessin et de leurs musées d'art décoratif.





APERÇU DE L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

L'École hollandaise, dont on ne soupçonnait guère l'importance, s'est révélée d'une façon tout à fait inattendue à l'Exposition d'Amsterdam. Cette École, si nombreuse, si riche en talents sérieux, s'est toujours contentée de son modeste horizon et n'était guère connue que chez elle.

Nos expositions ne nous avaient mis en présence que des marines empoignantes de M. Mesdag, des scènes villageoises de M. Artz, des intérieurs émouvants de M. Jozef Israels, des frais et charmants portraits de Mlle Thérèse Schwartze, des sujets si vifs et de verve coloriste si franche et si naturelle de MM. Oijens.

L'Exposition d'Amsterdam nous a fait connaître les paysages hollandais admirablement brossés de MM. Julius Van de Sande Bakhuysen, Joh. Warnandus Bilders, Jacob Maris, Jan Van Essen, J. J. Deventer et de Mme M. Bilders Van Bosse. Ajoutons, à cette première liste, les intérieurs de M. G. Henkes, les mœurs pleines de bonhomie de Marken et de Scheveningue si bien rendues par MM. B. J. Blommers, Ph. Sadée, chev. C. Joan Berg et P. Van der Velden.

Citons encore les noms de MM. David Bles, De Haas, Kever, Paling, Vander Waay, Wijsmuller, Verveer, Roelofs, Schipperus, Van Seggern et enfin ceux de Mmes Wally Moes et Maria Vos, tous artistes d'égal mérite ou à peu près et d'un talent incontestable.

A l'encontre de notre jeune École généralement turbulente et satisfaite d'elle-même, les artistes hollandais détestent le bruit; ils vivent dans un milieu simple et modeste, semblant craindre d'attirer sur eux l'attention des pays voisins.

Il n'y avait guère de peintres en Hollande il y a trente ans. Aujourd'hui, c'est de nouveau un pays de peinture où l'on est peut-être moins fort manouvrier que chez nous, mais où des hommes, en étendant quelques couleurs sur une toile, sans peine apparente, savent exprimer de profonds sentiments, de fortes impressions, de vives et délicates observations.

Le paysage, tour à tour avec son large sens mélancolique ou avec sa grasse et riche tranquillité, verse ses symphonies dans l'esprit des artistes; le hurlement de la mer dévorante de barques, son vent âpre qui gémit longuement, ou son calme pareil à celui d'un pâturage; les pâturages, de leur côté, ondulés et frissonnant lentement comme une mer qui se berce; les vastes ciels nuageux qui nous entourent d'étendue, de silence et de lumière voilée, impriment à l'art quelque chose d'ému, qui le suit jusqu'au fond des intérieurs et jusque dans les rues.

Avec ses trois millions d'habitants, la Hollande n'est plus, en art, une simple province, mais elle semble être un rameau détaché d'un grand pays qui porte en lui un résumé de la sève, de la vitalité et le feuillu de l'arbre tout entier.

L'Italie et l'Espagne tenaient une place sérieuse au pavillon des Beaux-Arts d'Amsterdam; quant à l'Allemagne, elle n'était guère représentée que par son École de Dusseldorf; il serait toutefois imprudent de porter un jugement sur la valeur de cette École, dont on ne voyait qu'une portion assez restreinte.



P.-A. SCHIPPERUS. Photo-Zincographie E. Guyot.

SOUS BOIS.
(Dessin de l'artiste.)

Rien de bien neuf dans les envois de la France et de la Belgique; notre pays avait toutefois fourni un contingent sculptural excessivement important; et si l'École des paysagistes et des marinistes de la Hollande a été pour nous une réelle révélation, nous pouvons dire que la phalange nombreuse des statuaires belges s'est affirmée d'une façon brillante aux Pays-Bas.

Notre collègue M. l'architecte Jean Baes, dont chacun connaît l'habile talent de dessinateur, fut chargé, par le Ministère, de l'étude perspective de la salle des Pas-Perdus du nouveau Palais de Justice de Bruxelles, d'après les plans géométraux de Poelaert.

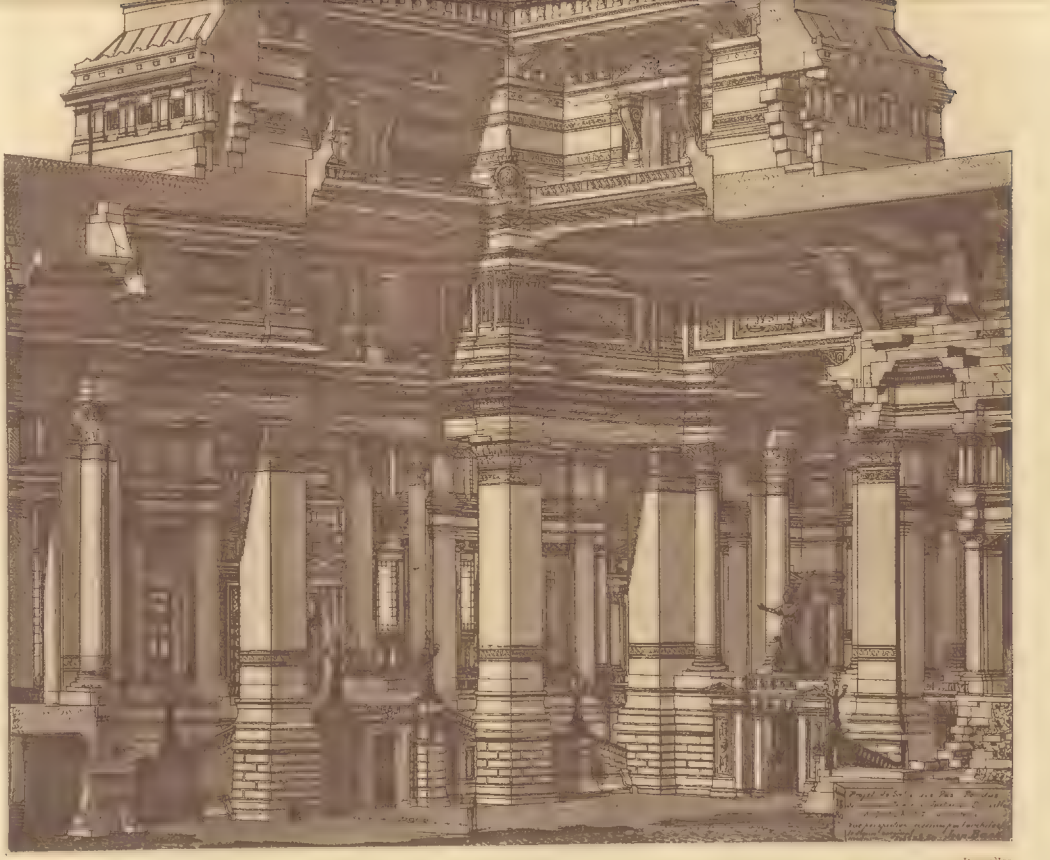
Grâce à l'obligeance extrême de M. Wellens, l'inspecteur général des travaux du nouveau Palais de Justice de Bruxelles, nous avons pu reproduire ce beau dessin mesurant $2^{m}40$ de hauteur et qui, nous l'espérons, trouvera bientôt sa place dans un musée de l'État.

C'est dans la salle des Pas-Perdus, la plus belle partie de son œuvre, que l'on retrouve le génie tout entier du grand maître décorateur Poelaert; il y a réuni les éléments d'une mise en scène qui fait songer à cette autre conception non moins admirable : le grand escalier du vestibule de l'Opéra de Paris.

L'impression sur les spectateurs de ces deux splendides créations est la même à Bruxelles qu'à Paris : le reste du monument paraît petiot.

Il en est du vestibule d'un monument comme de la préface d'un livre, comme de l'ouverture d'un opéra, ils ont pour but de préparer une sensation qui doit aller en grandissant. C'est la voie inverse qu'ont suivie nos deux grands architectes contemporains Garnier et Poelaert, dans leurs œuvres capitales. Ont-ils eu tort? ont-ils eu raison?... Nos petits-neveux en décideront.





Phototyp. F. Aubry. Bruxelles

DESSIN PERSPECTIF DE LA SALLE DES PAS-PERDUS DU NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE DE BRUXELLES

d'après Poelaert, par M. Jean Baes, Architecte



Dessin de Th. Fumière — d'après Mellery.

LES ENFANTS DE L'ILE DE MARKEN.

RELATION DU VOYAGE

DE

LL. MM. LE ROI ET LA REINE DES BELGES

Au Château du Loo et à Amsterdam

EL *Felicissimo Viaje d'el Principe Don Phelippe, desde España à sus tierras de la baxa Alemaña.* Tel est le titre d'un énorme in-folio imprimé en l'an 1552, et dû à la plume de *Juan Christoval Calvete de Estrella.*

Le lecteur y trouve des renseignements certainement précieux au point de vue du costume et des solennités de cette époque; l'historiographe de Philippe II s'étend avec une complaisance infatigable sur la façon dont les seigneurs et les dames étaient vêtus; on y nage, c'est le mot, dans

le velours, les broderies et la soie; la Cour trouve moyen de changer trois ou quatre fois d'habillements dans l'espace d'une soirée, et l'auteur donne la couleur de chacun d'eux, la disposition des passementeries, le nombre et la nature des boutons; ce ne sont partout que tournois, illuminations et cortèges triomphaux; mais de la note enthousiaste et vibrante partant de l'âme du peuple, du *Vox Dei,* il n'en est pas dit un traître mot.

N'ayant point, et pour cause, à s'occuper de ce détail insignifiant, Juan Christoval Calvete de Estrella s'est rabattu sur les splendeurs inouïes des réceptions, et, à vrai dire, il y avait là matière à récits brillants, rappelant les descriptions si bien racontées par le bonhomme Perrault dans les histoires de *Cendrillon* et de la *Belle au Bois dormant.*

La mission que nous nous sommes imposée, en donnant la relation du voyage aux Pays-Bas de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges, est pour nous chose autrement facile, puisque nous aurons uniquement à enregistrer les démonstrations vraies et sympathiques d'une nation dont nous avons partagé le berceau, qui est de notre race et qui est entrée dans l'histoire sous les mêmes auspices que la nôtre; il tardait, en effet, à la Néerlande de faire comprendre à sa sœur la Belgique qu'elle se réjouissait de la recevoir. Le courant qui depuis vingt-cinq années rapproche les Néerlandais et les Belges d'un mouvement continu, normal, irrésistible, arrivait au but ardemment désiré.

C'est alors que M. Frère-Orban, Ministre des Affaires étrangères, l'éminent chef du cabinet, entreprit une excursion dans les Pays-Bas; il ne nous appartient pas d'apprécier ici l'objet de ce voyage d'un caractère privé; nous dirons seulement que notre Ministre des Affaires étrangères reçut dans toute la Hollande un accueil empressé et des plus sympathiques, qui dut lui donner la note exacte des sentiments de la Néerlande pour sa voisine la Belgique.

Dans les premiers jours de juillet, LL. AA. RR. le

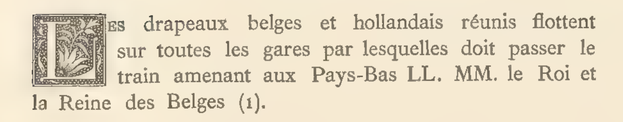
Comte et la Comtesse de Flandre firent incognito un voyage en Néerlande, en commençant par une visite au Roi et à la Reine des Pays-Bas, dans leur domaine du Luxembourg; les membres de la Famille royale, dont tout le monde connaît les connaissances si variées et l'aptitude artistique, ont trouvé dans leur pittoresque excursion matière à études nombreuses; Leurs Altesses Royales ont successivement visité Amsterdam, l'île de Marken, Haarlem, Zandvoort, Leeuwarde, Harlingen, La Haye, Scheveningen, etc., etc. C'était la première fois qu'un prince belge mettait les pieds sur le sol hollandais; Leurs Altesses Royales ont, par leur affabilité et leur douceur, laissé une impression profonde dans l'esprit de nos voisins.

A quelques jours de là, un incident important allait se passer : le 19 juillet, LL. MM. le Roi et la Reine des Belges se rencontraient à Spa avec LL. MM. le Roi et la Reine des Pays-Bas.

Après s'être affectueusement embrassés, les deux souverains eurent une entrevue, qui fut en quelque sorte le prologue de la visite officielle faite au mois d'octobre suivant par Léopold II à Guillaume III.

JOURNÉE DU 17 OCTOBRE

VISITE AU CHATEAU DU LOO



Les drapeaux belges et hollandais réunis flottent sur toutes les gares par lesquelles doit passer le train amenant aux Pays-Bas LL. MM. le Roi et la Reine des Belges (1).

---

(1) Le Roi, en tenue de général en chef de l'armée belge et portant la grand'-croix du Lion Néerlandais, est accompagné du grand-maréchal du Palais, M. le

Après une première halte à Roozendael, où les présentations des personnages officiels envoyés par Guillaume III sont faites par M. le baron d'Anethan, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Belges à La Haye (1), le train se remet en marche et arrive au Loo vers une heure ; il s'arrête devant le château, où est dressée une tente sous laquelle le Roi et la Reine des Pays-Bas, avec leur suite, attendent leurs augustes hôtes.

A la descente du train, Leurs Majestés néerlandaises et belges se sont embrassées; la rencontre entre les deux souverains a été des plus sympathiques et des plus amicales. Le déjeuner servi ensuite a eu un caractère tout particulièrement intime; les deux Rois et les deux Reines seuls y assistaient; avant de se mettre à table, Guillaume III fit remettre le grand cordon de la Couronne de Chêne à notre Ministre de Belgique, M. le baron d'Anethan, et les grands cordons de l'Ordre du Lion d'or de la maison de Nassau à MM. les comtes Van der Straten Ponthoz et de Lannoy, en souvenir, ajouta Sa Majesté, de cette rencontre entre les chefs des deux nations belge et hollandaise, ce dont Elle était très heureuse.

Le repas terminé, la Reine des Pays-Bas et la Reine des Belges firent en voiture le tour du domaine (1), la Reine de Hollande conduisant elle-même son attelage ; les deux souverains suivaient en voiture découverte.

Au dîner, auquel assistaient les deux Maisons royales,

---

comte Vander Straten Ponthoz, et de ses officiers d'ordonnance, M. le colonel baron Van Rode et MM. les comtes d'Oultremont et Du Chastel-Andelot.

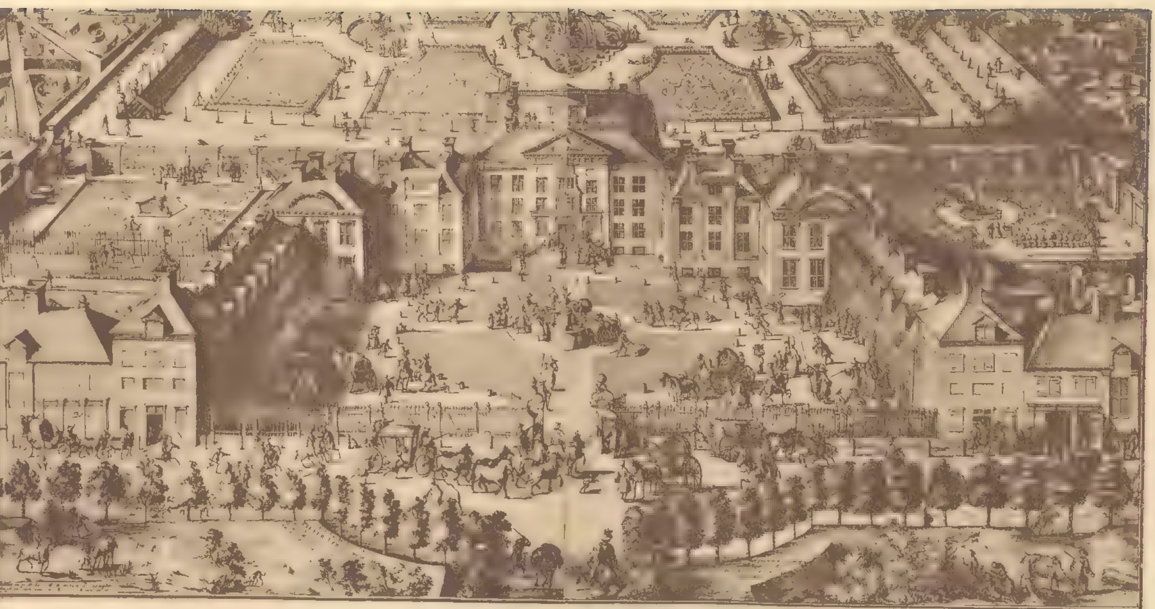
La Reine est accompagnée de MM[mes] les comtesses de Grünne, grande-maîtresse de sa maison, et de Namur, dame d'honneur, ainsi que du grand-maître de sa maison, M. le comte de Lannoy.

(1) Les personnages officiels envoyés par S. M. Guillaume III pour féliciter et accompagner le Roi des Belges sont MM. le baron Fagel, grand-maréchal, Bosch van Drakensteyn, commissaire-gouverneur de la Province septentrionale, Van Capellen, amiral, chef de la maison militaire du Roi, et le major baron Bentinck, aide de camp du Roi.

(1) La vue panoramique du château du Loo que reproduit notre planche 35, est de *Romeyn de Hooghe*, graveur très connu aux Pays-Bas et qui a beaucoup produit.

FASCICULE I. PL. XXXV





Phototypie E. Aubry. Bruxelles

VUE GÉNÉRALE DU CHATEAU DU LOO

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de Belgique.)

M. le baron d'Anethan, Ministre de Belgique, le gouverneur de la province et le commandant militaire, le Roi des Pays-Bas porta la santé de Leurs Majestés belges, en exprimant le plaisir qu'il avait de recevoir leur visite, et il termina en buvant au bonheur et à la prospérité de la Belgique, à laquelle il porte le plus vif intérêt.

Notre Roi répondit que depuis longtemps il désirait faire cette visite à Leurs Majestés néerlandaises, qu'il remerciait Guillaume III de lui en avoir fourni l'occasion, et qu'il était très touché des paroles si cordiales de Sa Majesté à son égard, ainsi qu'à celui de la Reine et de la Belgique; il but à la santé du Roi et de la Reine des Pays-Bas, en faisant les vœux les plus sincères pour la grandeur et la prospérité de la Néerlande.

Le Roi et la Reine des Pays-Bas reconduisirent le Roi et la Reine des Belges à la gare, vers trois heures, et la séparation fut on ne peut plus cordiale. Les dernières paroles de Guillaume III, en s'adressant à notre Roi, furent : « *Hélas! les bons moments sont toujours trop courts!* » Cette simple phrase donne la note exacte des rapports actuels entre les deux souverains belges et hollandais.

ARRIVÉE A AMSTERDAM

Une grande animation règne dans toute la ville; on ne s'entretient que de l'arrivée du Roi des Belges; chacun veut le voir, et disons sans exagération que toute la population d'Amsterdam s'est transportée aux abords de la gare centrale; sur la place du Dam, plusieurs maisons sont pavoisées aux couleurs belges et hollandaises; l'administration des chemins de fer avait confié à l'habile architecte Posthumus Meijes la direction des décorations de la station centrale d'Amsterdam; la salle d'attente a été transformée en un splendide salon de réception, dont les murs ont disparu sous les glaces, les arbustes et les fleurs, sur le fond

desquels se détachent les bustes des souverains belges et hollandais. A l'entrée s'élèvent six mâts pavoisés de pavillons belges et hollandais et reliés entre eux par des guirlandes de verdure.

Le service d'honneur, à l'intérieur de la gare, est fait par la *Schutterij*, avec son drapeau et musique en tête : le service extérieur, par une partie du 7e régiment d'infanterie; l'autre partie est chargée de la garde du palais. Le train royal est signalé, on a commencé à tirer les cinquante coups de canon réglementaires.

Dans le salon d'honneur, sont réunis M. le bourgmestre d'Amsterdam et les échevins, M. le baron Bentinck, premier écuyer, le général chevalier Scheidler-List, le gouverneur de la province, M. Schoerer, M. Van Someren-Brandt, colonel adjudant du Roi; MM. les administrateurs du chemin de fer hollandais; M. Asser; M. Sieburgh, consul général de Belgique; le prince Hohenlohe, chargé d'affaires d'Autriche, avec sa légation; MM. de Grelle, conseiller, de Ramaix et baron Goffinet, secrétaires; barons Moncheur et Jules d'Anethan, attachés de la légation de Belgique; M. d'Andrimont, sénateur et président de la Commission belge de l'Exposition; M. Constant Verhaeghe de Naeyer, vice-président; M. Rombaut, commissaire général de l'Exposition; MM. Bernard et Hiel, secrétaires; M. Everts, vice-consul des Pays-Bas à Bruxelles, etc., etc.

Le train royal entre en gare à dix heures; le Roi et la Reine, avec leur suite, sont reçus aux sons de la *Brabançonne* et au milieu d'un véritable enthousiasme; les cris de : « Vive le Roi! vive la Reine! » vigoureusement répétés, trouvent un immense écho dans la foule qui se presse aux abords de la gare.

En descendant de voiture, Sa Majesté a d'abord serré affectueusement la main à M. le sénateur d'Andrimont, qui s'avançait pour lui souhaiter la bienvenue; le Roi et la Reine sont entrés ensuite dans la salle d'attente, où deux splendides bouquets ont été présentés à la Reine, l'un par Mlle de Grelle et l'autre par Mlle Sieburgh.

M. le bourgmestre d'Amsterdam a témoigné au Roi, par

des paroles partant vraiment du cœur, tout le bonheur qu'éprouvait la ville en recevant Sa Majesté; le Roi a trouvé les paroles les plus aimables à l'adresse de la bonne ville d'Amsterdam. Après les présentations des diverses autorités, Sa Majesté a passé en revue le corps de la *Schutterij*, qui faisait le service d'honneur de la gare, au milieu des acclamations prolongées de : Vive le Roi ! et aux sons de la *Brabançonne*, jouée par la musique de la *Schutterij*.

Le parcours en ville, depuis la gare jusqu'au palais du Dam, n'a été qu'une suite d'ovations chaleureuses, qui prouvent que lorsque les Hollandais veulent s'en donner la peine, ils savent bien faire les choses.

JOURNÉE DU 18 OCTOBRE

Le Roi et la Reine allèrent, pendant la matinée, visiter les musées d'Amsterdam et les salons de l'Hôtel de Ville, accompagnés du bourgmestre; Leurs Majestés se rendirent ensuite au Palais, où, peu après, arrivèrent le Roi et la Reine de Hollande.

A peine débarqué, Guillaume III a fait ouvrir les portes du balcon, et c'est alors que se sont montrés, en présence d'une foule immense, le Roi des Belges, donnant le bras à la Reine de Hollande, et le Roi de Hollande, donnant le bras à la Reine des Belges.

Une clameur enthousiaste accueillit cette apparition, personnifiant l'amitié désormais intime de la Belgique et de la Néerlande. Ce transport ne connut plus de bornes quand, à plusieurs reprises, le Roi de Hollande donna lui-même le signal des hourras; jamais ceux qui ont assisté à pareil spectacle n'oublieront l'effet qu'il a produit sur cette foule amassée, où l'élément belge, quoique restreint, comptait par le cœur pour une part très importante.

Beaucoup de spectateurs avaient les larmes aux yeux

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM ET LA BELGIQUE AUX PAYS-BAS

FASCICULE 3. PL. XXXVI.



Croquis de TH. FUMIÈRE. Photo-Zincographie E. Guyot

ANALOGIE ENTRE LE COSTUME ACTUEL DES FEMMES DE L'ILE DE MARKEN
ET CELUI DES DAMES ALLEMANDES DU XVIe SIÈCLE

(Voir page 75)

et comprenaient, en sentant battre leur cœur, ces élans de patriotisme qui, dans des circonstances analogues, ont quelquefois remué des nations entières. Ajoutez à la scène d'abord la *Brabançonne*, jouée par la musique de la *Schutterij*, faisant, avec une partie du 7e de ligne, le service d'honneur du Palais ; ensuite le carillon de la tour, répétant, avec ses notes joyeuses, l'hymne hollandais, et enfin les deux étendards belges et hollandais flottant sur le campanile, semblant, par une même ondulation, poussés l'un vers l'autre. C'était un tableau unique, qui a brillé dans tout son éclat pendant dix minutes au moins. Les souverains et les deux reines étaient radieux, et Léopold, avec son affabilité habituelle, saluait et remerciait Hollandais et Belges, qui répétaient à l'envi : « Vive le Roi des Belges ! Vive le Roi de Hollande ! »

Un déjeuner réunit à la même table les deux familles souveraines et les dignitaires attachés aux deux maisons.

Après-midi, le Roi de Hollande, le Roi des Belges, les deux Reines, le Prince royal de Portugal, avec une suite très nombreuse, parcoururent les principales rues de la ville et vinrent visiter l'Exposition de l'art ancien, où ils furent complimentés par le Comité exécutif, la Société d'Exploitation et la Commission du musée; de magnifiques bouquets furent offerts à la Reine des Belges et à la Reine de Hollande.

Leurs Majestés ont parcouru attentivement toutes les salles du musée, se renseignant près des membres de là Commission et faisant le plus grand éloge de l'installation de cette exhibition unique. Les souverains se sont rendus ensuite au pavillon des colonies néerlandaises.

Le comité exécutif de l'Exposition coloniale a reçu et complimenté Leurs Majestés, et là, de splendides bouquets ont été offerts aux Reines de Belgique et de Hollande. Le Roi des Belges a examiné d'une façon toute particulière ce compartiment, qui est, comme nous l'avons dit, le point lumineux de l'Exposition d'Amsterdam ; il s'est rendu compte de l'utilité et de l'usage des multiples produits exposés, a pris

grand intérêt à la culture du tabac, dont l'exposition reproduit si bien les différentes phases. Seize Malais armés étaient accroupis dans l'un des angles du salon central destiné au Roi; Sa Majesté hollandaise leur ayant adressé, en passant, la parole, il aurait fallu voir ces physionomies bronzées s'animer et ces grands yeux noirs briller d'un éclat étrange en entendant les paroles affectueuses de Guillaume III.

A la suite de cette visite de l'Exposition, qui se termina vers cinq heures, un grand dîner gala réunit au palais les familles souveraines, les dignitaires et officiers des différentes Maisons, le Ministre de Belgique, M. le baron d'Anethan, et les premières autorités civiles et militaires des Pays-Bas. Le Roi et la Reine de Hollande retournèrent après le banquet au château du Loo. Des témoignages de la plus franche amitié furent de nouveau échangés entre les souverains de Hollande et de Belgique.

Un concert avait été organisé par la ville d'Amsterdam dans la charmante salle du nouvel Eden, l'œuvre de deux de nos compatriotes, MM. Chambon et Dumon; le Roi et la Reine des Belges, ainsi que le Prince royal de Portugal, avec une suite très brillante, y sont arrivés vers neuf heures; Leurs Majestés ont été vigoureusement acclamées à leur entrée et à leur sortie.

La salle de l'Eden d'Amsterdam est d'un effet décoratif original, qui laisse bien derrière lui ce qui a été fait jusqu'à ce jour dans ce genre de théâtre. Notre ornemaniste M. Chambon y a dépensé tout ce que son goût délicat et ses études sérieuses pouvaient lui suggérer; rien n'est banal dans l'ornementation de cette salle; l'architecture indienne, avec ses mille petits riens, y étale les innombrables richesses d'imagination d'un monde que Daniel Ramée, l'éminent archéologue, ne craint pas de faire remonter à une époque antérieure à l'ère de la création.

Il est fâcheux, toutefois, de voir tant d'étude et de talent dépensés pour un édifice dont la véritable destination n'est guère avouée et qui est si peu compatible avec les mœurs assez sévères de la Hollande. On voudrait

voir le génie d'artistes de la valeur de M. Chambon, servir une cause dans laquelle les arts se donneraient la main pour glorifier le beau dans une sphère plus pure et plus distinguée.

JOURNÉE DU 19 OCTOBRE

CETTE journée a été des plus laborieuses pour notre affable souverain, comme on l'appelle déjà à Amsterdam.

Dès huit heures, le Roi était à l'Exposition, accompagné de M. le Bourgmestre; Sa Majesté a été reçue à l'entrée du compartiment hollandais par le Comité exécutif ayant à sa tête M. Cordes, et la Société d'Exploitation avec son président M. Forss. Le Roi a examiné longuement toute la partie de l'Exposition hollandaise, occupant la galerie principale, et est arrivé à la section belge, où le reçut la Commission représentée par M. le sénateur d'Andrimont, président; M. Constant Verhaeghe de Naeyer, vice-président, et M. Rombaut, commissaire général; MM. Bernard et Hiel, secrétaires; les membres du Comité exécutif; M. Bordiaux, l'architecte de l'Exposition; M. Amelin, chargé du service de la manutention, et le lieutenant Lantonnois, commandant le détachement de l'Exposition. Tous les exposants belges, massés à l'entrée de la section, accueillirent Léopold II, aux cris vigoureux et répétés de « Vive le Roi! »

M. d'Andrimont prononce le discours suivant :

« Sire,

» Depuis trois jours, les Belges présents à Amsterdam » ont été heureux de vous saluer de leurs acclamations.

» Aujourd'hui, c'est comme président de la Commis-

» sion belge de l'Exposition que je viens vous exprimer la
» joie que nous fait éprouver la visite de Votre Majesté.

» Nous en sommes heureux, Sire, puisque nous espé-
» rons que vous serez fier de la Belgique.

» Nos industriels et nos artistes ont pris part en grand
» nombre à cet important concours international, et leurs
» succès dans toutes les classes prouvent que la Belgique
» marche à grands pas dans la voie du progrès.

» Nous savons, Sire, que rien ne pourra vous être
» plus agréable que de le constater.

» Vous vous réjouirez encore d'avoir vu nos expo-
» sants aussi empressés de répondre à l'appel de la Hol-
» lande.

» En effet, au point de vue de l'exportation, objet
» de toutes vos préoccupations, ils ne pouvaient nulle part
» venir à meilleure école.

» La Belgique, qui doit tant à Sa Majesté, voit aujour-
» d'hui augmenter sa dette de reconnaissance.

» Votre visite aux augustes souverains de Hollande a
» cimenté l'union entre deux nations faites pour s'aimer et
» s'estimer. Elle a ainsi réalisé un vœu qui était dans le
» cœur de tous les Belges.

» Cet évènement heureux marquera dans l'histoire de
» deux peuples qui portent aussi haut l'attachement à leurs
» institutions que l'amour à leur dynastie.

» Vive le Roi! »

Inutile de dire que ces dernières paroles furent acclamées avec enthousiasme par tous les exposants belges et la foule déjà nombreuse qui remplissait les avenues de l'Exposition. Sa Majesté répondit en ces termes à M. le Président de la Commission belge :

« Je remercie vivement M. d'Andrimont du discours
» que vous venez d'entendre.

» Nous avons été très touchés, la Reine et moi, des
» marques de sympathie dont nous avons été l'objet de la
» part de nos compatriotes, depuis notre arrivée en
» Hollande.

» Nous désirions faire depuis longtemps une visite à



Phototypie E. Aubry. Bruxelles

VILLAGE HOLLANDAIS

Croquis de Mme M. Bilders-Van Bosse de Oosterbeek (près d'Arnhem.)

» Leurs Majestés néerlandaises et leur exprimer les sen-
» timents qui nous animent et que la Belgique entière porte
» à nos frères de Hollande. (*Applaudissements.*)

» L'accueil que nous avons reçu nous a profondément
» impressionnés. Je remercie particulièrement les Belges qui
» m'entourent d'avoir bien voulu faire le voyage d'Am-
» sterdam en cette circonstance.

» Nous désirions aussi faire une visite à l'Exposition;
» nous savions les efforts couronnés de succès de tous les
» exposants belges. Vous connaissez, du reste, tout l'intérêt
» que je porte aux efforts que vous faites pour maintenir
» notre vieille réputation industrielle et commerciale.
» M. le Président a parlé tantôt de Leurs Majestés; il a
» eu raison.

» La Reine me suivra dans quelques instants.

» Elle s'attachera surtout à ce qui intéresse les dames
» et spécialement au compartiment des dentelles, cette
» industrie essentiellement belge, dont nous avons le droit
» d'être fiers et dont nous devons particulièrement main-
» tenir l'éclat.

» Encore une fois, Messieurs, j'espère que vos efforts
» ne seront pas stériles; je fais des vœux pour qu'ils
» soient couronnés du plus vif succès, et je vous remercie
» de vos sentiments, auxquels, du reste, vous nous avez
» habitués en toute circonstance. »

Le discours du souverain ayant été salué du cri de : « Vive le Roi! » Sa Majesté ajouta : « Vous avez dit vive le Roi! moi, je dis vivent les Belges! »

Le lieutenant du génie hollandais, M. von Brucken Fock, a été présenté au Roi, qui lui a dit qu'il était très heureux de le connaître et de savoir combien les rapports entre les deux détachements militaires, hollandais et belge, avaient toujours été empreints de la plus franche cordialité.

Sa Majesté a commencé la visite de la section belge, ayant un mot aimable et d'encouragement pour chaque exposant.

Pendant la visite sont venus présenter leurs hommages à Léopold II : le consul général français et le secrétaire

général Monthiez, le consul des Indes anglaises, le consul et le commissaire russe, les consuls d'Espagne, d'Autriche, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, de Tunis, de Chine, du Japon, de la Grèce. M. le ministre baron d'Anethan, M. de Grelle, conseiller de légation, M. de Ramaix, premier secrétaire, et les attachés de la légation assistaient à ces présentations.

Le Roi, après avoir examiné longuement et dans tous ses détails la section belge, a visité l'exposition des machines et s'est rendu, pour terminer sa visite, au pavillon belge des beaux-arts, dont les honneurs lui ont été faits par les membres du Jury de cette exposition.

La Reine, venue vers dix heures, a été reçue par le Comité exécutif hollandais, qui lui offrit un bouquet splendide retenu par des rubans aux couleurs mariées des Pays-Bas et de la Belgique.

A l'entrée du compartiment belge, Sa Majesté était attendue par MM. d'Andrimont, président, et Bernard, secrétaire de la Commission.

En lui présentant également un magnifique bouquet, M. d'Andrimont adressa à la Reine les paroles suivantes :

« Madame,

» En accompagnant le Roi en Hollande, Votre Majesté
» nous donne un nouveau témoignage de sa sollicitude
» pour le travail national et du prix qu'Elle attache à
» tout ce qui peut rendre la Belgique grande et prospère.

» Nous vous en exprimons, au nom de tous les
» Belges, notre profonde et respectueuse gratitude. »

Après avoir parcouru le compartiment belge, Sa Majesté témoigna le désir de voir l'exposition hollandaise, qu'elle visita dans tous ses détails.

Les deux souverains se rencontrèrent au pavillon des Beaux-Arts, où la Reine fut accueillie par de nombreux vivats. Le Roi, s'adressant alors à M. le commissaire général Rombaut, lui dit qu'il le priait d'être son interprète près de MM. les exposants belges pour leur dire

combien il avait trouvé leur exposition belle et nombreuse, et qu'il faisait tous les vœux désirables pour que leurs efforts fussent largement récompensés. Ces paroles ont été accueillies par les cris plusieurs fois répétés de : *Vive le Roi! Vive la Reine!* La visite du Roi, commencée à huit heures du matin, s'est terminée à midi.

On croyait généralement qu'en présence du temps affreux qu'il faisait depuis le matin, le Roi aurait renoncé à son voyage d'exploration vers Ymuiden par ce magnifique canal qui met Amsterdam en communication avec la mer. Mais Sa Majesté répondant au bourgmestre, M. Van Tienhoven, qui lui faisait remarquer que le temps était peu propice à cette excursion, dit que la Reine et Lui tenaient beaucoup à faire ce voyage auquel ils avaient été invités par l'administration communale, et désiraient vivement voir de près ce gigantesque travail qui fait si grand honneur à la Hollande.

Le Roi et la Reine, après s'être arrêtés pendant quelques minutes au Palais, s'embarquaient à bord du vapeur *Cérès,* amarré à une courte distance de la station centrale. Les bassins, à ce moment, présentaient un coup d'œil magnifique. Tous les navires étaient pavoisés et les équipages des bâtiments de guerre se tenaient dans les vergues.

Le monitor *le Scorpion* salua l'embarquement de Leurs Majestés par une salve de 21 coups de canon, tandis que d'immenses vivats étaient poussés par la foule, assistant à l'embarquement de nos souverains.

Outre le Roi et la Reine, ont pris place également sur le *Cérès :* le prince de Portugal et son aide de camp; le baron Fagel, grand maréchal de la cour de Hollande; l'amiral Van Cappelle; le général List; M. Schorel, gouverneur de la province; le bourgmestre d'Amsterdam; la comtesse de Grünne; la comtesse de Namur d'Elzée; M. d'Andrimont, sénateur, président de la Commission belge à l'Exposition; le comte Vander Straten Ponthoz; le comte de Lannoy.

Sur un second bateau à vapeur se sont embarqués :

MM. Van Lennep et Boël, échevins d'Amsterdam; Rombaut, commissaire général du gouvernement belge à l'Exposition; les secrétaires et attachés de la légation de Belgique à La Haye, le colonel baron Van Rode, le comte J. d'Oultremont, etc.

Pendant le trajet, un déjeûner a lieu à bord de chacun des bateaux. A bord du *Cérès,* qui portait Leurs Majestés, M. Schorel s'est levé au dessert et a porté un toast (en hollandais), au nom du Roi des Pays-Bas, au Roi et à la Reine des Belges.

Le roi Léopold répondit en buvant au Roi et à la Reine des Pays-Bas. « La Reine et Moi, dit-il, nous avons » été sincèrement heureux de recevoir l'invitation que notre » royal cousin a daigné nous adresser. Aussi avons-nous » accepté cette invitation avec empressement, car depuis » bien longtemps déjà nous désirions venir témoigner à » Leurs Majestés néerlandaises les sentiments qui nous ani- » ment et qui me portent à boire à la santé du roi Guil- » laume et de la gracieuse reine Emma. Je fais des vœux » sincères pour que la Néerlande ait le bonheur de con- » server pendant de longues années encore leurs souverains » bien-aimés. »

M. Van Tienhoven, bourgmestre d'Amsterdam, se leva quelques instants après et, dans une éloquente improvisation, but à l'union des deux peuples. « Ce magnifique édi- » fice, qui abrite actuellement le Roi et la Reine des Belges, » dit notamment M. le Bourgmestre, « fut autrefois l'hôtel de » ville d'Amsterdam. Sur son faîte flottent les couleurs belges » et néerlandaises. J'espère que ces couleurs resteront unies » à jamais pour le bonheur des deux nations, dans l'intérêt » du commerce et de l'industrie. »

Le Roi, en répondant à ces paroles — dites en hollandais, — commença par remercier la ville d'Amsterdam, représentée par son chef, de l'accueil si sympathique qui avait été fait à la Reine et à Lui et dont ils avaient été profondément touchés.

Sur le *Dolphin,* M. Van Lennep, échevin de l'instruction publique, a bu au prince de Portugal, et a rappelé,

avec beaucoup d'à-propos, que ce fut le Portugal qui le premier fraya la route des Indes.

L'échevin M. Van Roël but aux Belges, toast auquel répondit M. de Ramaix, secrétaire de légation de Belgique à La Haye.

A l'arrivée à Ymuiden, le Roi et la Reine ont été accueillis par les acclamations des habitants accourus en grand nombre pour assister au débarquement de Leurs Majestés; le Roi a fait l'inspection des écluses et des travaux importants exécutés à Ymuiden.

Pendant ce temps, la Reine, le prince de Portugal et tous les autres invités embarqués à la demande de Sa Majesté, à bord du bateau à vapeur *Simpson*, faisaient en mer une promenade qui s'est prolongée pendant une heure et demie, malgré un temps détestable.

La pluie tombait à torrents. La mer était très houleuse et cependant tous les invités, suivant l'exemple de la Reine, sont demeurés bravement sur le pont.

Le retour s'effectua en bateau jusqu'à Velsen. Là le train royal attendait les excursionnistes. Leur passage avait été signalé et, à son arrivée dans cette gare, le quai était noir de monde, qui a salué les souverains belges de ses vivats chaleureux.

Une représentation gala avait été organisée par l'administration communale au *Stads-Schouwburg*. Le spectacle, annoncé par des affiches entourées d'un cadre formé des couleurs belges, se composait des *Fourchambauld*, la comédie d'Augier, traduite en néerlandais.

La salle regorgeait de monde. Les premières loges étaient occupées par des personnages officiels accompagnés de dames en grande toilette.

Le Roi et la Reine sont arrivés entre le premier et le deuxième acte. Leurs Majestés ont été reçues par le bourgmestre, les échevins et les membres de l'administration communale.

Sur l'escalier qui conduit du perron d'entrée à la loge royale, des cadets de la marine faisaient la haie.

Lorsque le Roi et la Reine ont paru, la salle entière

s'est levée, acclamant Leurs Majestés avec un véritable enthousiasme. L'orchestre jouait la *Brabançonne.*

A trois reprises le Roi et la Reine ont dû se lever pour répondre par leurs saluts aux ovations dont ils étaient l'objet.

L'orchestre ayant entonné ensuite l'air national néerlandais : *Wien Neerlandsch Bloed*, aussitôt le Roi, la Reine et tous les assistants se lèvent de nouveau. Des applaudissements nourris éclatent de toutes parts et les Belges présents crient : « Vive la Hollande! »

On remarquait que le bourgmestre d'Amsterdam portait l'insigne de commandeur de l'Ordre de Léopold, que le Roi lui avait remis quelques instants auparavant.

Le Roi a également conféré à M. Fagel, déjà grand-cordon de l'Ordre de Léopold, la plaque en diamants de ce grade, au général List, à l'amiral Van Cappelle et à M. Schorre les insignes de grand-cordon.

La Reine avait offert à la princesse Wilhelmine un merveilleux médaillon formé d'un splendide rubis entouré de diamants.

A chacune des dames d'honneur attachées à sa personne, la Reine a fait don, en souvenir de son séjour à Amsterdam, d'un magnifique bracelet enrichi de pierres précieuses.

Au dehors, et malgré la pluie, il y avait foule sur le parcours du cortége royal, entre le théâtre et le palais, et Leurs Majestés ont été acclamées chaleureusement à leur passage.

Le service d'honneur était fait par les hussards de la garde.

Ainsi se sont terminées trois journées dont les dates mémorables resteront à jamais inscrites dans l'histoire des deux pays.

PL. XXXVIII.



Phototypie E. AUBRY — Bruxelles.

PALAIS DU ROI. — NIEUWE KERK. — LA BOURSE.

PLACE DU DAM, A AMSTERDAM.

LE RETOUR.

Le Roi et la Reine des Belges sont partis le lendemain, à huit heures du matin, pour La Haye, par le chemin de fer rhénan; dès six heures, les navires de guerre stationnant en rade annonçaient le départ de Leurs Majestés par une salve de cinquante coups de canon. A sept heures et quart, la *Schutterij*, musique en tête, vient occuper l'intérieur de la gare. Viennent ensuite M. Van Tienhoven, bourgmestre d'Amsterdam, et tous les échevins; MM. le baron Fagel, le baron Van Cappellen, amiral; le baron Bentinck, le général chevalier Scheidler-List; Schorer, gouverneur de la province; Van Someren-Brandt, colonel adjudant du Roi; le baron d'Anethan, Ministre de Belgique, MM. le baron Goffinet, secrétaire, et les barons Moncheur et d'Anethan fils, attachés de la Légation; M. Sieburgh, consul général de Belgique, avec sa femme et sa fille; M. d'Andrimont, sénateur, à la tête de la Commission belge de l'Exposition.

Quelques minutes avant huit heures, LL. MM. le Roi, la Reine et le prince royal de Portugal, qui était venu également faire ses adieux aux souverains belges, descendent de voiture et entrent dans le salon de la gare, où elles sont reçues de la façon la plus chaleureuse.

M. le Commissaire général belge offre un bouquet à la Reine, un bouquet est également offert à Sa Majesté par le fils de M. le bourgmestre Van Tienhoven. Le Roi prie de nouveau M. Rombaut d'être son interprête auprès de MM. les exposants pour leur témoigner tout le plaisir qu'il avait éprouvé en voyant leurs succès à l'Exposition.

Leurs Majestés prennent ensuite congé du Prince de Portugal et adressent leurs remerciements aux autorités néerlandaises; le Roi a eu un mot aimable et gracieux pour tout le monde, et c'est aux cris mille fois répétés de : « Vive le Roi ! Vive la Reine ! » accompagnés de

la *Brabançonne* et du *Neerlandsch Bloed*, joués par la musique de la *Schutterij*, que le Roi et la Reine des Belges quittent Amsterdam; les monitors le *Buffle* et le *Scorpion* annonçaient au loin de leur voix d'airain que Léopold II et Son auguste Compagne s'éloignaient du sol hospitalier de la Néerlande.

Voici l'ordre du jour qui fut immédiatement affiché après le départ du Roi, à l'entrée des bureaux de la Commission belge.

Amsterdam, le 20 octobre 1883.

A Messieurs les membres de la Commission belge,
à Messieurs les exposants,

Leurs Majestés le Roi et la Reine n'ont pas voulu quitter l'hospitalière ville d'Amsterdam sans nous répéter encore qu'elles avaient été heureuses des succès remportés par les Belges à l'Exposition.

Leurs Majestés nous ont chargés, en même temps, de remercier les membres de la Commission et les exposants de leur affectueuse réception.

Le comité exécutif est heureux d'avoir été chargé de cette agréable mission.

Le Président,
J. d'Andrimont,
Sénateur.

Le Secrétaire général,
E. Bernard.

Le Commissaire général,
Eug. Rombaut.

Le retour de Leurs Majestés n'a été qu'une suite d'ovations aussi enthousiastes que spontanées de la part de nos voisins; à La Haye, la réception a été admirable; le sol de la gare était littéralement jonché de drapeaux, et par une délicate attention, le peuple acclamait en français nos

souverains (1). Peu après leur arrivée, LL. MM. ont visité le Musée, le Binnenhof, les Chambres Législatives, puis des audiences ont été accordées aux Ministres néerlandais et aux principales autorités de la Capitale.

A midi eut lieu à la Légation un déjeuner auquel assistaient les Ministres, le Bourgmestre, les dignitaires néerlandais attachés au Roi et à la Reine des Belges, les dignitaires de la Cour de Bruxelles et la Légation de Belgique. Le départ par train spécial eut lieu vers quatre heures; foule compacte aux abords de la gare pour saluer le départ de LL. MM. A Rotterdam, toute la ville s'était transportée aux deux gares, et accueillit le Roi et la Reine des Belges par un hourra formidable. Les discours officiels n'avaient pas ce caractère compassé qu'on leur reproche d'habitude, ils étaient dictés par le cœur et une sympathie naturelle; la *Schutterij* qui avait apprécié les qualités aimables du Roi, lors de nos dernières fêtes nationales, était surtout admirable d'entrain et d'enthousiasme.

Leurs Majestés, accompagnées jusqu'à la frontière par le Ministre de Belgique et le personnel de la Légation, sont rentrées le soir au château de Laeken, heureuses et fières sans doute de l'issue d'un voyage par lequel l'antique union des Pays-Bas s'est moralement reconstituée, non sur le terrain des combinaisons factices dictées par la force ou la fantaisie, mais sur les larges bases des sympathies populaires, des intérêts nationaux, des traditions historiques.

La Néerlande a jugé sur son mérite personnel le

---

(1) Devant l'hôtel du Ministre de Belgique, M. le baron d'Anethan, où Leurs Majestés sont descendues pendant leur séjour de quelques heures à La Haye, la garde d'honneur était faite par les grenadiers et chasseurs, dont le drapeau a reçu la croix du métal portée par le Roi Guillaume II. C'est ce drapeau qui a le plus souffert pendant les journées de septembre 1830.

Le 7e d'infanterie, qui était de service au Palais à Amsterdam, pendant le séjour du Roi des Belges, a eu son drapeau décoré de la médaille de la citadelle, portée par le général Chassé.

Ce sont les seuls régiments dont les drapeaux aient été décorés à la suite de la Révolution Belge.

Ces rapprochements n'ont pas besoin de commentaires; leur éloquence chevaleresque et courtoise parle assez d'elle-même.

Roi des Belges en accordant pendant trois journées à S. M. Léopold II l'hospitalité la plus cordiale, la plus complète; de mille façons, la population hollandaise a su faire comprendre à son auguste visiteur qu'elle se réjouissait de le voir et d'avoir la Belgique pour voisine.

Quand, en 1880, la Belgique célébra le cinquantenaire de son indépendance, déjà nombre de Néerlandais s'y associèrent de tout cœur : il n'y avait plus, de part ni d'autre, un atome de rancune dans les âmes. Les sentiments étaient d'accord avec les intérêts; les idées comme les institutions étaient entrées insensiblement dans un cadre uniforme. A une union stérile avait succédé l'harmonie féconde de deux Etats se complétant mutuellement, découvrant dans leur association des ressources inattendues, des garanties précieuses. Il manquait à cette situation pour lui faire produire tous ses fruits, une affirmation éclatante et publique. La généreuse initiative des deux souverains vient de la lui donner. Il y a plus qu'un traité d'alliance entre les deux peuples : il y a une communauté morale de dix millions d'hommes qu'aucun intérêt majeur ne divise, que les plus graves intérêts, au contraire, tendent de plus en plus à rapprocher.

Le voyage de Léopold aux Pays-Bas est donc bien un évènement politique; mais c'est un évènement qui, ainsi que nous le disions à la première page de ce livre, ne saurait surprendre ni inquiéter personne. Au point de vue de la Hollande comme de la Belgique, c'est le résultat espéré et prévu d'une politique qui se pratique ouvertement depuis plus de quarante ans, sous les yeux et avec l'assentiment des puissances. Aucune d'elles n'en saurait prendre le moindre ombrage, puisque cette politique n'a d'autre but que de consolider leur propre œuvre et de lui prêter de nouvelles forces.

En un mot, chaque pas que les Belges et les Hollandais font les uns vers les autres, en fortifiant leur indépendance et leurs libertés, raffermit, dans la même mesure, la paix européenne.



LE MOERDIJK

ÉPILOGUE

Sept mois après les évènements importants que nous venons de décrire, les 20, 21 et 22 mai de l'an 1884, Guillaume III rendit à Léopold II la visite que le Roi des Belges lui avait faite au château du Loo; Leurs Majestés le Roi et la Reine des Pays-Bas sont venues à Bruxelles, où elles ont eu une réception que la plume la plus éloquente, la plus enthousiaste reste impuissante à décrire.

La présentation par Léopold II de la Famille Royale des Pays-Bas au peuple belge, sur le balcon de l'Hôtel communal, vieux témoin de tous les actes qui ont marqué les différentes étapes de notre histoire, a été la phase la plus émouvante de cette visite triomphale.

Notre admirable Hôtel de Ville, pavoisé jusqu'au faîte de sa flèche ajourée (1), les maisons aux façades dorées de nos antiques corporations, décorées aux couleurs néerlandaises et belges, toute la population représentée par sa milice citoyenne et ses centaines de Sociétés, avec leurs riches et scintillantes bannières, présentaient un coup-d'œil réellement féerique.

---

(1) Dans la planche qui reproduit cet épisode, nous avons voulu conserver à notre Hôtel de Ville ses belles lignes architecturales en n'y faisant figurer qu'une partie des drapeaux qui le pavoisaient.

Quand les deux souverains se sont montrés, la main dans la main, un vivat immense, poussé par cent mille poitrines, accueillit cette apparition; ensuite Sa Majesté Néerlandaise se tournant vers notre Bourgmestre, M. Buls, lui donna à son tour une cordiale poignée de main, marque de sympathie profonde que Guillaume III a voulu donner publiquement à ses concitoyens et à sa ville natale, représentée ici par son premier magistrat (1).

L'allure franche et martiale de Guillaume III, la grâce et la beauté de son auguste compagne ont acquis d'emblée au couple royal des Pays-Bas toutes les sympathies du peuple belge.

La journée du 20 mai 1884 à Bruxelles, que nous appelons « *notre revanche* » de la journée du 18 octobre 1883 à Amsterdam, restera l'une des pages les plus belles et les plus éloquentes de l'histoire de la sagesse et de la volonté souveraine des nations.

Théophile Fumière.



(1) Au lendemain du départ de LL. MM. Néerlandaises, on lisait sur les murs de la capitale la lettre suivante, de S. Exc. M. le baron Gericke de Herwynen, Ministre des Pays-Bas, adressée au Bourgmestre M. Buls :

« Au moment de quitter Bruxelles, le Roi, mon auguste souverain, m'a chargé de vous exprimer, en son nom et au nom de Sa Majesté la Reine, leur vive reconnaissance pour l'accueil chaleureux et sympathique qui leur a été fait par la population de la ville dont vous êtes le premier magistrat.

» Sa Majesté désire que je vous adresse très spécialement, Monsieur le Bourgmestre, ses remerciements les plus sincères pour la réception splendide à l'Hôtel de Ville, et espère que vous voudrez bien être l'interprète de ces sentiments auprès de tous ceux qui, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'édifice communal, ont contribué à l'accueil cordial qui restera toujours gravé dans la mémoire de Sa Majesté comme un des épisodes mémorables de son séjour en Belgique. »



Phototypie E. Aubry

EPISODE DU VOYAGE DE LL. MM. LE ROI

VISITE A L'HOTEL DE V

lgique en l'an 1884.



Bruxel

T LA REINE DES PAYS-BAS EN BELGIQUE.
LLE DE BRUXELLES.

Notice explicative des Planches

Planche 21. — Vue d'ensemble de la section belge. — M. G. Bordiau, architecte.

Planche 22. — Grand panneau en parqueterie de la Société anonyme : *la Construction industrielle.*

Planches 23, 23_A, 23_B. — Trois spécimens de l'ouvrage : *Bruxelles à travers les âges*, de Louis Hymans. — Bruylant-Christophe et C[ie], éditeurs, à Bruxelles.

Planche 24. — Prairie en Hollande. — Croquis de M. Roelofs (Willem).

Planches 25 et 25_A. — Chemins de fer aériens, système Bleichert (Adolf), de Leipzig. — Presse rotative avec plieuse, système Marinoni, de Paris.

Planches 26, 26_A et 26_B. — Etablissement de H. Gruson, de Buckau-Magdeburg : Coupe d'une tourelle cuirassée. — Meule verticale en fonte durcie pour la fabrication de la poudre. — Appareil à bascule pour décharger les wagons.

Planche 27. — L'Exposition de MM. Damon et C[ie], Paris.

Planche 28. — L'art décoratif. — Tête de chapitre.

Planche 29. — Un écran et un bahut vernis Martin de M. Majorelle, de Nancy.

Planche 30. — Le Pavillon de la Commission française. — Paul Lorain, architecte.

Planche 31. — *La Toilette de Vénus*, par M. Froment-Meurice, argentier de la ville de Paris.

Planche 32. — Sous bois, dessin de M. P.-A. Schipperus, de Rotterdam.

PLANCHE 33. — Dessin perspectif de la salle des Pas-Perdus du nouveau Palais de Justice de Bruxelles, d'après les plans géométraux de POELAERT, par M. JEAN BAES, architecte.

PLANCHE 34. — Les enfants de l'île de Marken, croquis de TH. FUMIÈRE.

PLANCHE 35. — Vue panoramique du château du Loo, reproduction d'une gravure de *Romeyn de Hooghe.* (Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale de Belgique.)

PLANCHE 36. — Costume des femmes de Marken, dessin de TH. FUMIÈRE d'après Mellery.

PLANCHE 37. — Village hollandais, croquis de Mme M. BILDERS-VAN BOSSE, d'Oosterbeek près d'Arnhem.

PLANCHE 38. — Place du Dam, à Amsterdam.

PLANCHE DOUBLE. — La visite du Roi et de la Reine des Pays-Bas à l'hôtel de ville de Bruxelles le 20 mai 1884. — Cette planche supplémentaire est remise avec le troisième et dernier fascicule aux souscripteurs-fondateurs.





LISTE DES SOUSCRIPTEURS-FONDATEURS

Sa Majesté LÉOPOLD II, Roi des Belges.

Sa Majesté GUILLAUME III, Roi des Pays-Bas,
Prince d'Orange-Nassau, Grand-Duc de Luxembourg, etc., etc.

Son Altesse Royale le Comte de Flandre.

Le Ministère des Affaires étrangères.
Le Ministère de l'Intérieur.
Le Ministère de l'Instruction publique.
Le Ministère des Finances.
Le Ministère des Travaux publics.

M. le Baron Auguste d'Anethan, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Belges, a La Haye.
M. Cambon (Jules), Préfet du Nord, Lille.

Gouvernement de la province de Brabant.
— — de Hainaut.
— — de Namur.
— — de Limbourg.
— — de Luxembourg.

Ville d'Amsterdam.
— d'Anvers.
- de Breda.
— de Bruxelles.
— de Charleroi.
— de Delft.
— de Haarlem.
— de La Haye.
— de Leyde.

Ville de Namur.
— de Rotterdam.
— de Tournai.

Académie Royale des Beaux-Arts de Gand.
— — — Liège.
Bibliothèque des Arts industriels de Bruxelles.
Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.
Commission Royale belge des Monuments.
Musée des Estampes d'Amsterdam.
Musée des Arts industriels de Haarlem.
Musée des Arts décoratifs de Lille.
Société *Arti et Amicitiæ* d'Amsterdam.
Société Royale pour la propagation de l'architecture dans les Pays-Bas.
Société des Architectes du Département du Nord, Lille.

MM. Ackermans, Max., industriel, rue du Peuplier, Bruxelles.
Agostini, commissaire général de l'Exposition d'Amsterdam.
Allard fils, ameublements d'art, rue du Temple, Paris.
Andrimont (d'), sénateur et président de la Commission belge de l'Exposition d'Amsterdam.
Aubry, phototypiste, rue d'Angleterre, Saint-Gilles-lez-Bruxelles.
Audent (Jules), avocat et bourgmestre de Charleroi.

Baes (Jean), architecte, membre du Jury de l'Exposition d'Amsterdam, Bruxelles.
Bernard, secrétaire de la Commission belge à l'Exposition d'Amsterdam, chef de la division de l'industrie au Ministère de l'Intérieur, Bruxelles.
Bilders-Van Bosse (Mme M.), artiste peintre, Oosterbeek près d'Arnhem.
Blaton-Aubert, industriel, Bruxelles.
Bleichert (Adolf et Cie), chemins de fer aériens, Leipzig.
Boch frères, fabriques de faïences et de porcelaines. Décors céramiques, à Louvoil et Kéramis.
Bordiau (G.), architecte de la section belge à l'Exposition d'Amsterdam.
Bruylant-Christophe et Cie, éditeurs, Bruxelles.

Chambon (Alban), sculpteur ornemaniste, rue de Livourne, Bruxelles.
Closset (Vve), chaussée de Haecht, Bruxelles.
Cockerill (la Société), Seraing.
Compagnie (la) des Bronzes, rue d'Assaut, Bruxelles.
Construction industrielle (la), Société anonyme, Bruxelles.
Cordes, président du Comité exécutif de l'Exposition d'Amsterdam.

MM. Damon et Cie, meubles d'art, faubourg Saint-Antoine, Paris.
Decamps (Anatole), propriétaire, boulevard de la Liberté, Lille.
De Dobbeleer. rue Royale, Bruxelles.
Delay (Alfred), quai au Foin, Bruxelles.
De Leemans (G.), ameublements d'art, rue Montaigne, Paris et rue Royale, Bruxelles.
De Naeyer, machines à papier, chaudières à vapeur multitubulaires, etc., etc., Willebroeck près Anvers.
Duprez, directeur général des Cristalleries du Val-Saint-Lambert, près Liège.

Eloy et Cie (J.), tissus d'ameublement, rue Fossé-aux-Loups, Bruxelles.
Ernst (Gustave), rue de la Commune, Saint-Josse-ten-Noode.
Everts (Philippe), vice-consul des Pays-Bas, membre du Comité exécutif belge de l'Exposition d'Amsterdam, Bruxelles.

Fonson (Auguste-François), fabrique d'habillements et d'équipements militaires, fournisseur de l'armée et de la maison du Roi, rue des Fabriques, Bruxelles.
Franck, fabricant de meubles d'art, longue rue de l'Hôpital, Anvers.
Froment-Meurice, orfèvre joaillier, rue Saint-Honoré, Paris.
Fumière (Émile), receveur des domaines et conseiller communal, Namur.

Gillieaux (Camille), agent général de la maison Bleichert et Cie des chemins de fer aériens, Bruxelles.
Gruson (H.), Buckau-Magdebourg.
Guyot frères, imprimeurs, rue Pachéco, Bruxelles.

Halot (Ch.), Louvain.
Hubert, architecte ingénieur, Mons.

Jonniaux (Ed.) et Cie, fabrique de gants, Bruxelles.
Journal : Algemeen Handelsblad, d'Amsterdam.
Journal (le) de Gand.
Journal (le) de Liège.
Journal : le Précurseur, d'Anvers.

Lefebvre (Alphonse), notaire, Verviers.
Lefebvre (Jules), industriel, Verviers.
Leliman (chevalier Jr), architecte à Amsterdam, président honoraire de la Société pour la propagation de l'architecture dans les Pays-Bas ; de la Société pour la classe ouvrière d'Amsterdam ; président d'honneur de la Société *Architectura et Amicitiæ ;* membre honoraire de l'Académie royale de Lisbonne et de la Société des Beaux-Arts de Paris, etc., etc.
Leliman (J. H. Willem) fils.
Limbosch (J.) et Cie, fabrique de meubles d'art, boulevard du Nord, Bruxelles.
Lorain (Paul), architecte, Paris.

MAJORELLE, meubles vernis Martin, Nancy.
MARINONI, constructeur-mécanicien, rue d'Assas, Paris.

NYST (Frédérick), ingénieur et industriel, rue Méan, à Liège.

OOR (Jean), fabricant de pianos, fournisseur de Son Altesse Royale la Comtesse de Flandre, rue du Parchemin, Bruxelles.
OZENFANT (Auguste), directeur du Musée des Arts décoratifs de la ville de Lille.

PAVOUX (Eugène) et Cie, manufacture générale de caoutchouc, Molenbeek-Saint-Jean-lez-Bruxelles.
PELS (M.-P.), membre des Etats provinciaux et du Conseil communal d'Amsterdam, président de la division coloniale à l'Exposition d'Amsterdam.
PENNART-WINCQZ, directeur-gérant des Carrières de pierres de taille de Feluy-Arquennes, Belgique.
PETIT, conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles.
PHILIPS (Jean), Termonde.

RAEYMAECKERS (Philippe), Anvers.
RENARD (Camille), professeur d'histoire à l'Académie royale de Liège.
RENETTE (Henri), directeur de la Société en commandite des égouts, tuyaux et conduites en beton comprimé, Louvain.
ROELOFS, artiste peintre, Bruxelles.
ROMBAUT (Eugène), ingénieur, commissaire général de la section belge à l'Exposition d'Amsterdam, inspecteur de l'enseignement industriel au Ministère de l'Intérieur.
ROUSSEAU (Jean), inspecteur général des Beaux-Arts, Bruxelles.
ROZEZ (V^e^), éditeur, rue de la Madeleine, Bruxelles.

SCHAEFFER (Florent), fabricant de calorifères, membre du Jury de l'Exposition d'Amsterdam, place de Meir, Anvers.
SCHEUREN-DETOMBAY, ingénieur, à Marcinelle.
SCHILDKNECHT (Gustave), reliures d'art et ordinaires, fonderie de caractères typographiques, rue Herry, Laeken.
SCHIPPERUS, artiste peintre, Rotterdam.
SCHMIDT-CRANS, artiste peintre, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de La Haye.
SIEBURGH, consul général de Belgique, à Amsterdam.
SMITHUYSEN, propriétaire, Overtoön, Nieuw-Amstel.
SNYERS-RANG et Cie, fabricant de meubles, rue d'Or, Bruxelles.
Société anonyme MARCINELLE ET COUILLET.
SOUBRIER, vice-président de la Chambre syndicale de l'ameublement de Paris.

TASSON (Félix), industriel, membre du Comité exécutif néerlandais de l'Exposition d'Amsterdam, rue Hauteville, Paris.

TASSON (Joseph), peintre décorateur, membre du Comité exécutif belge de l'Exposition d'Amsterdam, rue du Chêne, Bruxelles.

THIENPONT (L.) et fils, toiles damassées pour ameublements et literies, rue des Baguettes, à Gand.

VAN DER KELLEN (D.), conservateur du Musée d'art ancien, à La Haye.

VAN DER KELLEN, conservateur du Cabinet d'Estampes d'Amsterdam.

VAN DUYL (A. G. C.), rédacteur en chef du *Algemeen Handelsblad* d'Amsterdam.

VAXELAIRE-CLAES, membre du Jury de l'Exposition d'Amsterdam (au Bon Marché), Bruxelles.

VAN GOETHEM, rue du Trône, Bruxelles.

VERBUCKEN (Henri), peintre décorateur, avenue Rubens, Anvers.

VERHAEGHE DE NAEYER (Constant), sénateur et vice-président de la Commission belge à l'Exposition d'Amsterdam.

VIEILLE-MONTAGNE (le Directeur général de la Société de la), Angleur.

VON SAHER, conservateur du Musée des Arts industriels, Haarlem.

WERTHEIM (A.-C.), vice-président du Comité exécutif de l'Exposition d'Amsterdam.



TABLE DES CHAPITRES

